



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

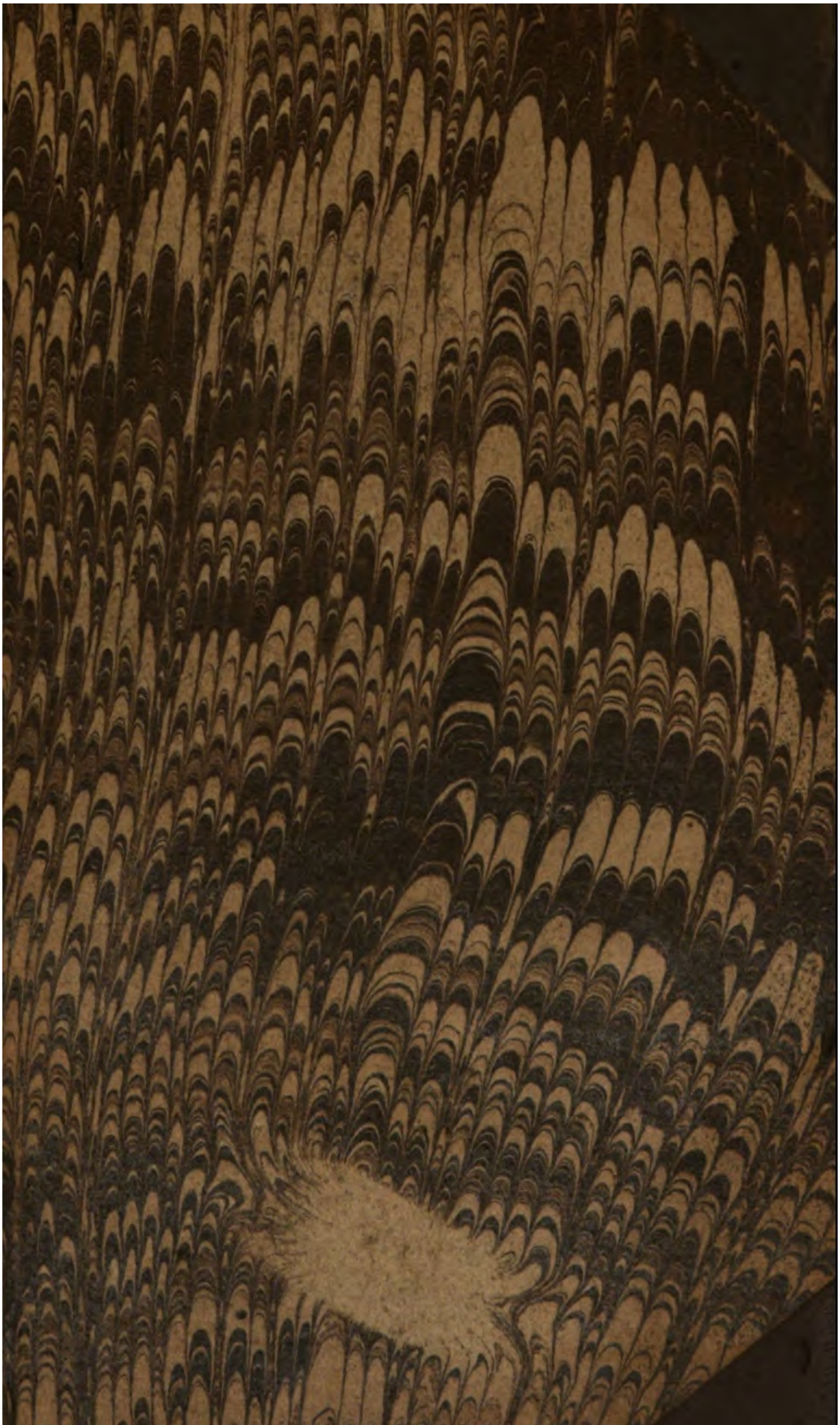
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



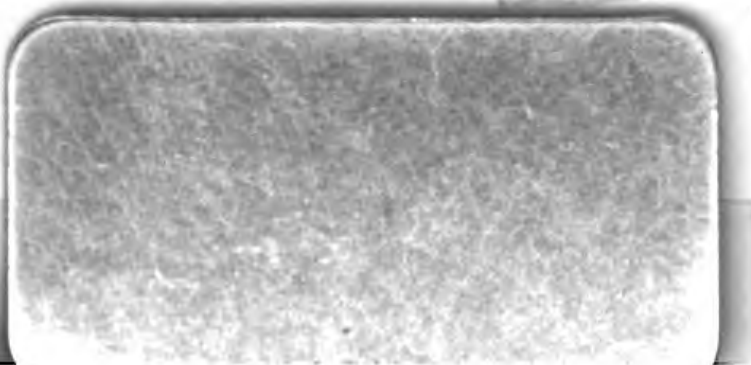
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

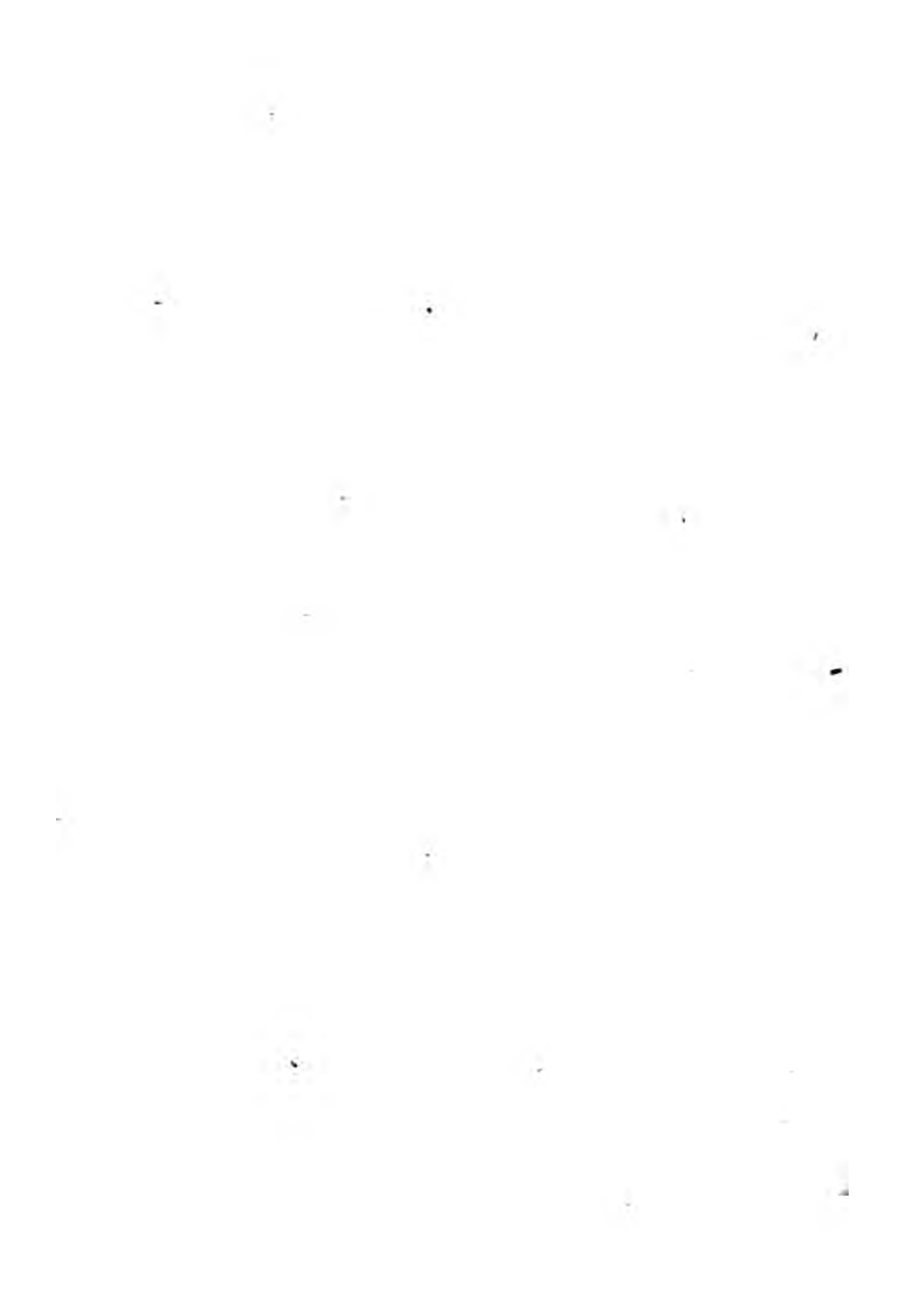


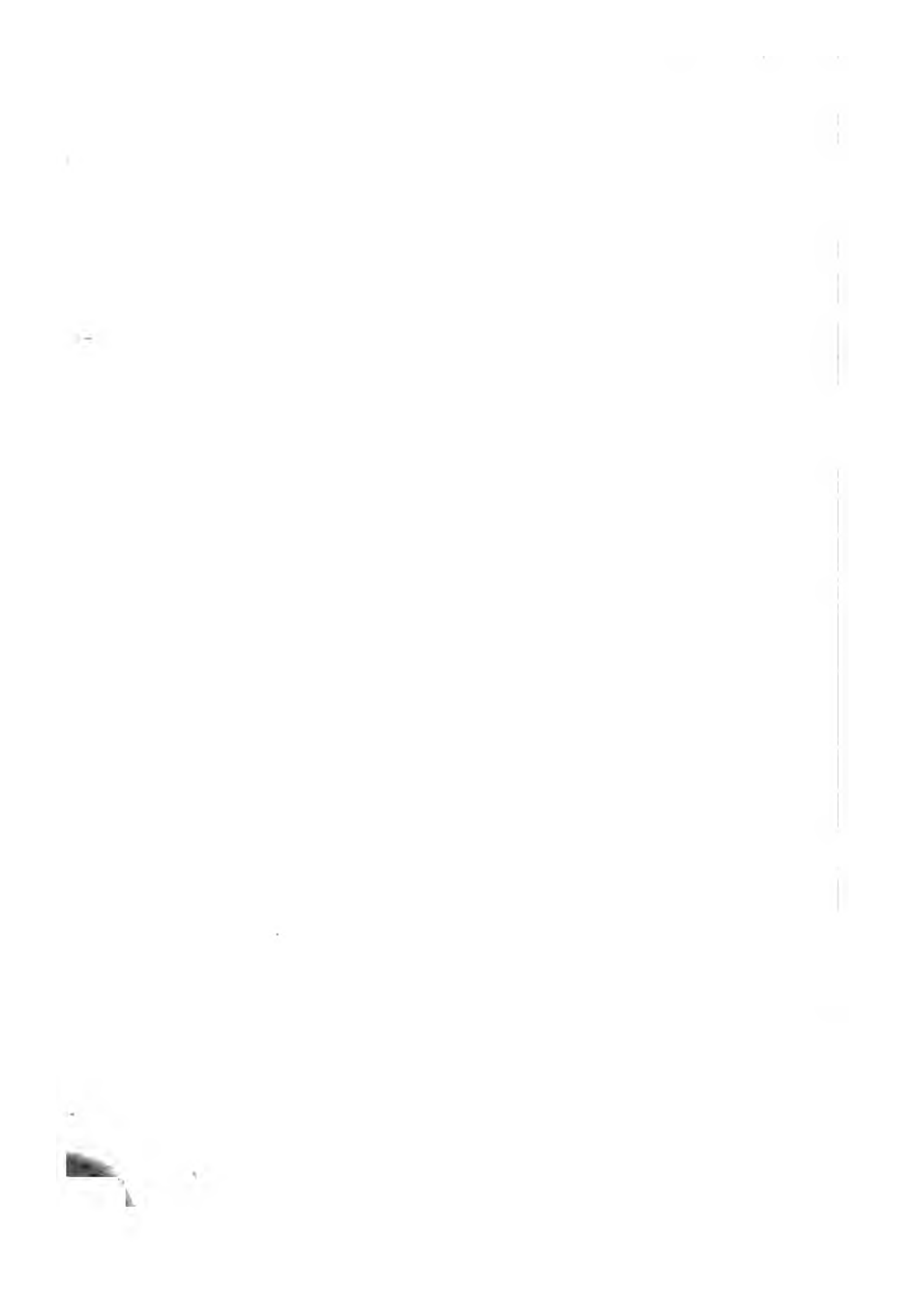


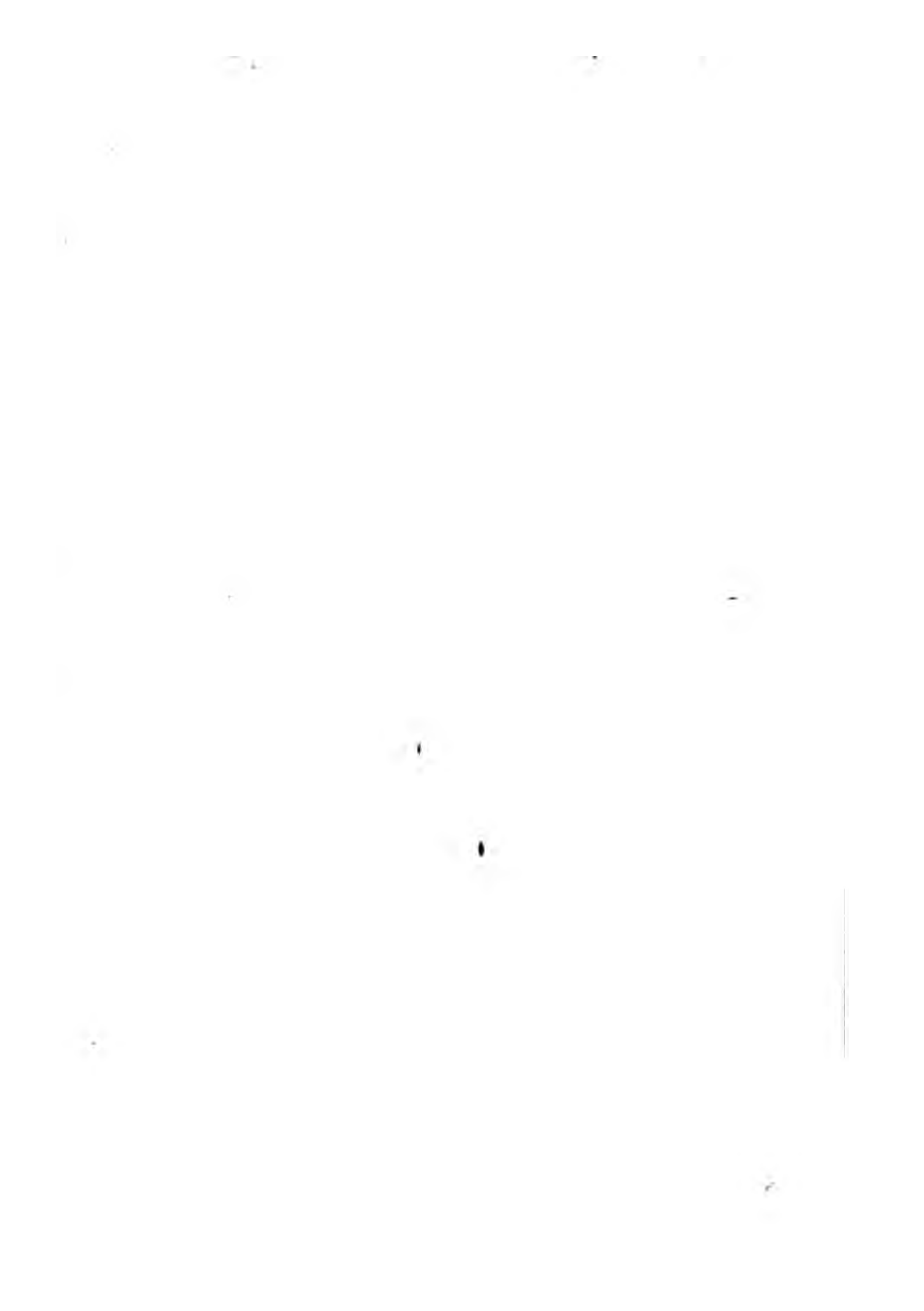


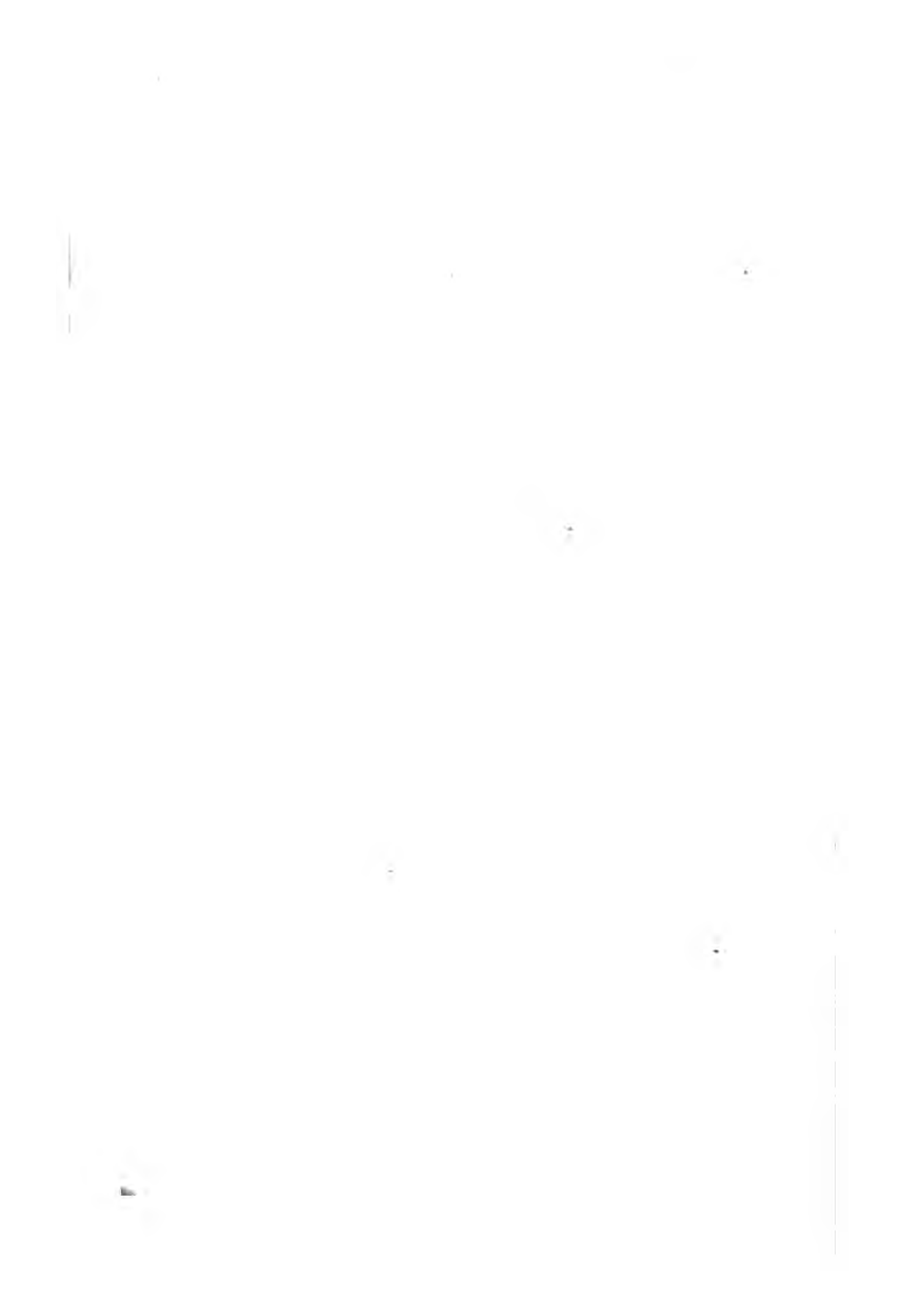
Vet. Fr. III A. 860



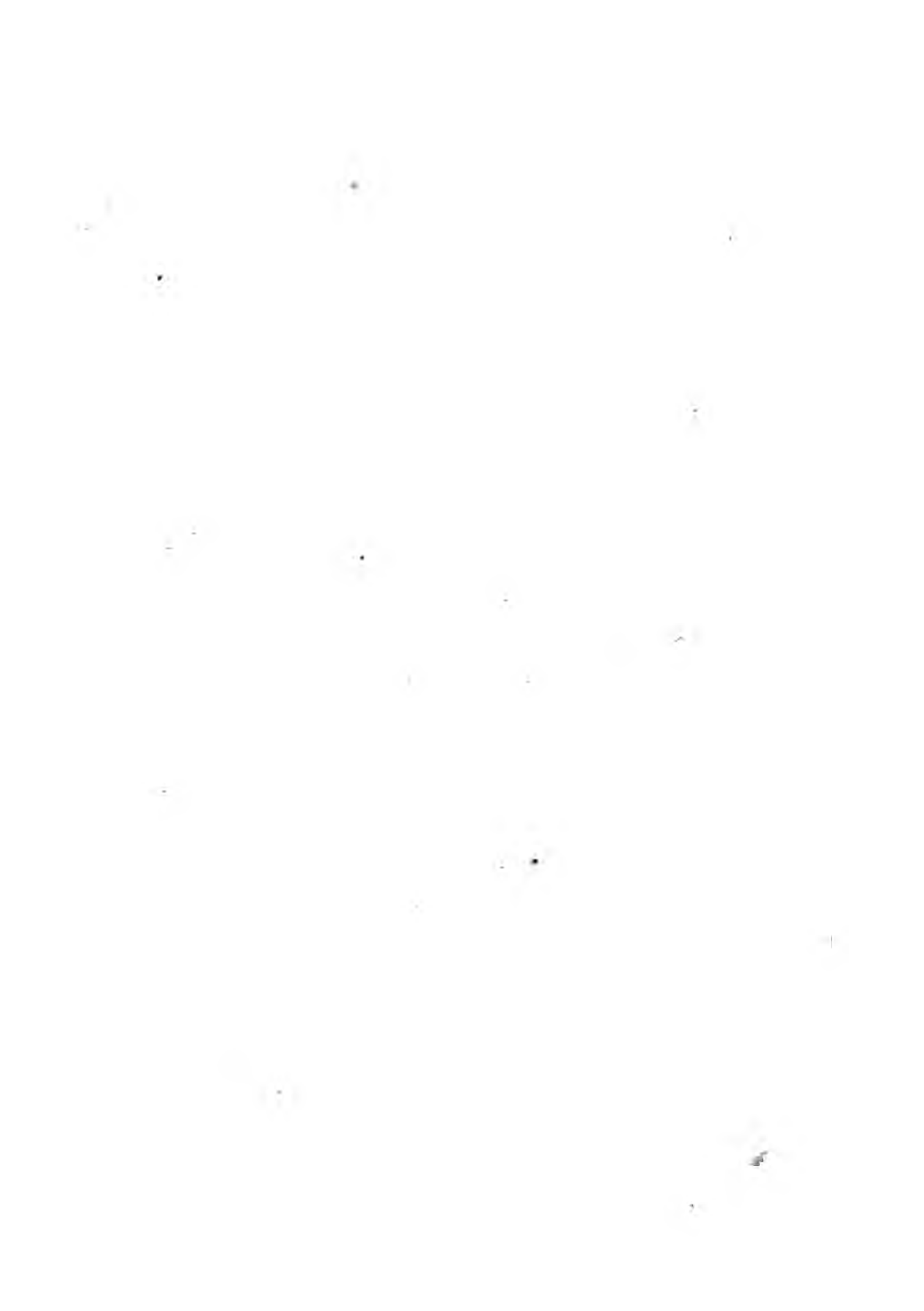














M. GOURNELLE.

CHEFS-D'OEUVRE

DE

P. CORNEILLE.



TOME PREMIER.



PARIS,

L. DE BURE, LIBRAIRE, RUE GUÉNÉGAUD, N<sup>o</sup> 27.



M DCCC XXIV.



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

27 FEB 1973

OF OXFORD

LIBRARY

---

# VIE

## DE P. CORNEILLE,

PAR FONTENELLE.

---

**P**IERRE CORNEILLE naquit à Rouen, en 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts en la vicomté de Rouen, et de Marthe Le Pesant. Il fit ses études aux jésuites de Rouen, et il en a toujours conservé une extrême reconnoissance pour toute la société.

Il se mit d'abord au barreau, sans goût et sans succès; mais une petite occasion fit éclater en lui un génie tout différent; et ce fut l'amour qui la fit naître. Un jeune homme de ses amis, amoureux d'une demoiselle de la même ville, le mena chez elle : le nouveau venu se rendit plus agréable que l'introducteur. Le plaisir de cette aventure excita dans M. Corneille un talent qu'il ne connoissoit pas, et sur ce léger sujet il fit la comédie

de *Mélite*, qui parut en 1625. On y découvrit un caractère original; on conçut que la comédie alloit se perfectionner; et, sur la confiance qu'on eut du nouvel auteur qui paroissoit, il se forma une nouvelle troupe de comédiens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne la plupart des gens qui trouvent les six ou sept premières pièces de M. Corneille si indignes de lui qu'ils les voudroient retrancher de son recueil, et les faire oublier à jamais. Il est certain que ces pièces ne sont pas belles; mais, outre qu'elles servent à l'histoire du théâtre, elles servent beaucoup aussi à la gloire de M. Corneille.

Il y a une grande différence entre la beauté de l'ouvrage et le mérite de l'auteur. Tel ouvrage qui est fort médiocre n'a pu partir que d'un génie sublime; et tel autre ouvrage qui est assez beau a pu partir d'un génie assez médiocre. Chaque siècle a un certain degré de lumières qui lui est propre. Les esprits médiocres demeurent au-dessous de ce degré; les bons esprits y atteignent; les excellents le passent, si on peut le passer. Un homme né avec des talents est naturellement porté par son siècle au point de perfection où

ce siècle est arrivé; l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusque-là : mais s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne, il ne s'appuie que sur ses propres forces, il devient supérieur aux secours dont il s'est servi. Ainsi deux auteurs, dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses ouvrages, sont néanmoins égaux en mérite s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siècle. Il est vrai que l'un a été bien plus haut que l'autre; mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force, c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison, de deux auteurs dont les ouvrages sont d'une égale beauté, l'un peut être un homme fort médiocre, et l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même. Mais pour juger du mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siècle. Les premières pièces de M. Corneille, comme nous avons déjà dit, ne sont pas belles : mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. *Mélite* est divine si vous la lisez après les pièces de Hardy, qui l'ont immédiate-

ment précédée. Le théâtre y est sans comparaison mieux entendu, le dialogue mieux tourné, les mouvements mieux conduits, les scènes plus agréables; sur-tout, et c'est ce que Hardy n'avoit jamais attrapé, il y règne un air assez noble, et la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusque-là on n'avoit guère connu que le comique le plus bas, ou un tragique assez plat; on fut étonné d'entendre une nouvelle langue.

Le jugement que l'on porta de *Mélite* fut que cette pièce étoit trop simple et avoit trop peu d'évènements. M. Corneille, piqué de cette critique, fit *Clitandre*, et y sema les incidents et les aventures avec une très vicieuse profusion, plus pour censurer le goût du public que pour s'y accommoder. Il paroît qu'après cela il lui fut permis de revenir à son naturel. *La Galerie du palais*, *la Veuve*, *la Suivante*, *la Place-Royale*, sont plus raisonnables.

Nous voici dans le temps où le théâtre devint florissant par la faveur du cardinal de Richelieu. Les princes et les ministres n'ont qu'à commander qu'il se forme des poètes, des peintres, tout ce qu'ils voudront, et il s'en forme. Il y a une



infinité de génies de différentes espèces, qui n'attendent, pour se déclarer, que leurs ordres, ou plutôt leurs graces. La nature est toujours prête à servir leurs goûts.

On recommença alors à étudier le théâtre des anciens, et à soupçonner qu'il pouvoit y avoir des règles. Celle des vingt-quatre heures fut une des premières dont on s'avisa, mais on n'en faisoit pas encore trop grand cas. Témoin la manière dont M. Corneille lui-même en parle dans la préface de *Clitandre*, imprimée en 1632. « Que  
« si j'ai renfermé cette pièce dans la règle d'un  
« jour, ce n'est pas que je me repente de n'y  
« avoir point mis *Mélite*, ou que je me sois ré-  
« solu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui  
« quelques-uns adorent cette règle, beaucoup la  
« méprisent; pour moi, j'ai voulu seulement mon-  
« trer que, si je m'en éloigne, ce n'est pas faute  
« de la connoître. »

Ne nous imaginons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre; il l'est à la fin, mais il lui faut du temps pour soumettre les esprits. Les règles du poëme dramatique, inconnues d'abord ou méprisées, quelque temps après com-

battues, ensuite reçues à demi, et sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du théâtre. Mais l'époque de l'établissement de leur empire n'est proprement qu'au temps de Cinna.

Une des plus grandes obligations que l'on ait à M. Corneille est d'avoir purifié le théâtre. Il fut d'abord entraîné par l'usage établi, mais il y résista aussitôt après; et depuis *Clitandre*, sa seconde pièce, on ne trouve plus rien de licencieux dans ses ouvrages.

M. Corneille, après avoir fait un essai de ses forces dans ses six premières pièces, où il s'éleva déjà au-dessus de son siècle, prit tout-à-coup l'essor dans *Médée*, et monta jusqu'au tragique le plus sublime. A la vérité il fut secouru par *Sénèque*; mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvoit par lui-même.

Ensuite il retomba dans la comédie, et, si j'ose dire ce que j'en pense, la chute fut grande. *L'Illusion comique*, dont je parle ici, est une pièce irrégulière et bizarre, et qui, par ses agréments, n'excuse point sa bizarrerie et son irrégularité. Il y domine un personnage de Capitan qui abat d'un souffle le grand sophi de Perse et le grand

Mogol, et qui, une fois en sa vie, avoit empêché le soleil de se lever à son heure prescrite, parcequ'on ne trouvoit point l'aurore, qui étoit couchée avec ce merveilleux brave. Ces caractères ont été autrefois fort à la mode : mais qui représentoient-ils ? A qui en vouloit-on ? Est-ce qu'il faut outrer nos folies jusqu'à ce point-là pour les rendre plaisantes ? En vérité ce seroit nous faire trop d'honneur.

Après l'Illusion comique, M. Corneille se releva plus grand et plus fort que jamais, et fit le Cid. Jamais pièce de théâtre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme de guerre, et un mathématicien, qui, de toutes les comédies du monde, ne connoissoient que le Cid. L'horrible barbarie où ils vivoient n'avoit pu empêcher le nom du Cid d'aller jusqu'à eux. M. Corneille avoit dans son cabinet cette pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hors l'esclavonne et la turque. Elle étoit en allemand, en anglois, en flamand ; et, par une exactitude flamande, on l'avoit rendue vers pour vers. Elle étoit en italien, et, ce qui est plus étonnant, en espagnol. Les Espagnols avoient bien

voulu copier eux-mêmes une pièce dont l'original leur appartenoit. M. Péliſſon, dans son Histoire de l'Académie, dit qu'en plusieurs provinces de France il étoit passé en proverbe de dire : « Cela est beau comme le Cid. » Si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre aux auteurs qui ne le goûtoient pas, et à la cour, où c'eût été très mal parler que de s'en servir sous le ministère du cardinal de Richelieu.

Ce grand homme avoit la plus vaste ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaisser la redoutable maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe à son gré, ne lui suffisoit point : il y vouloit joindre encore celle de faire des comédies. Quand le Cid parut, il en fut aussi alarmé que s'il avoit vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, et il se mit à leur tête. M. de Scudéry publia ses Observations sur le Cid, adressées à l'Académie françoise, qu'il en faisoit juge, et que le cardinal, son fondateur, sollicitoit puissamment contre la pièce accusée. Mais afin que l'Académie pût juger, ses statuts vou-

loient que l'autre partie, c'est-à-dire M. Corneille, y consentît. On tira donc de lui une espèce de consentement qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au cardinal, et qu'il donna pourtant avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil ministre, et qui étoit son bienfaiteur ! car il récompensoit comme ministre ce même mérite dont il étoit jaloux comme poète ; et il semble que cette grande ame ne pouvoit pas avoir des foiblesses qu'elle ne réparât en même temps par quelque chose de noble.

L'Académie françoise donna ses *Sentiments* sur le *Cid*, et cet ouvrage fut digne de la grande réputation de cette compagnie naissante. Elle sut conserver tous les égards qu'elle devoit, et à la passion du cardinal, et à l'estime prodigieuse que le public avoit conçue du *Cid*. Elle satisfit le cardinal, en reprenant exactement tous les défauts de cette pièce, et le public, en les reprenant avec modération, et même souvent avec des louanges.

Quand M. Corneille eut une fois, pour ainsi dire, atteint jusqu'au *Cid*, il s'éleva encore dans *Horace* ; enfin il alla jusqu'à *Cinna* et à *Polyeucte*, au-dessus desquels il n'y a rien.

Ces pièces-là étoient d'une espèce inconnue , et l'on vit un nouveau théâtre. Alors M. Corneille, par l'étude d'Aristote et d'Horace, par son expérience, par ses réflexions, et plus encore par son génie, trouva les véritables règles du poëme dramatique, et découvrit les sources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les discours qui sont à la tête de ses comédies. De là vient qu'il est regardé comme le père du théâtre françois. Il lui a donné le premier une forme raisonnable ; il l'a porté à son plus haut point de perfection, et a laissé son secret à qui s'en pourra servir.

Avant que l'on jouât Polyeucte, M. Corneille le lut à l'hôtel de Rambouillet, souverain tribunal des affaires d'esprit en ce temps-là. La pièce y fut applaudie autant que le demandoient la bienséance, et la grande réputation que l'auteur avoit déjà. Mais quelques jours après, M. Voiture vint trouver M. Corneille, et prit des tours fort délicats pour lui dire que Polyeucte n'avoit pas réussi comme il pensoit ; que sur-tout le christianisme avoit extrêmement déplu. M. Corneille alarmé voulut retirer la pièce d'entre les mains

des comédiens qui l'apprenoient ; mais enfin il la leur laissa sur la parole d'un d'entre eux qui n'y jouoit point, parcequ'il étoit trop mauvais acteur. Étoit-ce donc à ce comédien <sup>1</sup> à juger mieux que tout l'hôtel de Rambouillet ?

Pompée suivit Polyeucte. Ensuite vint le *Menteur*, pièce comique, et presque entièrement prise de l'espagnol, selon la coutume de ce temps-là.

Quoique le *Menteur* soit très agréable, et qu'on l'applaudisse encore aujourd'hui sur le théâtre, j'avoue que la comédie n'étoit point encore arrivée à sa perfection. Ce qui dominoit dans les pièces, c'étoit l'intrigue et les incidents, erreurs de nom, déguisements, lettres interceptées, aventures nocturnes : et c'est pourquoi on prenoit presque tous les sujets chez les Espagnols, qui triomphent sur ces matières. Ces pièces ne laissoient pas d'être fort plaisantes, et pleines d'esprit. Témoin le *Menteur*, dont nous parlons,

<sup>1</sup> Il s'appeloit Hauteroche. Il est auteur de quelques comédies. T. Corneille mit sous son nom le *Deuil* et l'*Esprit follet*.

Don Bertrand de Cigalal, le Geolier de soi-même. Mais enfin la plus grande beauté de la comédie étoit inconnue ; on ne songeoit point aux mœurs et aux caractères ; on alloit chercher bien loin le ridicule dans des évènements imaginés avec beaucoup de peine, et on ne s'avisoit point de l'aller prendre dans le cœur humain, où est sa principale habitation. Molière est le premier qui l'ait été chercher là, et celui qui l'a le mieux mis en œuvre. Homme inimitable, et à qui la comédie doit autant que la tragédie à M. Corneille.

Comme le *Menteur* eut beaucoup de succès, M. Corneille lui donna une suite, mais qui ne réussit guère. Il en découvre lui-même la raison dans les examens qu'il a faits de ses pièces. Là il s'établit juge de ses propres ouvrages, et en parle avec un noble désintéressement, dont il tire en même temps le double fruit, et de prévenir l'envie sur le mal qu'elle en pourroit dire, et de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A la Suite du *Menteur* succéda *Rodogune*. Il a écrit quelque part que, pour trouver la plus belle de ses pièces, il falloit choisir entre Rodo-



gune et Cinna; et ceux à qui il en a parlé ont démêlé sans beaucoup de peine qu'il étoit pour Rodogune. Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela; mais peut-être préféreroit-il Rodogune parcequ'elle lui avoit extrêmement coûté. Il fut plus d'un an à disposer le sujet. Peut-être vouloit-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du public, qui paroît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire, je ne mettrois point le différend entre Rodogune et Cinna; il me paroît aisé de choisir entre elles; et je connois quelque pièce <sup>1</sup> de M. Corneille que je ferois passer encore avant la plus belle des deux.

On apprendra dans les examens de M. Corneille, mieux que l'on ne feroit ici, l'histoire de Théodore, d'Héraclius, de Don Sanche d'Aragon, d'Andromède, de Nicomède, et de Pertharite. On y verra pourquoi Théodore et Don Sanche réussirent fort peu, et pourquoi Pertharite tomba absolument. On ne put souffrir, dans Théodore, la seule idée du péril de la prostitution; et si le public étoit devenu si délicat, à qui

<sup>1</sup> Polyeucte.

M. Corneille devoit-il s'en prendre qu'à lui-même ? Avant lui le viol réussissoit dans les pièces de Hardy. Il manqua à Don Sanche un suffrage illustre <sup>1</sup> qui lui fit manquer tous ceux de la cour : exemple assez commun de la soumission des François à de certaines autorités. Enfin, un mari qui veut racheter sa femme en cédant un royaume fut encore sans comparaison plus insupportable dans Pertharite que la prostitution ne l'avoit été dans Théodore. Le bon mari n'osa se montrer au public que deux fois. Cette chute du grand Corneille peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde ; et Bélisaire demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégoûta du théâtre, et déclara qu'il y renonçoit, dans une petite préface assez chagrine qu'il mit au-devant de Pertharite. Il dit pour raison qu'il commence à vieillir ; et cette raison n'est que trop bonne, sur-tout quand il s'agit de poésie et des autres talents de l'imagination. L'espèce d'esprit qui dépend de l'imagination, et c'est ce

<sup>1</sup> Celui de Louis de Bourbon, prince de Condé.

qu'on appelle communément *esprit* dans le monde, ressemble à la beauté, et ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit; mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte sont la sécheresse et la dureté; et il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, et qui donnent plus de prise aux ravages du temps : ce sont ceux qui avoient de la noblesse, de la grandeur, quelque chose de fier et d'austère. Cette sorte de caractère contracte aisément par les années je ne sais de quoi de sec et de dur.

C'est à peu près ce qui arriva à M. Corneille. Il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie, mais il s'y mêla quelquefois un peu de dureté. Il avoit poussé les grands sentiments aussi loin que la nature pouvoit souffrir qu'ils lassent; il commença de temps en temps à les pousser un peu plus loin. Ainsi, dans *Pertharite*, une reine consent à épouser un tyran qu'elle déteste, pourvu qu'il égorge un fils unique qu'elle a, et que, par cette action, il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment, au lieu d'être noble,

n'est que dur; et il ne faut pas trouver mauvais que le public ne l'ait pas goûté.

Après *Pertharite*, M. Corneille, rebuté du théâtre, entreprit la traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il y fut porté par des pères jésuites de ses amis, par des sentiments de piété qu'il eut toute sa vie, et peut-être aussi par l'activité de son génie, qui ne pouvoit demeurer oisif. Cet ouvrage eut un succès prodigieux, et le dédommagea en toutes manières d'avoir quitté le théâtre. Cependant, si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrois peut-être pas me permettre, je ne trouve point dans la traduction de M. Corneille le plus grand charme de l'*Imitation de Jésus-Christ*, je veux dire sa simplicité et sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des vers, qui étoit naturelle à M. Corneille; et je crois même qu'absolument la forme des vers lui est contraire. Ce livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'*Évangile* n'en vient pas, n'iroit pas droit au cœur comme il fait, et ne s'en saisiroit pas avec tant de force, s'il n'avoit un air naturel et tendre, à quoi la négligence même du style aide beaucoup.

Il se passa six ans pendant lesquels il ne parut de M. Corneille que l'Imitation en vers. Mais enfin, sollicité par M. Fouquet, qui négocia en surintendant des finances, et peut-être encore plus poussé par son penchant naturel, il se rengagea au théâtre. M. le surintendant, pour lui faciliter ce retour, et lui ôter toutes les excuses que lui auroit pu fournir la difficulté de trouver des sujets, lui en proposa trois. Celui qu'il prit fut OEdipe; M. Corneille son frère prit Camma, qui étoit le second. Je ne sais quel fut le troisième.

La réconciliation de M. Corneille et du théâtre fut heureuse; OEdipe réussit fort bien.

La Toison d'or fut faite ensuite à l'occasion du mariage du roi, et c'est la plus belle pièce à machines que nous ayons. Les machines, qui sont ordinairement étrangères à la pièce, deviennent par l'art du poëte nécessaires à celle-là; et sur-tout le prologue doit servir de modèle aux prologues à la moderne, qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la pièce, mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent Sertorius et Sophonisbe.

*I.*

*b*

Dans la première de ces deux pièces, la grandeur romaine éclate avec toute sa pompe, et l'idée qu'on pourroit se former de la conversation de deux grands hommes qui ont de grands intérêts à démêler est encore surpassée par la scène de Pompée et de Sertorius. Il semble que M. Corneille ait eu des mémoires particuliers sur les Romains. Sophonisbe avoit déjà été traitée par Mairet avec beaucoup de succès, et M. Corneille avoue qu'il se trouvoit bien hardi d'oser la traiter de nouveau. Si Mairet avoit joui de cet aven, il en auroit été fort glorieux, même étant vaincu.

Il faut croire qu'Agésilas est de M. Corneille, puisque son nom y est, et qu'il y a une scène d'Agésilas et de Lysander qui ne pourroit pas facilement être d'un autre.

Après Agésilas vint Othon, ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, et où se sont unis deux génies si sublimes. M. Corneille y a peint la corruption de la cour des empereurs du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la république.

En ce temps-là, des pièces d'un caractère fort différent des siennes parurent avec éclat sur le

théâtre. Elles étoient pleines de tendresse et de sentiments aimables. Si elles n'alloient pas jusqu'aux beautés sublimes, elles étoient bien éloignées de tomber dans des défauts choquants. Une élévation qui n'étoit pas du premier degré, beaucoup d'amour, un style très agréable, et d'une élégance qui ne se démentoit point, une infinité de traits vifs et naturels, un jeune auteur : voilà ce qu'il falloit aux femmes, dont le jugement a tant d'autorité au théâtre françois. Aussi furent-elles charmées, et Corneille ne fut plus chez elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valaient des hommes.

Le goût du siècle se tourna donc entièrement du côté d'un genre de tendresse moins noble, et dont le modèle se retrouvoit plus aisément dans la plupart des cœurs. Mais M. Corneille dédaigna fièrement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût. Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettoit pas d'en avoir. Ce soupçon seroit très légitime, si l'on ne voyoit ce qu'il a fait dans la Psyché de Molière, où, étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'est aban-

*b.*

donné à un excès de tendresse dont il n'auroit pas voulu déshonorer son nom.

Il ne pouvoit mieux braver son siècle qu'en lui donnant Attila, digne roi des Huns. Il règne dans cette pièce une férocité noble que lui seul pouvoit attraper. La scène où Attila délibère s'il se doit allier à l'Empire qui tombe, ou à la France qui s'élève, est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel dont tout le monde sait l'histoire. Une princesse <sup>1</sup>, fort touchée des choses d'esprit, et qui eût pu les mettre à la mode dans un pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire trouver les deux combattants sur le champ de bataille, sans qu'ils sussent où on les menoit. Mais à qui demeura la victoire ? au plus jeune.

Il ne reste plus que Pulchérie et Suréna, tous deux sans comparaison meilleurs que Bérénice, tous deux dignes de la vieillesse d'un grand homme. Le caractère de Pulchérie est de ceux que lui seul pouvoit faire; et il s'est dépeint lui-

<sup>1</sup> Henriette-Anne d'Angleterre.



même avec bien de la force dans *Martian*, qui est un vieillard amoureux. Le cinquième acte de cette pièce est tout-à-fait beau.

On voit dans *Suréna* une belle peinture d'un homme que son trop de mérite et de trop grands services rendent criminel auprès de son maître ; et ce fut par ce dernier effort que M. Corneille termina sa carrière.

La suite de ses pièces représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencements sont foibles et imparfaits, mais déjà dignes d'admiration par rapport à son siècle. Ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre. A la fin il s'affoiblit, s'éteint peu à peu, et n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après *Suréna*, qui fut joué en 1675, M. Corneille renonça tout de bon au théâtre, et ne pensa plus qu'à mourir chrétiennement. Il ne fut pas même en état d'y penser beaucoup la dernière année de sa vie.

Je n'ai pas cru devoir interrompre la suite de ses grands ouvrages, pour parler de quelques

autres beaucoup moins considérables qu'il a donnés de temps en temps. Il a fait, étant jeune, quelques petites pièces de galanterie, qui sont répandues dans des recueils. On a encore de lui quelques petites pièces de cent ou de deux cents vers au roi, soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des grâces, soit pour le remercier de celles qu'il en avoit reçues. Il a traduit deux ouvrages latins du père de la Rue, tous deux d'assez longue haleine, et plusieurs petites pièces de M. de Santeuil. Il estimoit extrêmement ces deux poètes. Lui-même faisoit fort bien des vers latins, et il en fit sur la campagne de Flandre, en 1667, qui parurent si beaux, que, non seulement plusieurs personnes les mirent en françois, mais que les meilleurs poètes latins en prirent l'idée, et les mirent encore en latin.

Il avoit traduit sa première scène de Pompée en vers du style de Sénèque le tragique, pour lequel il n'avoit pas d'aversion, non plus que pour Lucain. Il falloit aussi qu'il n'en eût pas pour Stace, fort inférieur à Lucain, puisqu'il en a traduit en vers, et publié les deux premiers livres

de la Thébaïde. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un temps pour en retrouver quelque exemplaire.

M. Corneille étoit assez grand et assez plein l'air fort simple et fort commun, toujours négligé, et peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette; il lisoit ses vers avec force, mais sans grace.

Il savoit les belles-lettres, l'histoire, la politique; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avoit, pour toutes les autres connoissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parloit peu, même sur la matière qu'il entendoit si parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il disoit; et pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire.

Il étoit mélancolique. Il lui falloit des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir, que pour se chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur brusque, et quelquefois rude en apparence;

au fond il étoit très aisé à vivre, bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié. Son tempérament le portoit assez à l'amour, mais jamais au libertinage, et rarement aux grands attachements. Il avoit l'ame fière et indépendante, nulle souplesse, nul manége; ce qui l'a rendu très propre à peindre la vertu romaine, et très peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la cour; il y apportoit un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, et un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là.

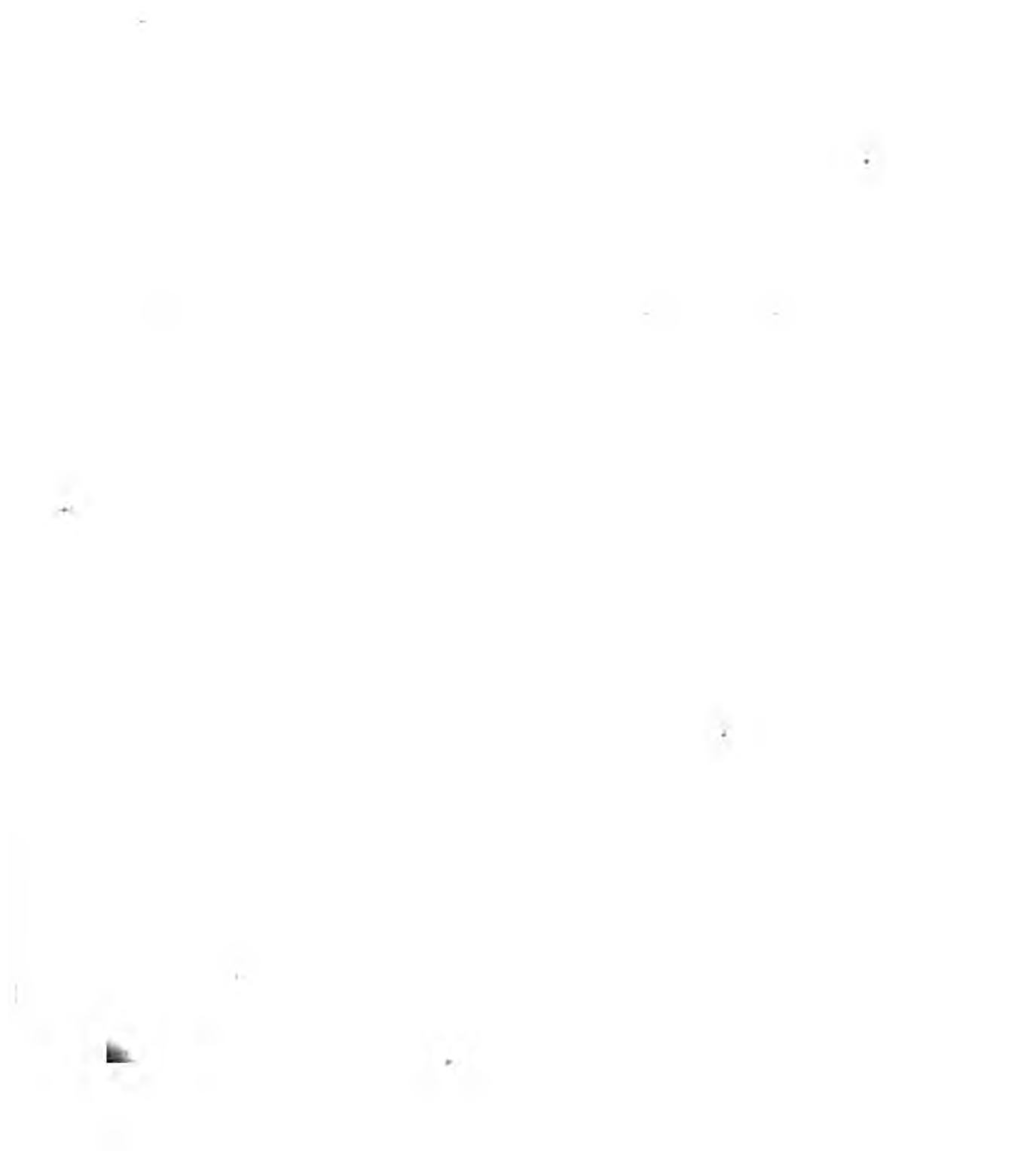
Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion. Les plus légères lui causoient de l'effroi et de la terreur. Quoique son talent lui eût beaucoup rapporté, il n'en étoit guère plus riche. Ce n'est pas qu'il eût été fâché de l'être; mais il eût fallu le devenir par une habileté qu'il n'avoit pas, et par des soins qu'il ne pouvoit prendre.

Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir; mais s'il étoit sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité: quelquefois il se confioit trop peu à son rare mérite,

et croyoit trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité naturelle il a joint, dans tous les temps de sa vie, beaucoup de religion, et plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses pièces de théâtre, et ils lui ont toujours fait grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la scène, des nobles sentiments qui règnent dans ses ouvrages, et de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.

FIN DE LA VIE DE P. CORNEILLE.



---

# TROIS DISCOURS

CONCERNANT

L'ART DRAMATIQUE.

---

## PREMIER DISCOURS.

*De l'utilité et des parties du poëme dramatique.*

**B**IEN que, selon Aristote, le seul but de la poésie dramatique soit de plaire aux spectateurs, et que la plupart de ces poëmes leur aient plu, je veux bien avouer toutefois que beaucoup d'entre eux n'ont pas atteint le but de l'art. « Il ne faut pas prétendre, dit ce philosophe, que ce genre de poésie nous donne toute sorte de plaisir, mais seulement celui qui lui est propre; » et, pour trouver ce plaisir qui lui est propre, et le donner aux spectateurs, il faut suivre les préceptes de l'art, et leur plaire selon ses règles. Il est constant qu'il y

a des préceptes, puisqu'il y a un art, mais il n'est pas constant quels ils sont. On convient du nom sans convenir de la chose, et on s'accorde sur les paroles, pour contester sur leur signification. Il faut observer l'unité d'action, de lieu et de jour, personne n'en doute; mais ce n'est pas une petite difficulté de savoir ce que c'est que cette unité d'action, et jusqu'où peut s'étendre cette unité de jour et de lieu. Il faut que le poëte traite son sujet selon le vraisemblable et le nécessaire; Aristote le dit, et tous ses interprètes répètent les mêmes mots, qui leur semblent si clairs et si intelligibles, qu'aucun d'eux n'a daigné nous dire, non plus que lui, ce que c'est que ce vraisemblable et ce nécessaire. Beaucoup même ont si peu considéré ce dernier qui accompagne toujours l'autre chez ce philosophe, hormis une seule fois, où il parle de la comédie, qu'on en est venu jusqu'à établir une maxime très fausse, *qu'il faut que le sujet d'une tragédie soit vraisemblable*, appliquant ainsi aux conditions du sujet la moitié de ce qu'il a dit de la manière de le traiter. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire une tragédie d'un sujet purement vraisemblable; il en donne pour exemple la Fleur d'Agathon, où les noms et les choses étoient de pure



invention, aussi-bien qu'en la comédie : mais les grands sujets qui remuent fortement les passions, et en opposent l'impétuosité aux lois du devoir, ou aux tendresses du sang, doivent toujours aller au-delà du vraisemblable, et ne trouveroient aucune croyance parmi les auditeurs, s'ils n'étoient soutenus, ou par l'autorité de l'histoire qui persuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune qui nous donne ces mêmes auditeurs déjà tout persuadés. Il n'est pas vraisemblable que Médée tue ses enfants, que Clytemnestre assassine son mari, qu'Oreste poignarde sa mère ; mais l'histoire le dit, et la représentation de ces grands crimes ne trouve point d'incrédules. Il n'est ni vrai, ni vraisemblable, qu'Andromède, exposée à un monstre marin, ait été garantie de ce péril par un cavalier volant, qui avoit des ailes aux pieds ; mais c'est une fiction que l'antiquité a reçue ; et, comme elle l'a transmise jusqu'à nous, personne ne s'en offense quand on la voit sur le théâtre : il ne seroit pas permis toutefois d'inventer sur ces exemples. Ce que la vérité ou l'opinion fait accepter seroit rejeté, s'il n'avoit point d'autre fondement qu'une ressemblance à cette vérité, ou à cette opinion. C'est pourquoi notre docteur dit

que *les sujets viennent de la fortune*, qui fait arriver les choses, *et non de l'art*, qui les imagine. Elle est maîtresse des évènements, et le choix qu'elle nous donne de ceux qu'elle nous présente, enveloppe une secrète défense d'entreprendre sur elle, et d'en produire sur la scène qui ne soient pas de sa façon. Aussi *les anciennes tragédies se sont arrêtées autour de peu de familles*, parcequ'il étoit arrivé à peu de familles des choses dignes de la tragédie. Les siècles suivants nous en ont assez fourni pour franchir ces bornes, et ne marcher plus sur les pas des Grecs; mais je ne pense pas qu'ils nous aient donné la liberté de nous écarter de leurs règles. Il faut, s'il se peut, nous accommoder avec elles, et les amener jusqu'à nous. Le retranchement que nous avons fait des chœurs nous oblige à remplir nos poèmes de plus d'épisodes qu'ils ne faisoient; c'est quelque chose de plus, mais qui ne doit pas aller au-delà de leurs maximes, bien qu'il aille au-delà de leur pratique.

Il faut donc savoir quelles sont ces règles; mais notre malheur est qu'Aristote, et Horace après lui, en ont écrit assez obscurément pour avoir besoin d'interprètes, et que ceux qui leur en ont voulu servir jusqu'ici ne les ont souvent expliqués

qu'en grammairiens, ou en philosophes. Comme ils avoient plus d'étude et de spéculation, que d'expérience du théâtre, leur lecture nous peut rendre plus doctes, mais non pas nous donner beaucoup de lumières fort sûres pour y réussir.

Je hasarderai quelque chose sur cinquante ans de travail pour la scène, et en dirai mes pensées tout simplement, sans esprit de contestation qui m'engage à les soutenir, et sans prétendre que personne renonce en ma faveur à celles qu'il en aura conçues.

Ainsi ce que j'ai avancé dès l'entrée de ce discours, que *la poésie dramatique a pour but le seul plaisir des spectateurs*, n'est pas pour l'emporter opiniâtement sur ceux qui pensent ennobler l'art, en lui donnant pour objet de profiter aussi-bien que de plaire. Cette dispute même seroit très inutile, puisqu'il est impossible de plaire selon les règles, qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité. Il est vrai qu'Aristote dans tout son traité de la poétique n'a jamais employé ce mot une seule fois; qu'il attribue l'origine de la poésie au plaisir que nous prenons à voir imiter les actions des hommes; qu'il préfère la partie du poème qui regarde le sujet, à celle qui regarde les mœurs,

parceque cette première contient ce qui a agréé le plus, comme les *agnitions* et les *péripéties*; qu'il fait entrer, dans la définition de la tragédie, l'agrément du discours dont elle est composée; et qu'il l'estime encore plus que le poëme épique, en ce qu'elle a de plus la décoration extérieure et la musique, qui délectent puissamment, et qu'étant plus courte et moins diffuse, le plaisir qu'on y prend est plus parfait: mais il n'est pas moins vrai qu'Horace nous apprend que nous ne saurions plaire à tout le monde, si nous n'y mêlons l'utile, et que les gens graves et sérieux, les vieillards et les amateurs de la vertu s'y ennuièrent, s'ils n'y trouvent rien à profiter.

*Centuriæ seniorum agitant expertia frugis.*

Ainsi, quoique l'utile n'y entre que sous la forme du délectable, il ne laisse pas d'y être nécessaire; et il vaut mieux examiner de quelle façon il y peut trouver sa place, que d'agiter, comme je l'ai déjà dit, une question inutile touchant l'utilité de cette sorte de poëmes. J'estime donc qu'il s'y en peut rencontrer de quatre sortes.

La première consiste aux sentences et instructions morales qu'on y peut semer presque par-tout: mais il en faut user sobrement, les mettre rare-

ment en discours généraux , ou ne les pousser guère loin , sur-tout quand on fait parler un homme passionné , ou qu'on lui fait répondre par un autre : car il ne doit avoir non plus de patience pour les entendre , que de quiétude d'esprit pour les concevoir et les dire. Dans les délibérations d'état , où un homme d'importance consulté par un roi s'explique de sens rassis , ces sortes de discours trouvent lieu de plus d'étendue ; mais enfin il est toujours bon de les réduire souvent de la thèse à l'hypothèse ; et j'aime mieux faire dire à un acteur , *l'amour vous donne beaucoup d'inquiétude* , que *l'amour donne beaucoup d'inquiétude aux esprits qu'il possède*. Ce n'est pas que je voulusse entièrement bannir cette dernière façon de s'énoncer sur les maximes de la morale et de la politique. Tous mes poèmes demeureroient bien estropiés , si on en retranchoit ce que j'y en ai mêlé ; mais , encore un coup , il ne les faut pas pousser loin sans les appliquer au particulier ; autrement c'est un lieu commun , qui ne manque jamais d'ennuyer l'auditeur , parcequ'il fait languir l'action ; et , quelque heureusement que réussisse cet étalage de moralités , il faut toujours craindre que ce ne soit un de ces ornements am-

bitieux qu'Horace nous ordonne de retrancher.

J'avouerai toutefois que les discours généraux ont souvent grace, quand celui qui les prononce, et 'celui qui les écoute, ont tous deux l'esprit assez tranquille pour se donner raisonnablement cette patience. Dans le quatrième acte de *Mélite*, la joie qu'elle a d'être aimée de *Tircis* lui fait souffrir sans chagrin la remontrance de sa nourrice, qui de son côté satisfait à cette démangeaison qu'Horace attribue aux vieilles gens, de faire des leçons aux jeunes; mais si elle savoit que *Tircis* la crût infidèle, et qu'il en fût au désespoir, comme elle l'apprend ensuite, elle n'en souffriroit pas quatre vers. Quelquefois même ces discours sont nécessaires pour appuyer des sentiments, dont le raisonnement ne se peut fonder sur aucune des actions particulières de ceux dont on parle. *Rodogune* au premier acte ne sauroit justifier la défiance qu'elle a de *Cléopatre*, que par le peu de sincérité qu'il y a d'ordinaire dans la réconciliation des grands après une offense signalée, parceque, depuis le traité de paix, cette reine n'a rien fait qui la doive rendre suspecte de cette haine qu'elle lui a conservée dans le cœur. L'assurance que prend *Mélisse* au quatrième acte

de la Suite du Menteur, sur les premières protestations d'amour que lui fait Dorante, qu'elle n'a vu qu'une seule fois, ne se peut autoriser que sur la facilité et la promptitude que deux amants nés l'un pour l'autre ont à donner croyance à ce qu'ils s'entredisent; et les douze vers qui expriment cette moralité en termes généraux ont tellement plu, que beaucoup de gens d'esprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur mémoire. Vous en trouverez ici quelque autre de cette nature. La seule règle qu'on y peut établir, c'est qu'il les faut placer judicieusement, et sur-tout les mettre en la bouche de gens qui aient l'esprit sans embarras, et qui ne soient point emportés par la chaleur de l'action.

La seconde utilité du poëme dramatique se rencontre en la naïve peinture des vices et des vertus, qui ne manque jamais à faire son effet, quand elle est bien achevée, et que les traits en sont si reconnoissables, qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, ni prendre le vice pour la vertu. Celle-ci se fait alors toujours aimer, quoique malheureuse; et celui-là se fait toujours haïr, bien que triomphant. Les anciens se sont fort souvent contentés de cette peinture, sans se mettre en

peine de faire récompenser les bonnes actions, et punir les mauvaises. Clytemnestre et son adultère tuent Agamemnon impunément; Médée en fait autant de ses enfants, et Atrée de ceux de son frère Thyeste, qu'il lui fait manger. Il est vrai qu'à bien considérer ces actions qu'ils choisissent pour la catastrophe de leurs tragédies, c'étoient des criminels qu'ils faisoient punir, mais par des crimes plus grands que les leurs. Thyeste avoit abusé de la femme de son frère; mais la vengeance qu'il en prend a quelque chose de plus affreux que ce premier crime. Jason étoit un perfide d'abandonner Médée, à qui il devoit tout; mais massacrer ses enfants à ses yeux, est quelque chose de plus. Clytemnestre se plaignoit des concubines qu'Agamemnon ramenoit de Troie; mais il n'avoit point attenté sur sa vie, comme elle fait sur la sienne : et ces maîtres de l'art ont trouvé le crime de son fils Oreste, qui la tue pour venger son père, encore plus grand que le sien, puisqu'ils lui ont donné des furies vengeresses pour le tourmenter, et n'en ont point donné à sa mère, qu'ils font jouir paisiblement avec son Égisthe du royaume d'un mari qu'elle avoit assassiné.

Notre théâtre souffre difficilement de pareils su-



jets. Le Thyeste de Sénèque n'y a pas été fort heureux : sa Médée y a trouvé plus de faveur ; mais aussi , à le bien prendre , la perfidie de Jason et la violence du roi de Corinthe la font paroître si injustement opprimée , que l'auditeur entre aisément dans ses intérêts , et regarde sa vengeance comme une justice qu'elle se fait elle-même de ceux qui l'oppriment.

C'est cet intérêt qu'on aime à prendre pour les vertueux , qui a obligé d'en venir à cette autre manière de finir le poème dramatique par la punition des mauvaises actions et par la récompense des bonnes , qui n'est pas un précepte de l'art , mais un usage que nous avons embrassé , dont chacun peut se départir à ses périls. Il étoit dès le temps d'Aristote , et peut-être qu'il ne plaisoit pas trop à ce philosophe , puisqu'il dit , « qu'il « n'a eu vogue que par l'imbécilité du jugement « des spectateurs , et que ceux qui le pratiquent « s'accoutument au goût du peuple , et écrivent « selon les souhaits de leur auditoire. » En effet , il est certain que nous ne saurions voir un honnête homme sur notre théâtre , sans lui souhaiter de la prospérité , et nous fâcher de ses infortunes. Cela fait que quand il en demeure accablé , nous

sortons avec chagrin , et remportons une espèce d'indignation contre l'auteur et les acteurs : mais quand l'évènement remplit nos souhaits , et que la vertu y est couronnée , nous sortons avec pleine joie , et remportons une entière satisfaction de l'ouvrage , et de ceux qui l'ont représenté. Le succès heureux de la vertu , en dépit des traverses et des périls , nous excite à l'embrasser , et le succès funeste du crime ou de l'injustice est capable de nous en augmenter l'horreur naturelle , par l'appréhension d'un pareil malheur.

C'est en cela que consiste la troisième utilité du théâtre , comme la quatrième en la purgation des passions par le moyen de la pitié et de la crainte. Mais comme cette utilité est particulière à la tragédie , je m'expliquerai sur cet article au second discours , où je traiterai de la tragédie en particulier , et passe à l'examen des parties qu'Aristote attribue au poëme dramatique. Je dis au poëme dramatique en général , bien qu'en traitant cette matière il ne parle que de la tragédie ; parceque tout ce qu'il en dit convient aussi à la comédie , et que la différence de ces deux espèces de poëmes ne consiste qu'en la dignité des personnages , et des actions qu'ils imitent , et non pas

en la façon de les imiter, ni aux choses qui servent à cette imitation.

Le poème est composé de deux sortes de parties. Les unes sont appelées parties de quantité, ou d'extension; et Aristote en nomme quatre, le prologue, l'épisode, l'exode et le chœur. Les autres se peuvent nommer des parties intégrantes, qui se rencontrent dans chacune de ces premières pour former tout le corps avec elles. Ce philosophe y en trouve six, le sujet, les mœurs, les sentiments, la diction, la musique et la décoration du théâtre. De ces six, il n'y a que le sujet dont la bonne constitution dépend proprement de l'art poétique; les autres ont besoin d'autres arts subsidiaires : les mœurs, de la morale; les sentiments, de la rhétorique; la diction, de la grammaire; et les deux autres parties ont chacune leur art, dont il n'est pas besoin que le poète soit instruit, parcequ'il y peut faire suppléer par d'autres que lui, ce qui fait qu'Aristote ne les traite pas. Mais, comme il faut qu'il exécute lui-même ce qui concerne les quatre premières, la connoissance des arts dont elles dépendent lui est absolument nécessaire, à moins qu'il n'ait reçu de la

nature un sens commun assez fort et assez profond , pour suppléer à ce défaut.

Les conditions du sujet sont diverses pour la tragédie et pour la comédie. Je ne toucherai à présent qu'à ce qui regarde cette dernière, qu'Aristote définit simplement, *une imitation de personnes basses et fourbes*. Je ne puis m'empêcher de dire que cette définition ne me satisfait point; et puisque beaucoup de savants tiennent que son traité de la poétique n'est pas venu tout entier jusqu'à nous, je veux croire que dans ce que le temps nous en a dérobé, il s'en rencontroit une plus achevée.

La poésie dramatique, selon lui, est une imitation des actions, et il s'arrête à la condition des personnes, sans dire quelles doivent être ces actions. Quoi qu'il en soit, cette définition avoit du rapport à l'usage de son temps, où l'on ne faisoit parler dans la comédie que des personnes d'une condition très médiocre; mais elle n'a pas une entière justesse pour le nôtre, où les rois même y peuvent entrer, quand leurs actions ne sont point au-dessus d'elle. Lorsqu'on met sur la scène une simple intrigue d'amour entré des rois, et qu'ils ne courent aucun péril, ni de leur vie, ni

de leur état, je ne crois pas que, bien que les personnes soient illustres, l'action le soit assez pour s'élever jusqu'à la tragédie. Sa dignité demande quelque grand intérêt d'état, ou quelque passion plus noble et plus mâle que l'amour, telles que sont l'ambition ou la vengeance, et veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une maîtresse. Il est à propos d'y mêler l'amour, parce qu'il a toujours beaucoup d'agrément, et peut servir de fondement à ces intérêts, et à ces autres passions dont je parle; mais il faut qu'il se contente du second rang dans le poëme, et leur laisse le premier.

Cette maxime semblera nouvelle d'abord; elle est toutefois de la pratique des anciens, chez qui nous ne voyons aucune tragédie, où il n'y ait qu'un intérêt d'amour à démêler. Au contraire ils l'en bannissoient souvent, et ceux qui voudront considérer les miennes, reconnoîtront qu'à leur exemple je ne lui ai jamais laissé prendre le pas devant, et que dans le *Cid* même, qui est sans contredit la pièce la plus remplie d'amour que j'aie faite, le devoir de la naissance et le soin de l'honneur l'emportent sur toutes les tendresses qu'il inspire aux amants que j'y fais parler.

Je dirai plus. Bien qu'il y ait de grands intérêts d'état dans un poëme, et que le soin qu'une personne royale doit avoir de sa gloire fasse taire sa passion, comme en D. Sanche, s'il ne s'y rencontre point de péril de vie, de perte d'états, ou de bannissement, je ne pense pas qu'il ait droit de prendre un nom plus relevé que celui de comédie; mais pour répondre aucunement à la dignité des personnes dont celui-là représente les actions, je me suis hasardé d'y ajouter l'épithète d'héroïque, pour la distinguer d'avec les comédies ordinaires. Cela est sans exemple parmi les anciens; mais aussi il est sans exemple parmi eux de mettre des rois sur le théâtre, sans quelqu'un de ces grands périls. Nous ne devons pas nous attacher si servilement à leur imitation, que nous n'osions essayer quelque chose de nous-mêmes, quand cela ne renverse point les règles de l'art; ne fût-ce que pour mériter cette louange que donnoit Horace aux poëtes de son temps :

*Nec non minimum meruere decus, vestigia græca,  
Ausi deserere,*

et n'avoir point de part en ce honteux éloge,

*O imitatores, servum pecus!*

« Ce qui nous sert maintenant d'exemple, » dit Tacite, « a été autrefois sans exemple, et ce que nous faisons sans exemple en pourra servir un jour. »

La comédie diffère donc en cela de la tragédie, que celle-ci veut pour son sujet une action illustre, extraordinaire, sérieuse; celle-là s'arrête à une action commune et enjouée; celle-ci demande de grands périls pour ses héros; celle-là se contente de l'inquiétude et des déplaisirs de ceux à qui elle donne le premier rang parmi ses acteurs. Toutes les deux ont cela de commun, que cette action doit être complète et achevée; c'est-à-dire, que dans l'évènement qui la termine, le spectateur doit être si bien instruit des sentiments de tous ceux qui y ont eu quelque part, qu'il sorte l'esprit en repos, et ne soit plus en doute de rien. Cinna conspire contre Auguste, sa conspiration est découverte, Auguste le fait arrêter. Si le poème en demeuroid là, l'action ne seroit pas complète, parceque l'auditeur sortiroit dans l'incertitude de ce que cet empereur auroit ordonné de cet ingrat favori. Ptolomée craint que César, qui vient en Égypte, ne favorise sa sœur dont il est amoureux, et ne le force à lui rendre sa part du royaume,

que son père lui a laissée par testament. Pour attirer la faveur de son côté par un grand service, il lui immole Pompée; ce n'est pas assez, il faut voir comment César recevra ce grand sacrifice; il arrive, il s'en fâche, il menace Ptolomée, il le veut obliger d'immoler les conseillers de cet attentat à cet illustre mort; ce roi, surpris de cette réception si peu attendue, se résout à prévenir César, et conspire contre lui, pour éviter par sa perte le malheur dont il se voit menacé; ce n'est pas encore assez, il faut savoir ce qui réussira de cette conspiration. César en a l'avis, et Ptolomée, périssant dans un combat avec ses ministres, laisse Cléopâtre en paisible possession du royaume dont elle demandoit la moitié, et César hors de péril; l'auditeur n'a plus rien à demander, et sort satisfait, parceque l'action est complète.

Je connois des gens d'esprit, et des plus savants en l'art poétique, qui m'imputent d'avoir négligé d'achever le Cid, et quelques autres de mes poëmes, parceque je n'y conclus pas précisément le mariage des premiers acteurs, et que je ne les envoie point marier au sortir du théâtre. A quoi il est aisé de répondre, que le mariage n'est point un achèvement nécessaire pour la tragédie heu-



reuse, ni même pour la comédie. Quant à la première, c'est le péril d'un héros qui la constitue, et lorsqu'il en est sorti, l'action est terminée. Bien qu'il ait de l'amour, il n'est point besoin qu'il parle d'épouser sa maîtresse quand la bienséance ne le permet pas, et il suffit d'en donner l'idée après en avoir levé tous les empêchements, sans lui en faire déterminer le jour. Ce seroit une chose insupportable que Chimène en convînt avec Rodrigue dès le lendemain qu'il a tué son père, et Rodrigue seroit ridicule s'il faisoit la moindre démonstration de le desirer. Je dis la même chose d'Antiochus. Il ne pourroit dire de douceurs à Rodogune qui ne fussent de mauvaise grace, dans l'instant que sa mère se vient d'empoisonner à leurs yeux, et meurt dans la rage de n'avoir pu les faire périr avec elle. Pour la comédie, Aristote ne lui impose point d'autre devoir pour conclusion, « que de rendre amis ceux qui étoient « ennemis. » Ce qu'il faut entendre un peu plus généralement que les termes ne semblent porter, et l'étendre à la réconciliation de toute sorte de mauvaise intelligence; comme quand un fils rentre aux bonnes grâces d'un père, qu'on a vu en colère contre lui pour ses débauches; ce qui est

une fin assez ordinaire aux anciennes comédies ; ou que deux amants séparés par quelque fourbe qu'on leur a faite, ou par quelque pouvoir dominant, se réunissent par l'éclaircissement de cette fourbe, ou par le consentement de ceux qui y mettoient obstacle ; ce qui arrive presque toujours dans les nôtres, qui n'ont que très rarement une autre fin que des mariages. Nous devons toutefois prendre garde que ce consentement ne vienne pas par un simple changement de volonté, mais par un événement qui en fournisse l'occasion. Autrement il n'y auroit pas grand artifice au dénouement d'une pièce, si après l'avoir soutenue durant quatre actes sur l'autorité d'un père qui n'approuve point les inclinations amoureuses de son fils, ou de sa fille, il y consentoit tout d'un coup au cinquième, par cette seule raison que c'est le cinquième, et que l'auteur n'oseroit en faire six. Il faut un effet considérable qui l'y oblige, comme si l'amant de sa fille lui sauvoit la vie en quelque rencontre, où il fut prêt d'être assassiné par ses ennemis, ou que, par quelque incident inespéré, il fut reconnu pour être de plus grande condition, et mieux dans la fortune, qu'il ne paroisoit.

Comme il est nécessaire que l'action soit complète, il faut aussi n'ajouter rien au-delà; parceque quand l'effet est arrivé, l'auditeur ne souhaite plus rien, et s'ennuie de tout le reste. Ainsi les sentiments de joie qu'ont deux amants qui se voient réunis après de longues traverses, doivent être bien courts: et je ne sais pas quelle grace a eu chez les Athéniens la contestation de Ménélas et de Teucer, pour la sépulture d'Ajax que Sophocle fait mourir au quatrième acte; mais je sais bien que de notre temps la dispute du même Ajax et d'Ulysse, pour les armes d'Achille après sa mort, lassa fort les oreilles, bien qu'elle partît d'une bonne main. Je ne puis déguiser même que j'ai peine encore à comprendre comment on a pu souffrir le cinquième acte de *Mélite* et de la *Veuve*. On n'y voit les premiers acteurs que réunis ensemble, et ils n'y ont plus d'intérêt qu'à savoir les auteurs de la fausseté ou de la violence qui les a séparés. Cependant ils en pouvoient être déjà instruits, si je l'eusse voulu, et semblent n'être plus sur le théâtre que pour servir de témoins au mariage de ceux du second ordre; ce qui fait languir toute cette fin, où ils n'ont point de part. Je n'ose attribuer le bonheur qu'eurent ces deux co-

médies à l'ignorance des préceptes, qui étoit assez générale en ce temps-là, d'autant que ces mêmes préceptes, bien ou mal observés, doivent faire leur effet, bon ou mauvais, sur ceux mêmes qui, faute de les savoir, s'abandonnent au courant des sentiments naturels ; mais je ne puis que je n'avoue du moins que la vieille habitude qu'on avoit alors à ne voir rien de mieux ordonné, a été cause qu'on ne s'est pas indigné contre ces défauts, et que la nouveauté d'un genre de comédie très agréable, et qui jusque-là n'avoit point paru sur la scène, a fait qu'on a voulu trouver belles toutes les parties d'un corps qui plaisoit à la vue, bien qu'il n'eût pas toutes ses proportions dans leur justesse.

La comédie et la tragédie se ressemblent encore, en ce que l'action qu'elles choisissent pour imiter « doit avoir une juste grandeur, c'est-à-dire, qu'elle ne doit être, ni si petite qu'elle échappe à la vue comme un atôme, ni si vaste qu'elle confonde la mémoire de l'auditeur, et égare son imagination. » C'est ainsi qu'Aristote explique cette condition du poëme, et il ajoute que, « pour être d'une juste grandeur, elle doit avoir un commencement, un milieu et une fin. »

Ces termes sont si généraux , qu'ils semblent ne signifier rien ; mais , à les bien entendre , ils excluent les actions momentanées qui n'ont point ces trois parties. Telle est peut-être la mort de la sœur d'Horace , qui se fait tout d'un coup sans aucune préparation dans les trois actes qui la précèdent ; et je m'assure que si Cinna attendoit au cinquième à conspirer contre Auguste , et qu'il consumât les quatre autres en protestations d'amour à Émilie , ou en jalousies contre Maxime , cette conspiration surprenante feroit bien des révoltes dans les esprits , à qui ces quatre premiers auroient fait attendre toute autre chose.

Il faut donc qu'une action , pour être d'une juste grandeur , ait un commencement , un milieu et une fin. Cinna conspire contre Auguste , et rend compte de sa conspiration à Émilie , voilà le commencement ; Maxime en fait avertir Auguste , voilà le milieu ; Auguste lui pardonne , voilà la fin. Ainsi , dans mes premières comédies , j'ai presque toujours établi deux amants en bonne intelligence ; je les ai brouillés ensemble par quelque fourbe , et les ai réunis par l'éclaircissement de cette même fourbe qui les séparoit.

A ce que je viens de dire de la juste grandeur de l'action, j'ajoute un mot touchant celle de sa représentation, que nous bornons d'ordinaire à un peu moins de deux heures. Quelques-uns réduisent le nombre des vers qu'on y récite à quinze cents, et veulent que les pièces de théâtre ne puissent aller jusqu'à dix-huit, sans laisser un chagrin capable de faire oublier les plus belles choses. J'ai été plus heureux que leur règle ne le permet, en ayant donné pour l'ordinaire deux mille aux comédies, et un peu plus de dix-huit cents aux tragédies, sans avoir sujet de me plaindre que mon auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur.

C'est assez parler du sujet de la comédie, et des conditions qui lui sont nécessaires. La vraisemblance en est une dont je parlerai en un autre lieu; il y a de plus, que les événements en doivent toujours être heureux; ce qui n'est pas une obligation de la tragédie, où nous avons le choix de faire un changement de bonheur en malheur, ou de malheur en bonheur. Cela n'a pas besoin de commentaire. Je viens à la seconde partie du poëme, qui sont les mœurs.

Aristote leur prescrit quatre conditions, « qu'el-

« les soient bonnes, convenables, semblables et « égales. » Ce sont des termes qu'il a si peu expliqués, qu'il nous laisse grand lieu de douter de ce qu'il veut dire.

Je ne puis comprendre comment on a voulu entendre par ce mot de *bonnes*, qu'il faut qu'elles soient vertueuses. La plupart des poèmes, tant anciens que modernes, demeureroient en un pitoyable état, si l'on en retranchoit tout ce qui s'y rencontre de personnages méchants, ou vicieux, ou tachés de quelque foiblesse qui s'accorde mal avec la vertu. Horace a pris soin de décrire en général les mœurs de chaque âge, et leur attribue plus de défauts que de perfections; et quand il nous prescrit de peindre Médée fière et indomptable, Ixion perfide, Achille emporté de colère, jusqu'à maintenir que les lois ne sont pas faites pour lui, et ne vouloir prendre droit que par les armes, il ne nous donne pas de grandes vertus à exprimer. Il faut donc trouver une bonté compatible avec ces sortes de mœurs, et s'il m'est permis de dire mes conjectures sur ce qu'Aristote nous demande par là, je crois que c'est le caractère brillant et élevé d'une habitude vertueuse ou criminelle, selon qu'elle est propre et convenable

à la personne qu'on introduit. Cléopâtre dans *Rodogune* est très méchante; il n'y a point de paricide qui lui fasse horreur, pourvu qu'il la puisse conserver sur un trône qu'elle préfère à toutes choses, tant son attachement à la domination est violent; mais tous ses crimes sont accompagnés d'une grandeur d'ame, qui a quelque chose de si haut, qu'en même temps qu'on déteste ses actions, on admire la source dont elles partent. J'ose dire la même chose du *Menteur*. Il est hors de doute que c'est une habitude vicieuse que de mentir; mais il débite ses menteries avec une telle présence d'esprit, et tant de vivacité, que cette imperfection a bonne grace en sa personne, et fait confesser aux spectateurs que le talent de mentir ainsi, est un vice dont les sots ne sont point capables. Pour troisième exemple, ceux qui voudront examiner la manière dont Horace décrit la colère d'Achille, ne s'éloigneront pas de ma pensée. Elle a pour fondement un passage d'Aristote, qui suit d'assez près celui que je tâche d'expliquer. « La poésie, dit-il, est une imitation de gens  
« meilleurs qu'ils n'ont été; et comme les pein-  
« tres font souvent des portraits flattés, qui sont  
« plus beaux que l'original, et conservent toute-



« fois la ressemblance ; ainsi les poètes, représen-  
 « tant des hommes colères ou fainéants, doivent  
 « tirer une haute idée de ces qualités qu'ils leur  
 « attribuent, en sorte qu'il s'y trouve un bel exem-  
 « ple d'équité, ou de dureté, et c'est ainsi qu'Ho-  
 « mère a fait Achille bon. » Ce dernier mot est à  
 remarquer, pour faire voir qu'Homère a donné  
 aux emportements de la colère d'Achille, cette  
 bonté nécessaire aux mœurs, que je fais consister  
 en cette élévation de leur caractère, et dont Ro-  
 bertel parle ainsi : *Unum quodque genus per se*  
*supremos quosdam habet decoris gradus, et abso-*  
*lutissimam recipit formam, non tamen degenerans*  
*à sua natura, et effigie pristina.*

Ce texte d'Aristote que je viens de citer, peut  
 faire de la peine, en ce qu'il porte « que les mœurs  
 « des hommes colères, ou fainéants, doivent être  
 « peints dans un tel degré d'excellence, qu'il s'y  
 « rencontre un haut exemple d'équité, ou de du-  
 « reté. » Il y a du rapport de la dureté à la colère,  
 et c'est ce qu'attribue Horace à celle d'Achille en  
 ce vers :

Iracundus, inexorabilis, acer.

Mais il n'y en a point de l'équité à la fainéantise,

et je ne puis voir quelle part elle peut avoir en son caractère. C'est ce qui me fait douter si le mot grec ῥαθυμοι a été rendu dans le sens d'Aristote par les interprètes latins que j'ai suivis. Pacius le tourne *desides* ; Victorius, *inertes* ; Heinsius, *segnes* ; et le mot de *fainéants* dont je me suis servi pour le mettre en notre langue, répond assez à ces trois versions : mais Castelvetro le rend en la sienne par celui de *mansueti*, *débonnaires*, ou *pleins de mansuétude* ; et non-seulement ce mot a une opposition plus juste à celui de *colère*, mais aussi il s'accorderoit mieux avec cette habitude, qu'Aristote appelle ἐπιείχεια, dont il nous demande un bel exemplaire. Ces trois interprètes traduisent ce mot grec par celui d'*équité* ou de *probité*, qui répondroit mieux au *mansueti* de l'Italien, qu'à leurs *segnes*, *desides*, *inertes*, pourvu qu'on n'entendît par là qu'une bonté naturelle, qui ne se fâche que mal-aisément ; mais j'aimerois mieux encore celui de *piacevolezza*, dont l'autre se sert pour l'exprimer en sa langue ; et je crois que pour lui laisser sa force en la nôtre, on le pourroit tourner par celui de *condescendance*, ou *facilité équitable d'approuver*, *excuser*, et *supporter tout ce qui arrive*. Ce n'est pas

que je me veuille faire jugé entre de si grands hommes; mais je ne puis dissimuler que la version italienne de ce passage me semble avoir quelque chose de plus juste que ces trois latines. Dans cette diversité d'interprétations, chacun est en liberté de choisir, puisque même on a droit de les rejeter toutes, quand il s'en présente une nouvelle qui plaît davantage, et que les opinions des plus savants ne sont pas des lois pour nous.

Il me vient encore une autre conjecture touchant ce qu'entend Aristote par cette bonté de mœurs qu'il leur impose pour première condition. C'est qu'elles doivent être vertueuses tant qu'il se peut, en sorte que nous n'exposions point de vicieux, ou de criminels sur le théâtre, si le sujet que nous traitons n'en a besoin. Il donne lieu lui-même à cette pensée, lorsque, voulant marquer un exemple d'une faute contre cette règle, il se sert de celui de Ménélas dans l'Oreste d'Euripide, dont le défaut ne consiste pas en ce qu'il est injuste, mais en ce qu'il l'est sans nécessité.

Je trouve dans Castelvetro une troisième explication qui pourroit ne déplaire pas, qui est, que cette bonté de mœurs ne regarde que le premier personnage qui doit toujours se faire aimer, et par

conséquent être vertueux, et non pas ceux qui le persécutent, ou le font périr : mais comme c'est restreindre à un seul ce qu'Aristote dit en général, j'aimerois mieux m'arrêter, pour l'intelligence de cette première condition, à cette élévation ou perfection de caractère dont j'ai parlé, qui peut convenir à tous ceux qui paroissent sur la scène ; et je ne pourrois suivre cette dernière interprétation, sans condamner le *Menteur* dont l'habitude est vicieuse, bien qu'il tienne le premier rang dans la comédie qui porte ce titre.

En second lieu, les mœurs doivent être convenables. Cette condition est plus aisée à entendre que la première. Le poëte doit considérer l'âge, la dignité, la naissance, l'emploi, et le pays de ceux qu'il introduit : il faut qu'il sache ce qu'on doit à sa patrie, à ses parents, à ses amis, à son roi ; quel est l'office d'un magistrat, ou d'un général d'armée, afin qu'il puisse y conformer ceux qu'il veut faire aimer aux spectateurs, et en éloigner ceux qu'il leur veut faire haïr ; car c'est une maxime infallible, que pour bien réussir, il faut intéresser l'auditoire pour les premiers acteurs. Il est bon de remarquer encore que ce qu'Horace dit des mœurs de chaque âge n'est pas une règle,

dont on ne puisse se dispenser sans scrupule. Il fait les jeunes gens prodigues, et les vieillards avarés; le contraire arrive tous les jours sans merveille, mais il ne faut pas que l'un agisse à la manière de l'autre, bien qu'il ait quelquefois des habitudes et des passions qui conviendroient mieux à l'autre. C'est le propre d'un jeune homme d'être amoureux, et non pas d'un vieillard; cela n'empêche pas qu'un vieillard ne le devienne; les exemples en sont assez souvent devant nos yeux; mais il passeroit pour fou, s'il vouloit faire l'amour en jeune homme, et s'il prétendoit se faire aimer par les bonnes qualités de sa personne. Il peut espérer qu'on l'écouterà; mais cette espérance doit être fondée sur son bien, ou sur sa qualité, et non pas sur ses mérites; et ses prétentions ne peuvent être raisonnables, s'il ne croit avoir affaire à une ame assez intéressée pour déferer tout à l'éclat des richesses, ou à l'ambition du rang.

La qualité de *semblables*, qu'Aristote demande aux mœurs, regarde particulièrement les personnes que l'histoire ou la fable nous fait connoître, et qu'il faut toujours peindre telles que nous les

y trouvons. C'est ce que veut dire Horace par ce vers,

Sit Medea ferox invictaque.

Qui peindroit Ulysse en grand guerrier, ou Achille en grand discoureur, ou Médée en femme fort soumise, s'exposeroit à la risée publique. Ainsi ces deux qualités, dont quelques interprètes ont beaucoup de peine à trouver la différence qu'Aristote veut qui soit entre elles sans la désigner, s'accorderont aisément, pourvu qu'on les sépare, et qu'on donne celle de *convenables* aux personnes imaginées, qui n'ont jamais eu d'être que dans l'esprit du poëte, en réservant l'autre pour celles qui sont connues par l'histoire ou par la fable, comme je viens de le dire.

Il reste à parler de l'*égalité*, qui nous oblige à conserver jusqu'à la fin à nos personnages les mœurs que nous leur avons données au commencement.

Servetur ad imum

Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

L'inégalité y peut toutefois entrer sans défaut, non-seulement quand nous introduisons des per-

sonnes d'un esprit léger et inégal, mais encore lorsqu'en conservant l'égalité au-dedans, nous donnons l'inégalité au-dehors selon l'occasion. Telle est celle de Chimène du côté de l'amour; elle aime toujours fortement Rodrigue dans son cœur; mais cet amour agit autrement en la présence du roi, autrement en celle de l'Infante, et autrement en celle de Rodrigue; et c'est ce qu'Aristote appelle des mœurs inégalement égales.

Il se présente une difficulté à éclaircir sur cette matière, touchant ce qu'entend Aristote, lorsqu'il dit, « que la tragédie se peut faire sans « mœurs, et que la plupart de celles des modernes « de son temps n'en ont point. » Les sens de ce passage est assez mal-aisé à concevoir, vu que, selon lui-même, c'est par les mœurs qu'un homme est méchant ou homme de bien, spirituel ou stupide, timide ou hardi, constant ou irrésolu, bon ou mauvais politique, et qu'il est impossible qu'on en mette aucun sur le théâtre qui ne soit bon ou méchant, et qu'il n'ait quelque-une de ces autres qualités. Pour accorder ces deux sentiments qui semblent opposés l'un à l'autre, j'ai remarqué que ce philosophe dit ensuite, que « si un « poète a fait de belles narrations morales, et des

« discours bien sententieux , il n'a fait encore rien  
« par là qui concerne la tragédie. » Cela m'a fait  
considérer que les mœurs ne sont pas seulement  
le principe des actions , mais aussi du raisonne-  
ment. Un homme de bien agit et raisonne en  
méchant , et l'un et l'autre étale de diverses maxi-  
mes de morale suivant cette diverse habitude.  
C'est donc de ces maximes que cette habitude  
produit , que la tragédie peut se passer , et non  
pas de l'habitude même , puisqu'elle est le prin-  
cipe des actions , et que les actions sont l'ame de  
la tragédie , où l'on ne doit parler qu'en agissant ,  
et pour agir. Ainsi pour expliquer ce passage  
d'Aristote par l'autre , nous pouvons dire , que  
quand il parle d'une tragédie sans mœurs , il en-  
tend une tragédie où les acteurs énoncent simple-  
ment leurs sentiments , ou ne les appuient que sur  
des raisonnements tirés du fait , comme Cléopâtre  
dans le second acte de *Rodogune* , et non pas sur  
des maximes de morale ou de politique , comme  
Rodogune dans son premier acte. Car , je le ré-  
pète encore , faire un poëme de théâtre , où aucun  
des acteurs ne soit ni bon ni méchant , prudent  
ni imprudent , cela est absolument impossible.

Après les mœurs viennent les sentiments , par



où l'acteur fait connoître ce qu'il veut ou ne veut pas, en quoi il peut se contenter d'un simple témoignage de ce qu'il se propose de faire, sans le fortifier de raisonnemens moraux, comme je viens de le dire. Cette partie a besoin de la rhétorique pour peindre les passions et les troubles de l'esprit, pour consulter, délibérer, exagérer ou exténuer; mais il y a cette différence pour ce regard entre le poète dramatique et l'orateur, que celui-ci peut étaler son art, et le rendre remarquable avec pleine liberté, et que l'autre doit le cacher avec soin, parceque ce n'est jamais lui qui parle, et que ceux qu'il fait parler ne sont pas des orateurs.

La diction dépend de la grammaire. Aristote lui attribue les figures, que nous ne laissons pas d'appeller communément figures de rhétorique. Je n'ai rien à dire là-dessus, sinon que le langage doit être net, les figures placées à propos et diversifiées, et la versification aisée et élevée au-dessus de la prose, mais non pas jusqu'à l'enflure du poème épique, puisque ceux que le poète fait parler ne sont pas des poètes.

Le retranchement que nous avons fait des chœurs, a retranché la musique de nos poèmes.

Une chanson y a quelquefois bonne grace , et dans les pièces de machines cet ornement est redevenu nécessaire pour remplir les oreilles de l'auditeur , pendant que les machines descendent.

La décoration du théâtre a besoin de trois arts pour la rendre belle , de la peinture , de l'architecture et de la perspective. Aristote prétend que cette partie , non plus que la précédente , ne regarde pas le poète , et comme il ne la traite point , je me dispenserai d'en dire plus qu'il ne m'en a appris.

Pour achever ce discours , je n'ai plus qu'à parler des parties de quantité , qui sont le prologue , l'épisode , l'exode , et le chœur. Le prologue est *ce qui se récite avant le premier chant du chœur*. L'épisode , *ce qui se récite entre les chants du chœur*. Et l'exode , *ce qui se récite après le dernier chant du chœur*. Voilà tout ce que nous en dit Aristote , qui nous marque plutôt la situation de ces parties , et l'ordre qu'elles ont entre elles dans la représentation , que la part de l'action qu'elles doivent contenir. Ainsi pour les appliquer à notre usage , le prologue est notre premier acte , l'épisode fait les trois suivants , et l'exode le dernier.

Je dis que le prologue est ce qui se récite devant le premier chant du chœur, bien que la version ordinaire porte, « devant la première entrée du chœur; » ce qui nous embarrasseroit fort, vu que dans beaucoup de tragédies grecques le chœur parle le premier, et ainsi elles manqueroient de cette partie, ce qu'Aristote n'eût pas manqué de remarquer. Pour m'enhardir à changer ce terme, afin de lever la difficulté, j'ai considéré qu'encore que le mot grec *πάροδος* dont se sert ici ce philosophe, signifie communément l'entrée en un chemin ou place publique, qui étoit le lieu ordinaire où nos anciens faisoient parler leurs acteurs; en cet endroit toutefois il ne peut signifier que le premier chant du chœur. C'est ce qu'il m'apprend lui-même un peu après, en disant que le *πάροδος* du chœur est la première chose que dit tout le chœur ensemble. Or, quand le chœur entier disoit quelque chose, il chantoit, et quand il parloit sans chanter, il n'y avoit qu'un de ceux dont il étoit composé qui parlât au nom de tous. La raison en est que le chœur tenoit alors lieu d'acteur, et ce qu'il disoit servoit à l'action, et devoit par conséquent être entendu, ce qui n'eût pas été possible, si tous ceux qui le compo-

soient, et qui étoient quelquefois jusqu'au nombre de cinquante, eussent parlé ou chanté tous à-la-fois. Il faut donc rejeter ce premier παράοδος du chœur, qui est la borne du prologue, à la première fois qu'il demeurait seul sur le théâtre, et chantoit : jusque-là il n'y étoit introduit que parlant avec un acteur par une seule bouche, ou s'il y demeurait seul sans chanter, il se séparait en deux demi-chœurs, qui ne parloient non plus chacun de leur côté que par un seul organe, afin que l'auditeur pût entendre ce qu'ils disoient, et s'instruire de ce qu'il falloit qu'il apprît pour l'intelligence de l'action.

Je réduis ce prologue à notre premier acte, suivant l'intention d'Aristote ; et pour suppléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de son livre, je dirai qu'il doit contenir les semences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale, que pour les épisodiques ; de sorte qu'il n'entre aucun acteur dans les actes suivans, qu'il ne soit connu par ce premier, ou du moins appelé par quelqu'un qui y aura été introduit. Cette maxime est nouvelle et assez sévère, et je ne l'ai pas toujours gardée ; mais j'estime qu'elle sert beaucoup

à fonder une véritable unité d'action , par la liaison de toutes celles qui concourent dans le poëme. Les anciens s'en sont fort écartés , particulièrement dans les agnitions , pour lesquelles ils se sont presque toujours servis de gens qui survenoient par hasard au cinquième acte, et ne seroient arrivés qu'au dixième , si la pièce en eût eu dix. Tel est ce vieillard de Corinthe dans l'Œdipe de Sophocle et de Sénèque, où il semble tomber des nues par un miracle , en un temps où les acteurs ne sauroient plus par où en prendre , ni quelle posture tenir, s'il arrivoit une heure plus tard. Je ne l'ai introduit qu'au cinquième acte non plus qu'eux ; mais j'ai préparé sa venue dès le premier , en faisant dire à Œdipe qu'il attend dans le jour la nouvelle de la mort de son père. Ainsi dans la Veuve , bien que Célidan ne paroisse qu'au troisième , il y est amené par Alcidon qui est du premier. Il n'en est pas de même des Maures dans le Cid , pour lesquels il n'y a aucune préparation au premier acte. Le plaideur de Poitiers dans le Menteur , avoit le même défaut ; mais j'ai trouvé le moyen d'y remédier en cette édition , où le dénouement se trouve préparé par Philiste , et non plus par lui.

Je voudrois donc que le premier acte **contint** le fondement de toutes les actions, et fermât la porte à tout ce qu'on voudroit introduire d'ailleurs dans le reste du poëme. Encore que souvent il ne donne pas toutes les lumières nécessaires pour l'entière intelligence du sujet, et que tous les acteurs n'y paroissent pas, il suffit qu'on y parle d'eux, ou que ceux qu'on y fait paroître aient besoin de les aller chercher pour venir à bout de leurs intentions. Ce que je dis ne se doit entendre que des personnages qui agissent dans la pièce par quelque propre intérêt considérable, ou qui apportent une nouvelle importante qui produit un notable effet. Un domestique qui n'agit que par l'ordre de son maître, un confident qui reçoit le secret de son ami, et le plaint dans son malheur, un père qui ne se montre que pour consentir ou contredire le mariage de ses enfants, une femme qui console et conseille son mari; en un mot, tous ces gens sans action n'ont point besoin d'être insinués au premier acte; et, quand je n'y aurois point parlé de Livie dans Cinna, j'aurois pu la faire entrer au quatrième, sans pécher contre cette règle. Mais je souhaiterois qu'on l'observât inviolablement, quand on fait concourir

deux actions différentes, bien qu'ensuite elles se mêlent ensemble. La conspiration de Cinna, et la consultation d'Auguste avec lui et Maxime, n'ont aucune liaison entre elles, et ne font que concourir d'abord, bien que le résultat de l'une produise de beaux effets pour l'autre, et soit cause que Maxime en fait découvrir le secret à cet empereur. Il a été besoin d'en donner l'idée dès le premier acte, où Auguste mande Cinna et Maxime. On n'en sait pas la cause; mais enfin il les mande, et cela suffit pour faire une surprise très agréable, de le voir délibérer s'il quittera l'empire ou non, avec deux hommes qui ont conspiré contre lui. Cette surprise auroit perdu la moitié de ses graces, s'il ne les eût point mandés dès le premier acte, ou si on n'y eût point connu Maxime pour un des chefs de ce grand dessein. Dans Don Sanche, le choix que la reine de Castille doit faire d'un mari, et le rappel de celle d'Aragon dans ses états, sont deux choses tout-à-fait différentes; aussi sont-elles proposées toutes deux au premier acte; et quand on introduit deux sortes d'amour, il ne faut jamais y manquer.

Ce premier acte s'appeloit prologue du temps

d'Aristote , et communément on y faisoit l'ouverture du sujet pour instruire le spectateur de tout ce qui s'étoit passé avant le commencement de l'action qu'on alloit représenter, et de tout ce qu'il falloit qu'il sût pour comprendre ce qu'il alloit voir. La manière de donner cette intelligence a changé suivant les temps. Euripide en a usé assez grossièrement, en introduisant tantôt un dieu dans une machine, par qui les spectateurs recevoient cet éclaircissement, et tantôt un de ses principaux personnages qui les en instruisoit lui-même; comme dans son Iphigénie, et dans son Hélène, où ces deux héroïnes racontent d'abord toute leur histoire, et l'apprennent à l'auditeur, sans avoir aucun acteur avec elles à qui adresser leur discours.

Ce n'est pas que je veuille dire, que quand un acteur parle seul, il ne puisse instruire l'auditeur de beaucoup de choses; mais il faut que ce soit par les sentiments d'une passion qui l'agite, et non pas par une simple narration. Le monologue d'Émilie, qui ouvre le théâtre dans Cinna, fait assez connoître qu'Auguste a fait mourir son père, et que pour venger sa mort elle engage son amant à conspirer contre lui; mais c'est par le trouble



et la crainte que le péril où elle expose Cinna jette dans son ame, que nous en avons la connoissance. Sur-tout le poëte se doit souvenir que, quand un acteur est seul sur le théâtre, il est présumé ne faire que s'entretenir en lui-même, et ne parle qu'afin que le spectateur sache de quoi il s'entretient, et à quoi il pense. Ainsi ce seroit une faute insupportable, si un autre acteur apprenoit par là ses secrets. On excuse cela dans une passion si violente, qu'elle le force d'éclater, bien qu'on n'ait personne à qui la faire entendre ; et je ne le voudrois pas condamner en un autre, mais j'aurois de la peine à me le souffrir.

Plaute a cru remédier à ce désordre d'Euripide, en introduisant un prologue détaché, qui se récitoit par un personnage, qui n'avoit quelquefois autre nom que celui de prologue, et n'étoit point du tout du corps de la pièce. Aussi ne parloit-il qu'aux spectateurs, pour les instruire de ce qui avoit précédé, et amener le sujet jusqu'au premier acte, où commençoit l'action.

Térence, qui est venu depuis lui, a gardé ces prologues, et en a changé la matière. Il les a employés à faire son apologie contre ses envieux ; et, pour ouvrir son sujet, il a introduit une nouvelle

sorte de personnages, qu'on a appellés protatiques, parcequ'ils ne paroissent que dans la protase, où se doit faire la proposition et l'ouverture du sujet. Ils en écoutoient l'histoire, qui leur étoit racontée par un autre acteur; et par ce récit qu'on leur en faisoit, l'auditeur demeuroit instruit de ce qu'il devoit savoir touchant les intérêts des premiers acteurs, avant qu'ils parussent sur le théâtre. Tels sont Sosie dans son *Andrienne*, et Davus dans son *Phormion*, qu'on ne revoit plus après la narration, et qui ne servent qu'à l'écouter. Cette méthode est fort artificieuse; mais je voudrois, pour sa perfection, que ces mêmes personnages servissent encore à quelque autre chose dans la pièce, et qu'ils y fussent introduits par quelque autre occasion que celle d'écouter ce récit. Pollux dans *Médée* est de cette nature. Il passe par Corinthe en allant au mariage de sa sœur, et s'étonne d'y rencontrer Jason qu'il croyoit en Thessalie; il apprend de lui sa fortune et son divorce avec Médée, pour épouser Créuse, qu'il aide ensuite à sauver des mains d'Égée qui l'avoit fait enlever, et raisonne avec le roi sur la défiance qu'il doit avoir des présents de Médée. Toutes les pièces n'ont pas besoin de ces éclaircissements,

et par conséquent on se peut passer souvent de ces personnages, dont Térence ne s'est servi que ces deux fois dans les six comédies que nous avons de lui.

Notre siècle a inventé une autre espèce de prologue pour les pièces de machine, qui ne touche point au sujet, et n'est qu'une louange adroite du prince devant qui ces poèmes doivent être représentés. Dans l'Andromède, Melpomène emprunte au soleil ses rayons, pour éclairer son théâtre en faveur du roi, pour qui elle a préparé un spectacle magnifique. Le prologue de la Toison d'Or sur le mariage de Sa Majesté, et la paix avec l'Espagne, a quelque chose encore de plus éclatant. Ces prologues doivent avoir beaucoup d'invention, et je ne pense pas qu'on y puisse raisonnablement introduire que des dieux imaginaires de l'antiquité, qui ne laissent pas toutefois de parler des choses de notre temps, par une fiction poétique, qui fait un grand accommodement de théâtre.

L'épisode, selon Aristote en cet endroit, sont nos trois actes du milieu; mais, comme il applique ce nom ailleurs aux actions qui sont hors de la principale, et qui lui servent d'un ornement dont

elle se pourroit passer, je dirai que, bien que trois actes s'appellent épisode, ce n'est pas à dire qu'ils ne soient composés que d'épisodes. La consultation d'Auguste au second acte de Cinna, les remords de cet ingrat, ce qu'il en découvre à Émilie, et l'effort que fait Maxime pour persuader à cet objet de son amour caché de s'enfuir avec lui, ne sont que des épisodes; mais l'avis que fait donner Maxime par Euphorbe à l'empereur, les irrésolutions de ce prince, et les conseils de Livie, sont de l'action principale; et dans Héraclius, ces trois actes ont plus d'action principale que d'épisodes. Ces épisodes sont de deux sortes, et peuvent être composés des actions particulières des principaux acteurs, dont toutefois l'action principale pourroit se passer, ou des intérêts des seconds amants qu'on introduit, et qu'on appelle communément des personnages épisodiques. Les uns et les autres doivent avoir leur fondement dans le premier acte, et être attachés à l'action principale, c'est-à-dire, y servir de quelque chose; et particulièrement ces personnages épisodiques doivent s'embarrasser si bien avec les premiers, qu'une seule intrigue brouille les uns et les autres. Aristote blâme fort les épisodes dé-

tachés, et dit « que les mauvais poètes en font par « ignorance, et les bons en faveur des comédiens, « pour leur donner de l'emploi. » L'infante du Cid est de ce nombre, et on la pourra condamner, ou lui faire grace, par ce texte d'Aristote, suivant le rang qu'on voudra me donner parmi nos modernes.

Je ne dirai rien de l'exode, qui n'est autre chose que notre cinquième acte. Je pense en avoir expliqué le principal emploi, quand j'ai dit que l'action du poème dramatique doit être complète. Je n'y ajouterai que ce mot; qu'il faut, s'il se peut, lui réserver toute la catastrophe, et même la reculer vers la fin autant qu'il est possible. Plus on la diffère, plus les esprits demeurent suspendus, et l'impatience qu'ils ont de savoir de quel côté elle tournera, est cause qu'ils la reçoivent avec plus de plaisir : ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet acte. L'auditeur qui la sait trop tôt n'a plus de curiosité; et son attention languit durant tout le reste, qui ne lui apprend rien de nouveau. Le contraire s'est vu dans la *Mariamne*, dont la mort, bien qu'arrivée dans l'intervalle qui sépare le quatrième acte du cinquième, n'a pas empêché que les déplaisirs

d'Hérode qui occupe tout ce dernier , n'aient plu  
extraordinairement ; mais je ne conseillerois à per-  
sonne de s'assurer sur cet exemple. Il ne se fait pas  
des miracles tous les jours ; et quoique son auteur  
eût bien mérité ce beau succès par le grand effort  
d'esprit qu'il avoit fait à peindre les désespoirs de  
ce monarque , peut-être que l'excellence de l'ac-  
teur, qui en soutenoit le personnage, y contri-  
buoit beaucoup.

Voilà ce qui m'est venu en pensée touchant le  
but, les utilités, et les parties du poëme drama-  
tique. Quelques personnes de condition, qui  
peuvent tout sur moi, ont voulu que je donnasse  
mes sentiments au public, sur les règles d'un art  
qu'il y a si long-temps que je pratique assez heu-  
reusement. Pour observer quelque ordre, j'ai sé-  
paré les principales matières en trois discours.  
Dans le premier, j'ai traité de l'utilité et des par-  
ties du poëme dramatique ; je parle au second des  
conditions particulières de la tragédie, des qua-  
lités des personnes et des évènements qui lui  
peuvent fournir de sujet, et de la manière de le  
traiter selon le vraisemblable ou le nécessaire. Je  
m'explique dans le troisième sur les trois unités,  
d'action, de jour et de lieu.

Cette entreprise méritoit une longue et très exacte étude de tous les poèmes qui nous restent de l'antiquité, et de tous ceux qui ont commenté les traités qu'Aristote et Horace ont faits de l'art poétique, ou qui en ont écrit en particulier : mais je n'ai pu me résoudre à en prendre le loisir ; et je m'assure que beaucoup de mes lecteurs me pardonneront aisément cette paresse, et ne seront pas fâchés que je donne à des productions nouvelles le temps qu'il m'eût fallu consumer à des remarques sur celles des autres siècles. J'y fais quelques courses et y prends des exemples quand ma mémoire m'en peut fournir. Je n'en cherche de modernes que chez moi, tant parceque je connois mieux mes ouvrages que ceux des autres, et en suis plus le maître, que parceque je ne veux pas m'exposer au péril de déplaire à ceux que je reprendrois en quelque chose, ou que je ne louerois pas assez en ce qu'ils ont fait d'excellent. J'écris sans ambition, et sans esprit de contestation, je l'ai déjà dit. Je tâche de suivre toujours le sentiment d'Aristote dans les matières qu'il a traitées ; et, comme peut-être je l'entends à ma mode, je ne suis point jaloux qu'un autre l'entende à la sienne. Le commentaire dont je m'y sers le plus,

est l'expérience du théâtre, et les réflexions sur ce que j'ai vu y plaire ou déplaire. J'ai pris pour m'expliquer un style simple, et me contente d'une expression nue de mes opinions, bonnes ou mauvaises, sans y chercher aucun enrichissement d'éloquence. Il me suffit de me faire entendre. Je ne prétends pas qu'on admire ici ma façon d'écrire, et ne fais point de scrupule de m'y servir souvent des mêmes termes, ne fût-ce que pour épargner le temps d'en chercher d'autres, dont peut-être la variété ne diroit pas si justement ce que je veux dire. J'ajoute à ces trois discours généraux l'examen de chacun de mes poèmes en particulier, afin de voir en quoi ils s'écartent, ou se conforment aux règles que j'établis. Je n'en dissimulerai point les défauts, et en revanche je me donnerai la liberté de remarquer ce que j'y trouverai de moins imparfait. Balzac accorde ce privilège à une certaine espèce de gens, et soutient qu'ils peuvent dire d'eux-mêmes par franchise, ce que d'autres diroient par vanité. Je ne sais si j'en suis, mais je veux avoir assez bonne opinion de moi pour n'en désespérer pas.



---

## SECONDE DISCOURS.

### DE LA TRAGÉDIE,

*et des moyens de la traiter selon le vraisemblable,  
ou le nécessaire.*

**O**UTRE les trois unités du poëme dramatique dont j'ai parlé dans le discours précédent, la tragédie a celle-ci de particulière, que *par la pitié et la crainte elle purge de semblables passions*. Ce sont les termes dont Aristote se sert dans sa définition, et qui nous apprennent deux choses : l'une, qu'elle excite la pitié et la crainte ; l'autre, que par leur moyen elle purge de semblables passions. Il explique la première assez au long, mais il ne dit pas un mot de la dernière ; et de toutes les conditions qu'il emploie en cette définition, c'est la seule qu'il n'éclaircit point. Il témoigne toutefois dans le dernier chapitre de ses politiques un dessein d'en parler fort au long dans ce traité, et c'est ce qui fait que la plupart de ses interprètes veulent que nous ne l'ayons pas entier, parceque nous n'y voyons rien du tout sur cette

matière. Quoi qu'il en puisse être, je crois qu'il est à propos de parler de ce qu'il a dit, avant que de faire effort pour deviner ce qu'il a voulu dire. Les maximes qu'il établit pour l'un pourront nous conduire à quelques conjectures pour l'autre; et sur la certitude de ce qui nous demeure, nous pourrons fonder une opinion probable de ce qui n'est point venu jusqu'à nous.

« Nous avons pitié, dit-il, de ceux que nous  
« voyons souffrir un malheur qu'ils ne méritent  
« pas, et nous craignons qu'il ne nous en arrive  
« un pareil, quand nous le voyons souffrir à nos  
« semblables. » Ainsi la pitié embrasse l'intérêt de la personne que nous voyons souffrir; la crainte qui la suit regarde le nôtre; et ce passage seul nous donne assez d'ouverture pour trouver la manière dont se fait la purgation des passions dans la tragédie. La pitié d'un malheur où nous voyons tomber nos semblables, nous porte à la crainte d'un pareil pour nous; cette crainte, au desir de l'éviter; et ce desir, à purger, modérer, rectifier, et même déraciner en nous la passion qui plonge à nos yeux dans ce malheur les personnes que nous plaignons, par cette raison commune, mais naturelle et indubitable, que pour

éviter l'effet il faut retrancher la cause. Cette explication ne plaira pas à ceux qui s'attachent aux commentateurs de ce philosophe. Ils se gênent sur ce passage, et s'accordent si peu l'un avec l'autre, que Paul Beny marque jusqu'à douze ou quinze opinions diverses, qu'il réfute avant que de nous donner la sienne. Elle est conforme à celle-ci pour le raisonnement; mais elle diffère en ce point, qu'elle n'en applique l'effet qu'aux rois et aux princes, peut-être par cette raison, que la tragédie ne peut nous faire craindre que les maux que nous voyons arriver à nos semblables, et que n'en faisant arriver qu'à des rois et à des princes, cette crainte ne peut faire d'effet que sur des gens de leur condition. Mais sans doute il a entendu trop littéralement ce mot de *nos semblables*, et n'a pas assez considéré qu'il n'y avoit point de rois à Athènes, où se représentoient les poèmes dont Aristote tire ses exemples, et sur lesquels il forme ses règles. Ce philosophe n'avoit garde d'avoir cette pensée qu'il lui attribue, et n'eût pas employé dans la définition de la tragédie une chose dont l'effet pût arriver si rarement, et dont l'utilité se fût restreinte à si peu de personnes. Il est vrai qu'on n'introduit d'ordinaire que des rois

pour premiers acteurs dans la tragédie , et que les auditeurs n'ont point de sceptre par où leur ressembler , afin d'avoir lieu de craindre les malheurs qui leur arrivent : mais ces rois sont hommes comme les auditeurs , et tombent dans ces malheurs par l'emportement des passions dont les auditeurs sont capables. Ils prêtent même un raisonnement aisé à faire du plus grand au moindre , et le spectateur peut concevoir avec facilité , que si un roi , pour trop s'abandonner à l'ambition , à l'amour , à la haine , à la vengeance , tombe dans un malheur si grand qu'il lui fait pitié , à plus forte raison , lui qui n'est qu'un homme du commun , doit tenir la bride à de telles passions , de peur qu'elles ne l'abyment dans un pareil malheur. Outre que ce n'est pas une nécessité de ne mettre que les infortunes des rois sur le théâtre , celles des autres hommes y trouveroient place , s'il leur en arrivoit d'assez illustres , et d'assez extraordinaires pour la mériter , et que l'histoire prît assez de soin d'eux pour nous les apprendre. Scedase n'étoit qu'un simple paysan de Leuctres , et je ne tiendrois pas la sienne indigne d'y paroître , si la pureté de notre scène pouvoit souffrir qu'on y parlât du violement effectif de ses deux filles ,

après que l'idée de la prostitution n'y a pu être soufferte dans la personne d'une sainte qui en fut garantie.

Pour nous faciliter les moyens de faire naître cette pitié et cette crainte, où Aristote semble nous obliger, il nous aide à choisir les personnes et les évènements, qui peuvent exciter l'une et l'autre. Sur quoi je suppose, ce qui est très véritable, que notre auditoire n'est composé ni de méchants, ni de saints, mais de gens d'une probité commune, et qui ne sont pas si sévèrement retranchés dans l'exacte vertu, qu'ils ne soient susceptibles des passions, et capables des périls où elles engagent ceux qui leur défèrent trop. Cela supposé, examinons ceux que ce philosophe exclut de la tragédie, pour en venir avec lui à ceux dans lesquels il fait consister sa perfection.

En premier lieu, il ne veut point « qu'un homme « fort vertueux y tombe de la félicité dans le mal-  
« heur, » et soutient « que cela ne produit ni pitié,  
« ni crainte, parceque c'est un évènement tout-à-fait  
« injuste. » Quelques interprètes poussent la force de ce mot grec *μιαρὸν* qu'il fait servir d'épithète à cet évènement, jusqu'à le rendre par celui d'*abominable*. A quoi j'ajoute, qu'un tel succès excite

plus d'indignation et de haine contre celui qui fait souffrir, que de pitié pour celui qui souffre, et qu'ainsi ce sentiment, qui n'est pas le propre de la tragédie, à moins que d'être bien ménagé, peut étouffer celui qu'elle doit produire, et laisser l'auditeur mécontent par la colère qu'il remporte, et qui se mêle à la compassion qui lui plairoit, s'il la remportoit seule.

Il ne veut pas non plus, « qu'un méchant homme  
« passe du malheur à la félicité, parceque non-  
« seulement il ne peut naître d'un tel succès au-  
« cune pitié, ni crainte; mais il ne peut pas même  
« nous toucher par ce sentiment naturel de joie  
« dont nous remplit la prospérité d'un premier  
« acteur à qui notre faveur s'attache. » La chute  
d'un méchant dans le malheur a de quoi nous  
plaire par l'aversion que nous prenons pour lui;  
mais comme ce n'est qu'une juste punition, elle  
ne nous fait point de pitié, et ne nous imprime  
aucune crainte, d'autant que nous ne sommes pas  
si méchants que lui, pour être capables de ses  
crimes, et en appréhender une aussi funeste issue.

Il reste donc à trouver un milieu entre ces deux  
extrémités, par le choix d'un homme, qui ne soit  
ni tout-à-fait bon, ni tout-à-fait méchant, et qui,

par une faute ou foiblesse humaine, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas. Aristote en donne pour exemple OEdipe et Thyeste, en quoi véritablement je ne comprends point sa pensée. Le premier me semble ne faire aucune faute, bien qu'il tue son père, parcequ'il ne le connoît pas, et qu'il ne fait que disputer le chemin en homme de cœur contre un inconnu qui l'attaque avec avantage. Néanmoins, comme la signification du mot grec *ἀμάρτημα* peut s'étendre à une simple erreur de méconnoissance, telle qu'étoit la sienne, admettons-le avec ce philosophe, bien que je ne puisse voir quelle passion il nous donne à purger, ni de quoi nous pouvons nous corriger sur son exemple. Mais pour Thyeste, je n'y puis découvrir cette probité commune, ni cette faute sans crime, qui le plonge dans son malheur. Si nous le regardons avant la tragédie qui porte son nom, c'est un incestueux qui abuse de la femme de son frère : si nous le considérons dans la tragédie, c'est un homme de bonne foi qui s'assure sur la parole de son frère, avec qui il s'est réconcilié. En ce premier état il est très criminel, en ce dernier, très homme de bien. Si nous attribuons son malheur à son inceste, c'est un crime dont l'audi-

toire n'est point capable, et la pitié qu'il prendra de lui n'ira point jusqu'à cette crainte qui purge, parcequ'il ne lui ressemble point. Si nous imputons son désastre à sa bonne foi, quelque crainte pourra suivre la pitié que nous en aurons; mais elle ne purgera qu'une facilité de confiance sur la parole d'un ennemi réconcilié, qui est plutôt une qualité d'honnête homme, qu'une vicieuse habitude; et cette purgation ne fera que bannir la sincérité des réconciliations. J'avoue donc avec franchise que je n'entends point l'application de cet exemple.

J'avouerai plus. Si la purgation des passions se fait dans la tragédie, je tiens qu'elle se doit faire de la manière que je l'explique; mais je doute si elle s'y fait jamais, et dans celles-là même qui ont les conditions que demande Aristote. Elles se rencontrent dans le Cid, et en ont causé le grand succès: Rodrigue et Chimène y ont cette probité sujette aux passions, et ces passions font leur malheur, puisqu'ils ne sont malheureux qu'autant qu'ils sont passionnés l'un pour l'autre. Ils tombent dans l'infélicité par cette foiblesse humaine dont nous sommes capables comme eux; leur malheur fait pitié, cela est constant, et il en a coûté



assez de larmes aux spectateurs pour ne le point contester. Cette pitié nous doit donner une crainte de tomber dans un pareil malheur, et purger en nous ce trop d'amour qui cause leur infortune, et nous les fait plaindre; mais je ne sais si elle nous la donne, ni si elle le purge; et j'ai bien peur que le raisonnement d'Aristote sur ce point ne soit qu'une belle idée, qui n'ait jamais son effet dans la vérité. Je m'en rapporte à ceux qui en ont vu les représentations; ils peuvent en demander compte au secret de leur cœur, et repasser sur ce qui les a touchés au théâtre, pour reconnoître s'ils en sont venus par là jusqu'à cette crainte réfléchie, et si elle a rectifié en eux la passion qui a causé la disgrâce qu'ils ont plainte. Un des interprètes d'Aristote veut qu'il n'ait parlé de cette purgation des passions dans la tragédie, que parcequ'il écrivoit après Platon, qui bannit les poëtes tragiques de sa république, parcequ'ils les remuent trop fortement. Comme il écrivoit pour le contredire, et montrer qu'il n'est pas à propos de les bannir des états bien policés, il a voulu trouver cette utilité dans ces agitations de l'ame, pour les rendre recommandables par la raison même, sur qui l'autre se fonde pour les

bannir. Le fruit qui peut naître des impressions que fait la force de l'exemple, lui manquoit ; la punition des méchantes actions, et la récompense des bonnes, n'étoient pas de l'usage de son siècle, comme nous les avons rendues de celui du nôtre ; et n'y pouvant trouver une utilité solide, hors celle des sentences et des discours didactiques, dont la tragédie se peut passer selon son avis, il en a substitué une, qui peut-être n'est qu'imaginaire. Du moins si pour la produire il faut les conditions qu'il demande, elles se rencontrent si rarement, que Robortel ne les trouve que dans le seul OEdipe, et soutient que ce philosophe ne nous les prescrit pas comme si nécessaires, que leur manquement rende un ouvrage défectueux, mais seulement comme des idées de la perfection des tragédies. Notre siècle les a vues dans le Cid ; mais je ne sais s'il les a vues en beaucoup d'autres, et si nous voulons rejeter un coup d'œil sur cette règle, nous avouerons que le succès a justifié beaucoup de pièces où elle n'est pas observée.

L'exclusion des personnes tout-à-fait vertueuses qui tombent dans le malheur, bannit les martyrs de notre théâtre. Polyeucte y a réussi contre cette maxime, et Héraclius et Nicomède y ont plu,

bien qu'ils n'impriment que de la pitié, et ne nous donnent rien à craindre, ni aucune passion à purger, puisque nous les y voyons opprimés, et près de périr, sans aucune faute de leur part, dont nous puissions nous corriger sur leur exemple.

Le malheur d'un homme fort méchant n'excite ni pitié, ni crainte, parcequ'il n'est pas digne de la première, et que les spectateurs ne sont pas méchants comme lui, pour concevoir l'autre à la vue de sa punition : mais il seroit à propos de mettre quelque distinction entre les crimes. Il en est dont les honnêtes gens sont capables par une violence de passion, dont le mauvais succès peut faire effet dans l'ame de l'auditeur. Un honnête homme ne va pas voler au coin d'un bois, ni faire un assassinat de sang froid ; mais s'il est bien amoureux, il peut faire une supercherie à son rival, il peut s'emporter de colère, et tuer dans un premier mouvement, et l'ambition le peut engager dans un crime, ou dans une action blâmable. Il est peu de mères qui voulussent assassiner, ou empoisonner leurs enfants, de peur de leur rendre leur bien, comme Cléopâtre dans Rodogune : mais il en est assez qui prennent goût à en jouir, et ne s'en dessaisissent qu'à regret, et le

plus tard qu'il leur est possible. Bien qu'elles ne soient pas capables d'une action si noire et si dénaturée que celle de cette reine de Syrie, elles ont en elles quelque teinture du principe qui l'y porta ; et la vue de la juste punition qu'elle en reçoit, leur peut faire craindre, non pas un pareil malheur, mais une infortune proportionnée à ce qu'elles sont capables de commettre. Il en est ainsi de quelques autres crimes, qui ne sont pas de la portée de nos auditeurs. Le lecteur en pourra faire l'examen et l'application sur cet exemple.

Cependant, quelque difficulté qu'il y ait à trouver cette purgation effective et sensible des passions, par le moyen de la pitié et de la crainte, il est aisé de nous accommoder avec Aristote. Nous n'avons qu'à dire que, par cette façon de s'énoncer, il n'a pas entendu que ces deux moyens y servissent toujours ensemble, et qu'il suffit, selon lui, de l'un des deux pour faire cette purgation, avec cette différence toutefois, que la pitié n'y peut arriver sans la crainte, et que la crainte peut y parvenir sans la pitié. La mort du Comte n'en fait aucune dans le Cid, et peut toutefois mieux purger en nous cette sorte d'orgueil envieux de la gloire d'autrui, que toute la compassion que nous

avons de Rodrigue et de Chimène ne purge les attachements de ce violent amour qui les rend à plaindre l'un et l'autre. L'auditeur peut avoir de la commisération pour Antiochus, pour Nicomède, pour Héraclius; mais s'il en demeure là, et qu'il ne puisse craindre de tomber dans un pareil malheur, il ne guérira d'aucune passion. Au contraire, il n'en a point pour Cléopâtre, ni pour Prusias, ni pour Phocas; mais la crainte d'une infortune semblable ou approchante, peut purger en une mère l'opiniâtreté à ne se point dessaisir du bien de ses enfants, en un mari le trop de déférence à une seconde femme, au préjudice de ceux de son premier lit, en tout le monde l'avidité d'usurper le bien ou la dignité d'autrui par violence; et tout cela proportionné à la condition d'un chacun, et à ce qu'il est capable d'entreprendre. Les déplaisirs et les irrésolutions d'Auguste dans Cinna peuvent faire ce dernier effet, par la pitié et la crainte jointes ensemble; mais, comme je l'ai déjà dit, il n'arrive pas toujours que ceux que nous plaignons, soient malheureux par leur faute. Quand ils sont innocents, la pitié que nous en prenons ne produit aucune crainte, et si nous en concevons quelque une qui purge nos pas-

sions, c'est par le moyen d'une autre personne que celle qui nous fait pitié, et nous la devons toute à la force de l'exemple.

Cette explication se trouvera autorisée par Aristote même, si nous voulons bien peser la raison qu'il rend de l'exclusion de ces évènements qu'il désapprouve dans la tragédie. Il ne dit jamais, « celui-là n'y est pas propre, parcequ'il « n'excite que la pitié, et ne fait point naître de « crainte; et cet autre n'y est pas supportable, « parcequ'il n'excite que de la crainte, et ne fait « point naître de pitié; » mais il les rebute, « par- « cequ'ils n'excitent ni pitié ni crainte, » et nous donne à connoître par là, que c'est par le manque de l'une et de l'autre qu'ils ne lui plaisent pas, et que, s'ils produisoient l'une des deux, il ne leur refuseroit point son suffrage. L'exemple d'OEdipe qu'il allégué me confirme dans cette pensée. Si nous l'en croyons, il a toutes les conditions requises en la tragédie; néanmoins son malheur n'excite que de la pitié, et je ne pense pas qu'à le voir représenter, aucun de ceux qui le plaignent s'avise de craindre de tuer son père, ou d'épouser sa mère. Si sa représentation nous peut imprimer quelque crainte, et que cette

crainte soit capable de purger en nous quelque inclination blâmable ou vicieuse, elle y purgera la curiosité de savoir l'avenir, et nous empêchera d'avoir recours à des prédictions, qui ne servent d'ordinaire qu'à nous faire choir dans le malheur qu'on nous prédit, par les soins même que nous prenons de l'éviter; puisqu'il est certain qu'il n'eût jamais tué son père, ni épousé sa mère, si son père et sa mère, à qui l'oracle avoit prédit que cela arriveroit, ne l'eussent fait exposer de peur que cela n'arrivât. Ainsi, non-seulement ce seront Laïus et Jocaste qui feront naître cette crainte, mais elle ne naîtra que de l'image d'une faute qu'ils ont faite quarante ans avant l'action qu'on représente, et ne s'imprimera en nous que par un autre acteur que le premier, et par une action hors de la tragédie.

Pour recueillir ce discours, avant que de passer à une autre matière, établissons pour maxime, que la perfection de la tragédie consiste bien à exciter de la pitié et de la crainte, par le moyen d'un premier acteur, comme peut faire Rodrigue dans le Cid, et Placide dans Théodore; mais que cela n'est pas d'une nécessité si absolue, qu'on ne se puisse servir de divers personnages, pour

faire naître ces deux sentiments, comme dans Rodogune; et même ne porter l'auditeur qu'à l'un des deux, comme dans Polyeucte, dont la représentation n'imprime que de la pitié sans aucune crainte. Je ne dis pas la même chose de la crainte sans la pitié, parceque je n'en sais point davantage, et n'en conçois point d'idée que je puisse croire agréable. Cela posé, trouvons quelque modération à la rigueur de ces règles du philosophe, ou du moins quelque favorable interprétation, pour n'être pas obligés de condamner beaucoup de poèmes que nous avons vus réussir sur nos théâtres.

Il ne veut point qu'un homme tout-à-fait innocent tombe dans l'infortune, parceque cela étant abominable, il excite plus d'indignation contre celui qui le persécute, que de pitié pour son malheur; il ne veut pas non plus qu'un très méchant y tombe, parcequ'il ne peut donner de pitié par un malheur qu'il mérite, ni en faire craindre un pareil à des spectateurs qui ne lui ressemblent pas; mais quand ces deux raisons cessent, en sorte qu'un homme de bien qui souffre, excite plus de pitié pour lui que d'indignation contre celui qui le fait souffrir, ou que la punition d'un grand crime peut corriger en nous



quelque imperfection qui a du rapport avec lui , j'estime qu'il ne faut point faire de difficulté d'exposer sur la scène des hommes très vertueux ou très méchants dans le malheur. En voici deux ou trois manières , que peut-être Aristote n'a su prévoir , parcequ'on n'en voyoit pas d'exemples sur les théâtres de son temps.

La première est, quand un homme très vertueux est persécuté par un très méchant , et qu'il échappe du péril où le méchant demeure enveloppé , comme dans Rodogune , et dans Héraclius , qu'on n'auroit pu souffrir , si Antiochus et Rodogune eussent péri dans la première , et Héraclius , Pulchérie et Martian dans l'autre , et que Cléopâtre et Phocas y eussent triomphé. Leur malheur y donne une pitié , qui n'est point étouffée par l'aversion qu'on a pour ceux qui les tyrannisent , parcequ'on espère toujours que quelque heureuse révolution les empêchera de succomber ; et bien que les crimes de Phocas et de Cléopâtre soient trop grands pour faire craindre l'auditeur d'en commettre de pareils , leur funeste issue peut faire sur lui les effets dont j'ai déjà parlé. Il peut arriver d'ailleurs qu'un homme très vertueux soit persécuté , et périsse même par les ordres d'un autre , qui ne soit pas assez méchant pour attirer

trop d'indignation sur lui, et qui montre plus de foiblesse que de crime, dans la persécution qu'il lui fait. Si Félix fait périr son gendre Polyeucte, ce n'est pas par cette haine enragée contre les chrétiens, qui nous le rendroit exécration, mais seulement par une lâche timidité qui n'ose le sauver en présence de Sévère, dont il craint la haine et la vengeance, après les mépris qu'il en a faits durant son peu de fortune. On prend bien quelque aversion pour lui, on désapprouve sa manière d'agir; mais cette aversion ne l'emporte pas sur la pitié qu'on a de Polyeucte, et n'empêche pas que sa conversion miraculeuse, à la fin de la pièce, ne le réconcilie pleinement avec l'auditoire. On peut dire la même chose de Prusias dans Nicomède, et de Valens dans Théodore. L'un maltraite son fils, bien que très vertueux; et l'autre est cause de la perte du sien, qui ne l'est pas moins; mais tous les deux n'ont que des foiblesses qui ne vont point jusques aux crimes; et loin d'exciter une indignation qui étouffe la pitié qu'on a pour ces fils généreux, la lâcheté de leur abaissement sous des puissances qu'ils redoutent et qu'ils devraient braver pour bien agir, fait qu'on a quelque compassion d'eux - mêmes et de leur honteuse politique.

Pour nous faciliter les moyens d'exciter cette pitié, qui fait de si beaux effets sur nos théâtres, Aristote nous donne une lumière. « Toute action, « dit-il, se passe, ou entre des amis, ou entre « des ennemis, ou entre des gens indifférents l'un « pour l'autre. Qu'un ennemi tue ou veuille tuer « son ennemi, cela ne produit aucune commisération, « sinon en tant qu'on s'émeut d'apprendre « ou de voir la mort d'un homme, quel qu'il soit. « Qu'un indifférent tue un indifférent, cela ne touche guère davantage, d'autant qu'il n'excite « aucun combat dans l'ame de celui qui fait l'action; « mais quand les choses arrivent entre des « gens que la naissance ou l'affection attache aux « intérêts l'un de l'autre, comme alors qu'un mari « tue ou est près de tuer sa femme, une mère « ses enfants, un frère sa sœur; c'est ce qui convient merveilleusement à la tragédie. » La raison en est claire. Les oppositions des sentiments de la nature aux emportements de la passion, ou à la sévérité du devoir, forment de puissantes agitations, qui sont reçues de l'auditeur avec plaisir; et il se porte aisément à plaindre un malheureux opprimé ou poursuivi par une personne qui devoit s'intéresser à sa conservation, et qui quel-

quefois ne poursuit sa perte qu'avec déplaisir , ou du moins avec répugnance. Horace et Curiace ne seroient point à plaindre , s'ils n'étoient point amis et beaux-frères ; ni Rodrigue , s'il étoit poursuivi par un autre que par sa maîtresse ; et le malheur d'Antiochus toucheroit beaucoup moins , si un autre que sa mère lui demandoit le sang de sa maîtresse , ou qu'un autre que sa maîtresse lui demandât celui de sa mère ; ou si après la mort de son frère qui lui donne sujet de craindre un pareil attentat sur sa personne , il avoit à se défier d'autres que de sa mère et de sa maîtresse.

C'est donc un grand avantage pour exciter la commisération que la proximité du sang , et les liaisons d'amour et d'amitié entre le persécutant et le persécuté , le poursuivant et le poursuivi , celui qui fait souffrir et celui qui souffre ; mais il y a quelque apparence que cette condition n'est pas d'une nécessité plus absolue que celle dont je viens de parler , et qu'elle ne regarde que les tragédies parfaites , non plus que celle-là. Du moins les anciens ne l'ont pas toujours observée ; je ne la vois point dans l'Ajax de Sophocle , ni dans son Philoctète ; et qui voudra parcourir ce qui nous reste d'Eschyle et d'Euripide , y pourra

rencontrer quelques exemples à joindre à ceux-ci. Quand je dis que ces deux conditions ne sont que pour les tragédies parfaites, je n'entends pas dire que celles où elles ne se rencontrent point soient imparfaites : ce seroit les rendre d'une nécessité absolue, et me contredire moi-même. Mais par ce mot de tragédies parfaites, j'entends celles du genre le plus sublime et le plus touchant; en sorte que celles qui manquent de l'une de ces deux conditions, ou de toutes les deux, pourvu qu'elles soient régulières à cela près, ne laissent pas d'être parfaites en leur genre, bien qu'elles demeurent dans un rang moins élevé, et n'approchent pas de la beauté et de l'éclat des autres, si elles n'en empruntent de la pompe des vers, ou de la magnificence du spectacle, ou de quelque autre agrément qui vienne d'ailleurs que du sujet.

Dans ces actions tragiques qui se passent entre proches, il faut considérer si celui qui veut faire périr l'autre, le connoît ou ne le connoît pas, et s'il achève ou n'achève pas. La diverse combinaison de ces deux manières d'agir forme quatre sortes de tragédies, à qui notre philosophe attribue divers degrés de perfection. « On connoît celui qu'on veut

« perdre, et on le fait périr en effet, comme Médée  
« tue ses enfants, Clytemnestre son mari, Oreste sa  
« mère; » et la moindre espèce est celle-là. « On  
« le fait périr sans le connoître, et on le recon-  
« noît avec déplaisir après l'avoir perdu; et cela,  
« dit-il, ou avant la tragédie, comme OEdipe, ou  
« dans la tragédie, comme l'Alcméon d'Astyda-  
« mas, et Télégonus dans Ulysse blessé, » qui  
sont deux pièces que le temps n'a pas laissé venir  
jusqu'à nous; et cette seconde espèce a quelque  
chose de plus élevé selon lui que la première. La  
troisième est dans le haut degré d'excellence,  
« quand on est près de faire périr un de ses pro-  
« ches sans le connoître, et qu'on le reconnoît  
« assez tôt pour le sauver, comme Iphigénie re-  
« connoît Oreste pour son frère, lorsqu'elle de-  
« voit le sacrifier à Diane, et s'enfuit avec lui. » Il  
en cite encore deux autres exemples, de Mérope  
dans Cresphonte, et de Hellé, dont nous ne con-  
noissons ni l'un ni l'autre. Il condamne entière-  
ment la quatrième espèce de ceux qui connoissent,  
entreprennent et n'achèvent pas, qu'il dit « avoir  
« quelque chose de méchant, et rien de tragique, »  
et en donne pour exemple Hémon qui tire l'épée  
contre son père dans l'Antigone, et ne s'en sert

que pour se tuer lui-même. Mais si cette condamnation n'étoit modifiée, elle s'étendrait un peu loin, et envelopperoit non-seulement le Cid, mais Cinna, Rodogune, Héraclius et Nicomède.

Disons donc qu'elle ne doit s'entendre que de ceux qui connoissent la personne qu'ils veulent perdre, et s'en dédisent par un simple changement de volonté, sans aucun évènement notable qui les y oblige, et sans aucun manque de pouvoir de leur part. J'ai déjà marqué cette sorte de dénouement pour vicieux. Mais quand ils y font de leur côté tout ce qu'ils peuvent, et qu'ils sont empêchés d'en venir à l'effet par quelque puissance supérieure, ou par quelque changement de fortune qui les fait périr eux-mêmes, ou les réduit sous le pouvoir de ceux qu'ils vouloient perdre, il est hors de doute que cela fait une tragédie d'un genre peut-être plus sublime que les trois qu'Aristote avoue; et que, s'il n'en a point parlé, c'est qu'il n'en voyoit point d'exemple sur les théâtres de son temps, où ce n'étoit pas la mode de sauver les bons par la perte des méchants, à moins que de les souiller eux-mêmes de quelque crime, comme Électre qui se délivre d'oppression par la

mort de sa mère , où elle encourage son frère , et lui en facilite les moyens.

L'action de Chimène n'est donc pas défectueuse, pour ne perdre pas Rodrigue après l'avoir entrepris, puisqu'elle y fait son possible , et que tout ce qu'elle peut obtenir de la justice de son roi , c'est un combat, où la victoire de ce déplorable amant lui impose silence. Cinna et son Émilie ne péchent point contre la règle en ne perdant point Auguste , puisque la conspiration découverte les en met dans l'impuissance , et qu'il faudroit qu'ils n'eussent aucune teinture d'humanité , si une clémence si peu attendue ne dissipoit toute leur haine. Qu'épargne Cléopâtre pour perdre Rodogune ? Qu'oublie Phocas pour se défaire d'Héraclius ? Et si Prusias demeuroit le maître , Nicomède n'iroit-il pas servir d'ôtage à Rome , ce qui lui seroit un plus rude supplice que la mort ? Les deux premiers reçoivent la peine de leurs crimes , et succombent dans leurs entreprises sans s'en dédire , et ce dernier est forcé de reconnoître son injustice , après que le soulèvement de son peuple , et la générosité de ce fils qu'il vouloit agrandir aux dépens de son aîné , ne lui permettent plus de la faire réussir.



Ce n'est pas démentir Aristote, que de l'expliquer ainsi favorablement pour trouver dans cette quatrième manière d'agir qu'il rebute, une espèce de nouvelle tragédie plus belle que les trois qu'il recommande, et qu'il leur eût sans doute préférée, s'il l'eût connue. C'est faire honneur à notre siècle, sans rien retrancher de l'autorité de ce philosophe; mais je ne sais comment faire pour lui conserver cette autorité, et renverser l'ordre de la préférence qu'il établit entre ces trois espèces. Cependant je pense être bien fondé sur l'expérience, à douter si celle qu'il estime la moindre des trois, n'est point la plus belle, et si celle qu'il tient la plus belle, n'est pas la moindre. La raison est que celle-ci ne peut exciter de pitié. Un père y veut perdre son fils sans le connoître, et ne le regarde que comme indifférent, et peut-être comme ennemi. Soit qu'il passe pour l'un ou pour l'autre, son péril n'est digne d'aucune commisération selon Aristote même, et ne fait naître en l'auditeur qu'un certain mouvement de trépidation intérieure, qui le porte à craindre que ce fils ne périsse avant que l'erreur soit découverte, et à souhaiter qu'elle se découvre assez tôt pour l'empêcher de périr : ce qui part de l'intérêt qu'on

ne manque jamais à prendre dans la fortune d'un homme assez vertueux pour se faire aimer; et quand cette reconnoissance arrive, elle ne produit qu'un sentiment de jouissance de voir arriver la chose comme on le souhaitoit.

Quand elle ne se fait qu'après la mort de l'inconnu, la compassion qu'excitent les déplaisirs de celui qui le fait périr, ne peut avoir grande étendue, puisqu'elle est reculée et renfermée dans la catastrophe. Mais lorsqu'on agit à visage découvert, et qu'on sait à qui on en veut, le combat des passions contre la nature, ou du devoir contre l'amour, occupe la meilleure partie du poëme; et de là naissent les grandes et fortes émotions, qui renouvellent à tous moments, et redoublent la commisération. Pour justifier ce raisonnement par l'expérience, nous voyons que Chimène et Antiochus en excitent beaucoup plus que ne fait OEdipe de sa personne. Je dis de sa personne, parceque le poëme entier en excite peut-être autant que le Cid, ou que Rodogune; mais il en doit une partie à Dircé, et ce qu'elle en fait naître n'est qu'une pitié empruntée d'un épisode.

Je sais que l'agnition est un grand ornement dans les tragédies. Aristote le dit; mais il est cer-

tain qu'elle a ses incommodités. Les Italiens l'affectent en la plupart de leurs poëmes , et perdent quelquefois , par l'attachement qu'ils y ont , beaucoup d'occasions de sentiments pathétiques , qui auroient des beautés plus considérables. Cela se voit manifestement en la Mort de Crispe , faite par un de leurs plus beaux esprits , Jean-Baptiste Ghiraldelli , et imprimée à Rome en l'année 1653. Il n'a pas manqué d'y cacher sa naissance à Constantin , et d'en faire seulement un grand capitaine , qu'il ne reconnoît pour son fils qu'après qu'il l'a fait mourir. Toute cette pièce est si pleine d'esprit et de beaux sentiments , qu'elle eut assez d'éclat pour obliger à écrire contre son auteur , et à la censurer sitôt qu'elle parut. Mais combien cette naissance cachée sans besoin , et contre la vérité d'une histoire connue , lui a-t-elle dérobé de choses plus belles que les brillants dont il a semé cet ouvrage ! Les ressentiments , le trouble , l'irrésolution , et les déplaisirs de Constantin auroient été bien autres à prononcer un arrêt de mort contre son fils , que contre un soldat de fortune. L'injustice de sa préoccupation auroit été bien plus sensible à Crispe de la part d'un père que de la part d'un maître ; et la qualité de fils

augmentant la grandeur du crime qu'on lui imposoit, eût en même temps augmenté la douleur d'en voir un père persuadé. Fauste même auroit eu plus de combats intérieurs pour entreprendre un inceste, que pour se résoudre à un adultère; ses remords en auroient été plus animés, et ses désespoirs plus violents. L'auteur a renoncé à tous ces avantages pour avoir dédaigné de traiter ce sujet, comme l'a traité de notre temps le Père Stéphane Jésuite, et comme nos anciens ont traité celui d'Hippolyte; et pour avoir cru l'élever d'un étage plus haut, selon la pensée d'Aristote, je ne sais s'il ne l'a point fait tomber au-dessous de ceux que je viens de nommer.

Il y a grande apparence que ce qu'a dit ce philosophe de ces divers degrés de perfection pour la tragédie, avoit une entière justesse de son temps, et en la présence de ses compatriotes, je n'en veux point douter; mais aussi je ne puis m'empêcher de dire que le goût de notre siècle n'est point celui du sien sur cette préférence d'une espèce à l'autre, ou du moins, que ce qui plaisoit au dernier point à ses Athéniens, ne plaît pas également à nos François; et je ne sais point d'autre moyen de trouver mes doutes supporta-

bles , et de demeurer tout ensemble dans la vénération que nous devons à tout ce qu'il a écrit de la poétique.

Avant que de quitter cette matière , examinons son sentiment sur deux questions touchant ces sujets entre des personnes proches : l'une , si le poète les peut inventer , l'autre , s'il ne peut rien changer en ce qu'il tire de l'histoire ou de la fable.

Pour la première , il est indubitable que les anciens en prenoient si peu de liberté , qu'ils arrêtoient leurs tragédies autour de peu de familles , parceque ces sortes d'actions étoient arrivées en peu de familles , ce qui fait dire à ce philosophe que la fortune leur fournissoit des sujets , et non pas l'art. Je pense l'avoir dit en l'autre discours. Il semble toutefois qu'il en accorde un plein pouvoir aux poètes par ces paroles : « Ils doivent bien user de ce qui est reçu , ou inventer eux-mêmes. » Ces termes décideroient la question s'ils n'étoient point si généraux ; mais comme il a posé trois espèces de tragédies , selon les divers temps de connoître , et les diverses façons d'agir , nous pouvons faire une revue sur toutes les trois , pour juger s'il n'est point à propos d'y faire quelque distinction qui resserre cette liberté. J'en dirai

mon avis d'autant plus hardiment, qu'on ne pourra m'imputer de contredire Aristote, pourvu que je la laisse entière à quelqu'une des trois.

J'estime donc en premier lieu, qu'en celles où l'on se propose de faire périr quelqu'un que l'on connoît, soit qu'on achève, soit qu'on soit empêché d'achever, il n'y a aucune liberté d'inventer la principale action, mais qu'elle doit être tirée de l'histoire, ou de la fable. Ces entreprises contre des proches ont toujours quelque chose de si criminel, et de si contraire à la nature, qu'elles ne sont pas croyables, à moins que d'être appuyées sur l'une ou sur l'autre; et jamais elles n'ont cette vraisemblance, sans laquelle ce qu'on invente ne peut être de mise.

Je n'ose décider si absolument de la seconde espèce. Qu'un homme prenne querelle avec un autre, et que, l'ayant tué, il vienne à le reconnoître pour son père, ou pour son frère, et en tombe au désespoir, cela n'a rien que de vraisemblable, et par conséquent on le peut inventer; mais d'ailleurs, cette circonstance de tuer son père ou son frère, sans le connoître, est si extraordinaire et si éclatante, qu'on a quelque droit de dire que l'histoire n'ose manquer à s'en souvenir, quand

elle arrive entre des personnes illustres , et de refuser toute croyance à de tels évènements , quand elle ne les marque point. Le théâtre ancien ne nous en fournit aucun exemple qu'OEdipe , et je ne me souviens point d'en avoir vu aucun autre chez nos historiens. Je sais que cet évènement sent plus la fable que l'histoire , et que par conséquent il peut avoir été inventé , ou en tout , ou en partie ; mais la fable et l'histoire de l'antiquité sont si mêlées ensemble , que pour n'être pas en péril d'en faire un faux discernement , nous leur donnons une égale autorité sur nos théâtres. Il suffit que nous n'inventions pas ce qui de soi n'est point vraisemblable , et qu'étant inventé de longue main , il soit devenu si bien de la connoissance de l'auditeur , qu'il ne s'effarouche point à le voir sur la scène. Toute la métamorphose d'Ovide est manifestement d'invention : on peut en tirer des sujets de tragédie , mais non pas inventer sur ce modèle , si ce n'est des épisodes de même trempe. La raison en est , que bien que nous ne devions rien inventer que de vraisemblable , et que ces sujets fabuleux , comme Andromède et Phaéton , ne le soient point du tout , inventer des épisodes , ce n'est pas tant inventer qu'ajouter à ce qui est

déjà inventé; et ces épisodes trouvent une espèce de vraisemblance dans leur rapport avec l'action principale, en sorte qu'on peut dire que, supposé que cela se soit pu faire, il s'est pu faire comme le poëte le décrit.

De tels épisodes toutefois ne seroient pas propres à un sujet historique, ou de pure invention, parcequ'ils manqueroient de rapport avec l'action principale, et seroient moins vraisemblables qu'elle. Les apparitions de Vénus et d'Éole ont eu bonne grace dans *Andromède*; mais si j'avois fait descendre Jupiter pour réconcilier Nicomède avec son père, ou Mercure pour révéler à Auguste la conspiration de Cinna, j'aurois fait révolter tout mon auditoire, et cette merveille auroit détruit toute la croyance que le reste de l'action auroit obtenue. Ces dénouements par des dieux de machine sont fort fréquents chez les Grecs dans des tragédies qui paroissent historiques, et qui sont vraisemblables à cela près. Aussi Aristote ne les condamne pas tout-à-fait, et se contente de leur préférer ceux qui viennent du sujet. Je ne sais ce qu'en décidoient les Athéniens qui étoient leurs juges; mais les deux exemples que je viens de citer, montrent suffisamment



qu'il seroit dangereux pour nous de les imiter en cette sorte de licence. On me dira que ces apparitions n'ont garde de nous plaire, parceque nous en savons manifestement la fausseté, et qu'elles choquent notre religion, ce qui n'arrivoit pas chez les Grecs. J'avoue qu'il faut s'accommoder aux mœurs de l'auditeur, et à plus forte raison à sa croyance; mais aussi doit-on m'accorder que nous avons du moins autant de foi pour l'apparition des anges et des saints, que les anciens en avoient pour celle de leur Apollon et de leur Mercure. Cependant qu'auroit-on dit, si pour démêler Héraclius d'avec Martian, après la mort de Phocas, je me fusse servi d'un ange? Ce poëme est entre des chrétiens, et cette apparition y auroit eu autant de justesse que celle des dieux de l'antiquité dans ceux des Grecs; c'eût été néanmoins un secret infailible de rendre celui-là ridicule, et il ne faut qu'avoir un peu de sens commun pour en demeurer d'accord. Qu'on me permette donc de dire avec Tacite : *Non omnia apud priores meliora, sed nostra quoque ætas multa laudis et artium imitanda posteris tulit.*

Je reviens aux tragédies de cette seconde espèce, où l'on ne connoît un père ou un fils, qu'après

l'avoir fait périr ; et, pour conclure en deux mots après cette digression , je ne condamnerai jamais personne pour en avoir inventé , mais je ne me le permettrai jamais.

Celles de la troisième espèce ne reçoivent aucune difficulté. Non-seulement on les peut inventer , puisque tout y est vraisemblable , et suit le train commun des affections naturelles ; mais je doute même si ce ne seroit point les bannir du théâtre , que d'obliger les poètes à en prendre les sujets dans l'histoire. Nous n'en voyons point de cette nature chez les Grecs , qui n'aient la mine d'avoir été inventés par leurs auteurs. Il se peut faire que la fable leur en ait prêté quelques-uns. Je n'ai pas les yeux assez pénétrants pour percer de si épaisses obscurités , et déterminer si l'Iphigénie *in Tauris* est de l'invention d'Euripide , comme son Hélène et son Ion , ou s'il l'a prise d'un autre ; mais je crois pouvoir dire qu'il est très mal aisé d'en trouver dans l'histoire , soit que tels évènements n'arrivent que très rarement , soit qu'ils n'aient pas assez d'éclat pour y mériter une place. Celui de Thésée reconnu par le roi d'Athènes son père , sur le point qu'il l'alloit faire périr , est le seul dont il me souviennne. Quoi qu'il

en soit, ceux qui aiment à les mettre sur la scène, peuvent les inventer sans crainte de la censure. Ils pourront produire par là quelque agréable suspension dans l'esprit de l'auditeur ; mais il ne faut pas qu'ils se promettent de lui tirer beaucoup de larmes.

L'autre question, s'il est permis de changer quelque chose aux sujets qu'on emprunte de l'histoire ou de la fable, semble décidée en termes assez formels, par Aristote, lorsqu'il dit, « qu'il « ne faut point changer les sujets reçus, et que « Clytemnestre ne doit point être tuée par un « autre qu'Oreste, ni Eriphile par un autre qu'Alc- « méon. » Cette décision peut toutefois recevoir quelque distinction et quelque tempérament. Il est constant que les circonstances, ou, si vous l'aimez mieux, les moyens de parvenir à l'action demeurent en notre pouvoir. L'histoire souvent ne les marque pas, ou en rapporte si peu, qu'il est besoin d'y suppléer pour remplir le poëme ; et même il y a quelque apparence de présumer que la mémoire de l'auditeur qui les aura lues autrefois ne s'y sera pas si fort attachée, qu'il s'aperçoive assez du changement que nous y aurons fait, pour nous accuser de mensonge ; ce qu'il ne

manqueroit pas de faire , s'il voyoit que nous changeassions l'action principale. Cette falsification seroit cause qu'il n'ajouteroit aucune foi à tout le reste , comme au contraire il croit aisément tout ce reste , quand il le voit servir d'acheminement à l'effet qu'il sait véritable , et dont l'histoire lui a laissé une plus forte impression. L'exemple de la mort de Clytemnestre peut servir de preuve à ce que je viens d'avancer. Sophocle et Euripide l'ont traitée tous deux , mais chacun avec un nœud et un dénouement tout-à-fait différents l'un de l'autre ; et c'est cette différence qui empêche que ce ne soit la même pièce , bien que ce soit le même sujet , dont ils ont conservé l'action principale. Il faut donc la conserver comme eux ; mais il faut examiner en même temps si elle n'est point si cruelle , ou si difficile à représenter , qu'elle puisse diminuer quelque chose de la croyance que l'auditeur doit à l'histoire , et qu'il veuille bien donner à la fable , en se mettant à la place de ceux qui l'ont prise pour une vérité. Lorsque cet inconvénient est à craindre , il est bon de cacher l'évènement à la vue , et de le faire savoir par un récit qui frappe moins que le spectacle , et nous impose plus aisément.

C'est par cette raison qu'Horace ne veut pas que Médée tue ses enfants, ni qu'Atrée fasse rôtir ceux de Thyeste à la vue du peuple. L'horreur de ces actions engendre une répugnance à les croire, aussi-bien que la métamorphose de Progné en oiseau, et de Cadmus en serpent, dont la représentation presque impossible excite la même incrédulité, quand on la hasarde aux yeux du spectateur.

*Quæcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.*

Je passe plus outre, et pour exténuer ou retrancher cette horreur dangereuse d'une action historique, je voudrois la faire arriver sans la participation du premier acteur, pour qui nous devons toujours ménager la faveur de l'auditoire. Après que Cléopâtre eût tué Séleucus, elle présenta du poison à son autre fils Antiochus à son retour de la chasse, et ce prince, soupçonnant ce qui en étoit, la contraignit de le prendre, et la força à s'empoisonner. Si j'eusse fait voir cette action sans y rien changer, c'eût été punir un parricide par un autre parricide; on eût pris aversion pour Antiochus, et il a été bien plus doux de faire qu'elle même, voyant que sa haine et sa

noire perfidie alloient être découvertes, s'empoisonne dans son désespoir, à dessein d'envelopper ces deux amants dans sa perte, en leur ôtant tout sujet de défiance. Cela fait deux effets. La punition de cette impitoyable mère laisse un plus fort exemple, puisqu'elle devient un effet de la justice du ciel, et non pas de la vengeance des hommes; d'autre côté Antiochus ne perd rien de la compassion et de l'amitié qu'on avoit pour lui, qui redoublent plutôt qu'elles ne diminuent; et enfin l'action historique s'y trouve conservée malgré ce changement, puisque Cléopâtre périt par le même poison qu'elle présente à Antiochus.

Phocas étoit un tyran, et sa mort n'étoit pas un crime; cependant il a été sans doute plus à propos de la faire arriver par la main d'Exupère que par celle d'Héraclius. C'est un soin que nous devons prendre de préserver nos héros du crime tant qu'il se peut, et les exempter même de tremper leurs mains dans le sang, si ce n'est en un juste combat. J'ai beaucoup osé dans Nicomède: Prusias son père l'avoit voulu faire assassiner dans son armée; sur l'avis qu'il en eut par les assassins mêmes, il entra dans son royaume, s'en empara, et réduisit ce malheureux père à se cacher dans

une caverne , où il le fit assassiner lui-même. Je n'ai pas poussé l'histoire jusque là ; et après l'avoir peint trop vertueux pour l'engager dans un parricide , j'ai cru que je pouvois me contenter de le rendre maître de la vie de ceux qui le persécutoient , sans le faire passer plus avant.

Je ne saurois dissimuler une délicatesse que j'ai sur la mort de Clytemnestre , qu'Aristote nous propose pour exemple des actions qui ne doivent point être changées : je veux bien avec lui qu'elle ne meure que de la main de son fils Oreste ; mais je ne puis souffrir chez Sophocle que ce fils la poignarde de dessein formé , pendant qu'elle est à genoux devant lui , et le conjure de lui laisser la vie. Je ne puis même pardonner à Électre , qui passe pour une vertueuse opprimée dans le reste de la pièce , l'inhumanité dont elle encourage son frère à ce parricide. C'est un fils qui venge son père , mais c'est sur sa mère qu'il le venge. Séleucus et Antiochus avoient droit d'en faire autant dans Rodogune , mais je n'ai osé leur en donner la moindre pensée. Aussi notre maxime de faire aimer nos principaux acteurs n'étoit pas de l'usage des anciens , et ces républicains avoient une si forte haine des rois , qu'ils voyoient avec plaisir

des crimes dans les plus innocents de leur race. Pour rectifier ce sujet à notre mode, il faudroit qu'Oréste n'eût dessein que contre Égisthe, qu'un reste de tendresse respectueuse pour sa mère lui en fit remettre la punition aux dieux ; que cette reine s'opiniâtrât à la protection de son adultère, et qu'elle se mît entre son fils et lui si malheureusement, qu'elle reçût le coup que ce prince vouloit porter à cet assassin de son père. Ainsi elle mourroit de la main de son fils, comme le veut Aristote, sans que la barbarie d'Oréste nous fit horreur, comme dans Sophocle, ni que son action méritât des furies vengeresses pour le tourmenter, puisqu'il demeureroit innocent.

Le même Aristote nous autorise à en user de cette manière lorsqu'il nous apprend « que le poète « n'est pas obligé de traiter les choses comme elles « se sont passées, mais comme elles ont pu ou dû « se passer, selon le vraisemblable ou le nécessaire. » Il répète souvent ces derniers mots, et ne les explique jamais. Je tâcherai d'y suppléer le moins mal qu'il me sera possible, et j'espère qu'on me pardonnera si je m'abuse.

Je dis donc premièrement, que cette liberté qu'il nous laisse d'embellir les actions historiques



par des inventions vraisemblables, n'emporte aucune défense de nous écarter du vraisemblable dans le besoin. C'est un privilège qu'il nous donne, et non pas une servitude qu'il nous impose. Cela est clair par ses paroles mêmes. Si nous pouvons traiter les choses selon le vraisemblable ou selon le nécessaire, nous pouvons quitter le vraisemblable pour suivre le nécessaire; et cette alternative met en notre choix de nous servir de celui des deux que nous jugerons le plus à propos.

Cette liberté du poëte se trouve encore en termes plus formels dans le vingt-cinquième chapitre, qui contient les excuses, ou plutôt les justifications dont il peut se servir contre la censure. « Il faut, dit-il, qu'il suive un de ces trois moyens  
« de traiter les choses, et qu'il les représente ou  
« comme elle ont été, ou comme on dit qu'elles  
« ont été, ou comme elles ont dû être : » par où il lui donne le choix, ou de la vérité historique, ou de l'opinion commune sur quoi la fable est fondée, ou de la vraisemblance. Il ajoute ensuite :  
« Si on le reprend ce de qu'il n'a pas écrit les  
« choses dans la vérité, qu'il réponde qu'il les a  
« écrites comme elles ont dû être : si on lui im-  
« pute de n'avoir fait ni l'un ni l'autre, qu'il se

« défende sur ce qu'en publie l'opinion commune,  
« comme en ce qu'on raconte des dieux, dont la  
« plus grande partie n'a rien de véritable. » Et un  
peu plus bas : « Quelquefois ce n'est pas le meil-  
« leur qu'elles se soient passées de la manière  
« qu'il les décrit ; néanmoins elles se sont passées  
« effectivement de cette manière, » et par consé-  
quent il est hors de faute. Ce dernier passage  
montre que nous ne sommes point obligés de nous  
écarter de la vérité, pour donner une meilleure  
forme aux actions de la tragédie par les orne-  
ments de la vraisemblance, et le montre d'au-  
tant plus fortement, qu'il demeure pour constant  
par le second de ces trois passages, que l'opi-  
nion commune suffit pour nous justifier, quand  
nous n'avons pas pour nous la vérité, et que  
nous pourrions faire quelque chose de mieux que  
ce que nous faisons, si nous recherchions les beau-  
tés de cette vraisemblance. Nous courons par là  
quelque risque d'un plus foible succès ; mais nous  
ne péchons que contre le soin que nous devons  
avoir de notre gloire, et non pas contre les règles  
du théâtre.

Je fais une seconde remarque sur ces termes  
de *vraisemblable* et de *nécessaire*, dont l'ordre

se trouve quelquefois renversé chez ce philosophe, qui tantôt dit, « selon le nécessaire ou le vraisemblable, » et tantôt « selon le vraisemblable ou le nécessaire. » D'où je tire une conséquence, qu'il y a des occasions où il faut préférer le vraisemblable au nécessaire, et d'autres où il faut préférer le nécessaire au vraisemblable. La raison en est, que ce qu'on emploie le dernier dans les propositions alternatives, y est placé comme un pis-aller, dont il faut se contenter, quand on ne peut arriver à l'autre, et qu'on doit faire effort pour le premier, avant que de se réduire au second, où l'on n'a droit de recourir qu'au défaut de ce premier.

Pour éclaircir cette préférence mutuelle du vraisemblable au nécessaire, et du nécessaire au vraisemblable, il faut distinguer deux choses dans les actions qui composent la tragédie. La première consiste en ces actions mêmes, accompagnées des inséparables circonstances du temps et du lieu, et l'autre, en la liaison qu'elles ont ensemble, qui les fait naître l'une de l'autre. En la première, le vraisemblable est à préférer au nécessaire, et le nécessaire au vraisemblable dans la seconde.

Il faut placer les actions où il est plus facile et mieux séant qu'elles arrivent , et les faire arriver dans un loisir raisonnable , sans les presser extraordinairement , si la nécessité de les renfermer dans un lieu et dans un jour ne nous y oblige. J'ai déjà fait voir en l'autre discours , que pour conserver l'unité du lieu , nous faisons parler souvent des personnes dans une place publique , qui vraisemblablement s'entretiendroient dans une chambre ; et je m'assure que si on racontoit dans un roman ce que je fais arriver dans le Cid , dans Polyeucte , dans Pompée , ou dans le Menteur , on lui donneroit un peu plus d'un jour pour l'étendue de sa durée. L'obéissance que nous devons aux règles de l'unité de jour et de lieu , nous dispense alors du vraisemblable , bien qu'elle ne nous permette pas l'impossible : mais nous ne tombons pas toujours dans cette nécessité , et la Suivante , Cinna , Théodore et Nicomède n'ont point eu besoin de s'écarter de la vraisemblance à l'égard du temps , comme ces autres poëmes.

Cette réduction de la tragédie au roman est la pierre de touche , pour démêler les actions nécessaires d'avec les vraisemblables. Nous sommes gênés au théâtre par le lieu , par le temps , et par

les incommodités de la représentation, qui nous empêchent d'exposer à la vue beaucoup de personnages tout à-la-fois, de peur que les uns ne demeurent sans action, ou ne troublent celle des autres. Le roman n'a aucune de ces contraintes : il donne aux actions qu'il décrit tout le loisir qu'il leur faut pour arriver; il place ceux qu'il fait parler, agir, ou rêver, dans une chambre, dans une forêt, en place publique, selon qu'il est plus à propos pour leur action particulière; il a pour cela tout un palais, toute une ville, tout un royaume, toute la terre où les promener; et s'il fait arriver ou raconter quelque chose en présence de trente personnes, il en peut décrire les divers sentiments l'un après l'autre. C'est pourquoi il n'a jamais aucune liberté de se départir de la vraisemblance, parcequ'il n'a jamais aucune raison ni excuse légitime pour s'en écarter.

Comme le théâtre ne nous laisse pas tant de facilité de réduire tout dans le vraisemblable, parcequ'il ne nous fait rien savoir que par des gens qu'il expose à la vue de l'auditeur en peu de temps, il nous en dispense aussi plus aisément. On peut soutenir que ce n'est pas tant nous en dispenser, que nous permettre une vraisemblance

plus large : mais puisqu'Aristote nous autorise à y traiter les choses selon le nécessaire, j'aime mieux dire que tout ce qui s'y passe d'une autre façon qu'il ne se passeroit dans un roman, n'a point de vraisemblance, à le bien prendre, et se doit ranger entre les actions nécessaires.

L'Horace en peut fournir quelques exemples : l'unité de lieu y est exacte, tout s'y passe dans une salle. Mais si on en faisoit un roman avec les mêmes particularités de scène en scène, que j'y ai employées, feroit-on tout passer dans cette salle ? A la fin du premier acte, Curiace et Camille sa maîtresse vont rejoindre le reste de la famille, qui doit être dans un autre appartement ; entre les deux actes, ils y reçoivent la nouvelle de l'élection des trois Horaces ; à l'ouverture du second, Curiace paroît dans cette même salle pour l'en congratuler. Dans le roman il auroit fait cette congratulation au même lieu où l'on en reçoit la nouvelle en présence de toute la famille, et il n'est point vraisemblable qu'ils s'écartent eux deux pour cette jouissance ; mais il est nécessaire pour le théâtre, et, à moins que cela, les sentiments des trois Horaces, de leur père, de leur sœur, de Curiace et de Sabine, se fussent pré-

sentés à faire paroître tous à-la-fois. Le roman , qui ne fait rien voir , en fût venu aisément à bout : mais sur la scène il a fallu les séparer , pour y mettre quelque ordre , et les prendre l'un après l'autre , en commençant par ces deux-ci , que j'ai été forcé de ramener dans cette salle sans vraisemblance. Cela passé , le reste de l'acte est tout-à-fait vraisemblable , et n'a rien qu'on fût obligé de faire arriver d'une autre manière dans le roman. A la fin de cet acte , Sabine et Camille , outrées de déplaisir , se retirent de cette salle , avec un emportement de douleur , qui vraisemblablement va renfermer leurs larmes dans leur chambre , où le roman les feroit demeurer , et y recevoir la nouvelle du combat. Cependant , par la nécessité de les faire voir aux spectateurs , Sabine quitte sa chambre au commencement du troisième acte , et revient entretenir ses douloureuses inquiétudes dans cette salle , où Camille la vient trouver. Cela fait , le reste de cet acte est vraisemblable , comme en l'autre ; et si vous voulez examiner avec cette rigueur les premières scènes des deux derniers , vous trouverez peut-être la même chose , et que le roman placeroit ces personnages ailleurs qu'en cette salle , s'ils en étoient

une fois sortis, comme ils en sortent à la fin de chaque acte.

Ces exemples peuvent suffire pour expliquer comme on peut traiter une action selon le nécessaire, quand on ne la peut traiter selon le vraisemblable, qu'on doit toujours préférer au nécessaire, lorsqu'on ne regarde que les actions en elles-mêmes.

Il n'en va pas ainsi de leur liaison qui les fait naître l'une de l'autre. Le nécessaire y est à préférer au vraisemblable; non que cette liaison ne doive toujours être vraisemblable, mais parcequ'elle est beaucoup meilleure, quand elle est vraisemblable et nécessaire tout ensemble. La raison en est aisée à concevoir. Lorsqu'elle n'est que vraisemblable sans être nécessaire, le poëme s'en peut passer, et elle n'y est pas de grande importance; mais quand elle est vraisemblable et nécessaire, elle devient une partie essentielle du poëme, qui ne peut subsister sans elle. Vous trouverez dans *Cinna* des exemples de ces deux sortes de liaisons; j'appelle ainsi la manière dont une action est produite par l'autre. Sa conspiration contre Auguste est causée nécessairement par l'amour qu'il a pour *Émilie*, parcequ'il la veut épou-



ser, et qu'elle ne veut se donner à lui qu'à cette condition. De ces deux actions, l'une est vraie, l'autre est vraisemblable, et leur liaison est nécessaire. La bonté d'Auguste donne des remords et de l'irrésolution à Cinna; ces remords et cette irrésolution ne sont causés que vraisemblablement par cette bonté, et n'ont qu'une liaison vraisemblable avec elle, parceque Cinna pouvoit demeurer dans la fermeté, et arriver à son but, qui est d'épouser Émilie. Il la consulte dans cette irrésolution : cette consultation n'est que vraisemblable, mais elle est un effet nécessaire de son amour, parceque s'il eût rompu la conjuration sans son aveu, il ne fût jamais arrivé à ce but qu'il s'étoit proposé; et par conséquent voilà une liaison nécessaire entre deux actions vraisemblables, ou, si vous l'aimez mieux, une production nécessaire d'une action vraisemblable, par une autre pareillement vraisemblable.

Avant que d'en venir aux définitions et divisions du vraisemblable et du nécessaire, je fais encore une réflexion sur les actions qui composent la tragédie, et trouve que nous pouvons y en faire entrer de trois sortes, selon que nous le jugeons à propos. Les unes suivent l'histoire, les

autres ajoutent à l'histoire , les troisièmes falsifient l'histoire. Les premières sont vraies , les secondes quelquefois vraisemblables et quelquefois nécessaires , et les dernières doivent toujours être nécessaires.

Lorsqu'elles sont vraies , il ne faut point se mettre en peine de la vraisemblance , elles n'ont pas besoin de son secours. « Tout ce qui s'est fait  
« manifestement , s'est pu faire , dit Aristote , par-  
« ceque s'il ne s'étoit pu faire , il ne se seroit pas  
« fait. » Ce que nous ajoutons à l'histoire , comme il n'est pas appuyé de son autorité , n'a pas cette prérogative. « Nous avons une pente naturelle ,  
« ajoute ce philosophe , à croire que ce qui ne s'est  
« point fait , n'a pu encore se faire ; » et c'est pourquoi ce que nous inventons a besoin de la vraisemblance la plus exacte qu'il est possible pour le rendre croyable.

A bien peser ces deux passages , je crois ne m'éloigner point de sa pensée , quand j'ose dire pour définir le vraisemblable , que c'est *une chose manifestement possible dans la bienséance , et qui n'est ni manifestement vraie , ni manifestement fausse*. On en peut faire deux divisions , l'une en vraisemblable général et particulier , l'autre en ordinaire et extraordinaire.

Le vraisemblable général est ce que peut faire, et qu'il est à propos que fasse un roi, un général d'armée, un amant, un ambitieux, etc. Le particulier est ce qu'ont pu ou dû faire Alexandre, César, Alcibiade, de compatible avec ce que l'histoire nous apprend de leurs actions. Ainsi tout ce qui choque l'histoire sort de cette vraisemblance, parcequ'il est manifestement faux; et il n'est pas vraisemblable que César après la bataille de Pharsale se soit remis en bonne intelligence avec Pompée, ou Auguste avec Antoine après celle d'Actium; bien qu'à parler en termes généraux, il soit vraisemblable, que, dans une guerre civile, après une grande bataille, les chefs des partis contraires se réconcilient, principalement lorsqu'ils sont généreux l'un et l'autre.

Cette fausseté manifeste, qui détruit la vraisemblance, se peut rencontrer même dans les pièces qui sont toutes d'invention. On n'y peut falsifier l'histoire, puisqu'elle n'y a aucune part; mais il y a des circonstances, des temps et des lieux, qui peuvent convaincre un auteur de fausseté, quand il prend mal ses mesures. Si j'introduisois un roi de France ou d'Espagne sous un nom imaginaire, et que je choisisse pour le temps de mon action

un siècle, dont l'histoire eût marqué les véritables rois de ces deux royaumes, la fausseté seroit toute visible; et c'en seroit une encore plus palpable, si je plaçois Rome à deux lieues de Paris, afin qu'on pût y aller et revenir en un même jour. Il y a des choses sur qui le poëte n'a jamais aucun droit. Il peut prendre quelque licence sur l'histoire, en tant qu'elle regarde les actions des particuliers, comme celles de César ou d'Auguste, et leur attribuer des actions qu'ils n'ont point faites, ou les faire arriver d'une autre manière qu'ils ne les ont faites; mais il ne peut pas renverser la chronologie, pour faire vivre Alexandre du temps de César, et moins encore changer la situation des lieux, ou les noms des royaumes, des provinces, des villes, des montagnes, et des fleuves remarquables. La raison est, que ces provinces, ces montagnes, ces rivières, sont des choses permanentes. Ce que nous savons de leur situation étoit dès le commencement du monde; nous devons présumer qu'il n'y a point eu de changement, à moins que l'histoire ne le marque; et la géographie nous en apprend tous les noms anciens et modernes. Ainsi un homme seroit ridicule d'imaginer que du temps d'Abraham, Paris

fût au pied des Alpes, ou que la Seine traversât l'Espagne, et de mêler de pareilles grotesques dans une pièce d'invention. Mais l'histoire est des choses qui passent, et qui, succédant les unes aux autres, n'ont que chacune un moment pour leur durée, dont il en échappe beaucoup à la connoissance de ceux qui l'écrivent. Aussi n'en peut-t-on montrer aucune qui contienne tout ce qui s'est passé dans les lieux dont elle parle, ni tout ce qu'ont fait ceux dont elle décrit la vie. Je n'en excepte pas même les commentaires de César, qui écrivoit sa propre histoire, et devoit la savoir tout entière. Nous savons quels pays arrosoient le Rhône et la Seine, avant qu'il vînt dans les Gaules; mais nous ne savons que fort peu de choses, et peut-être rien du tout de ce qui s'y est passé avant sa venue. Ainsi nous pouvons bien y placer des actions que nous feignons arrivées avant ce temps-là, mais non pas, sous ce prétexte de fiction poétique, et d'éloignement des temps, y changer la distance naturelle d'un lieu à l'autre. C'est de cette façon que Barclay en a usé dans son Argénis, où il ne nomme aucune ville, ni fleuve de Sicile, ni de nos provinces, que par des noms véritables, bien que ceux de toutes les per-

sonnes qu'il y met sur le tapis soient entièrement de son invention, aussi-bien que leurs actions.

Aristote semble plus indulgent sur cet article, puisqu'il « trouve le poëte excusable quand il pêche « contre un autre art que le sien, comme contre « la médecine, ou contre l'astrologie. » A quoi je réponds, « qu'il ne l'excuse que sous cette condition, qu'il arrive par là au but de son art, auquel il n'auroit pu arriver autrement. » Encore avoue-t-il « qu'il pêche en ce cas, et qu'il est « meilleur de ne point pécher du tout. » Pour moi, s'il faut recevoir cette excuse, je ferois distinction entre les arts qu'il peut ignorer sans honte, parcequ'il lui arrive rarement des occasions d'en parler sur son théâtre, tels que sont la médecine et l'astrologie que je viens de nommer, et les arts sans la connoissance desquels, ou en tout, ou en partie, il ne sauroit établir de justesse dans aucune pièce, tels que sont la géographie et la chronologie. Comme il ne sauroit représenter aucune action sans la placer en quelque lieu et en quelque temps, il est inexcusable s'il fait paroître de l'ignorance dans le choix de ce lieu et de ce temps où il la place.

Je viens à l'autre division du vraisemblable en ordinaire et extraordinaire. L'ordinaire est une action qui arrive plus souvent, ou du moins aussi souvent que sa contraire. L'extraordinaire est une action qui arrive à la vérité moins souvent que sa contraire, mais qui ne laisse pas d'avoir sa possibilité assez aisée pour n'aller point jusqu'au miracle, ni jusqu'à ces évènements singuliers qui servent de matière aux tragédies sanglantes, par l'appui qu'ils ont de l'histoire ou de l'opinion commune, et qui ne se peuvent tirer en exemple que pour les épisodes de la pièce dont ils font le corps, parcequ'ils ne sont pas croyables, à moins que d'avoir cet appui. Aristote donne deux idées ou exemples généraux de ce vraisemblable extraordinaire : l'un d'un homme subtil et adroit qui se trouve trompé par un moins subtil que lui; l'autre d'un foible qui se bat contre un plus fort que lui, et en demeure victorieux; ce qui sur-tout ne manque jamais à être bien reçu, quand la cause du plus simple ou du plus foible est la plus équitable. Il semble alors que la justice du ciel ait présidé au succès, qui trouve d'ailleurs une croyance d'autant plus facile, qu'il répond aux souhaits de l'auditoire, qui s'intéresse toujours pour ceux dont

le procédé est le meilleur. Ainsi la victoire du Cid contre le Comte se trouveroit dans la vraisemblance extraordinaire, quand elle ne seroit pas vraie. « Il est vraisemblable, dit notre docteur, que beaucoup de choses arrivent contre le vraisemblable; » et, puisqu'il avoue par là que ces effets extraordinaires arrivent contre la vraisemblance, j'aimerois mieux les nommer simplement croyables, et les ranger sous le nécessaire, attendu qu'on ne s'en doit jamais servir sans nécessité.

On peut m'objecter que le même philosophe dit, « qu'au regard de la poésie, on doit préférer l'impossible croyable au possible incroyable, » et conclure delà, que j'ai peu de raison d'exiger du vraisemblable, par la définition que j'en ai faite, qu'il soit manifestement possible pour être croyable, puisque, selon Aristote, il y a des choses impossibles qui sont croyables.

Pour résoudre cette difficulté, et trouver de quelle nature est cet impossible croyable, dont il ne donne aucun exemple, je réponds qu'il y a des choses impossibles en elles-mêmes qui paroissent aisément possibles, et par conséquent croyables, quand on les envisage d'une autre manière.



Telles sont toutes celles où nous falsifions l'histoire. Il est impossible qu'elles se soient passées comme nous les représentons, puisqu'elles se sont passées autrement, et qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu même de rien changer au passé; mais elles paroissent manifestement possibles quand elles sont dans la vraisemblance générale, pourvu qu'on les regarde détachées de l'histoire, et qu'on veuille oublier pour quelque temps ce qu'elle dit de contraire à ce que nous inventons. Tout ce qui se passe dans Nicomède est impossible, puisque l'histoire porte qu'il fit mourir son père sans le voir, et que ses frères du second lit étoient en ôtage à Rome, lorsqu'il s'empara du royaume. Tout ce qui arrive dans Héraclius ne l'est pas moins, puisqu'il n'étoit pas fils de Maurice, et que, bien loin de passer pour celui de Phocas, et être nourri comme tel chez ce tyran, il vint fondre sur lui à force ouverte, des bords de l'Afrique, dont il étoit gouverneur, et ne le vit peut-être jamais. On ne prend point néanmoins pour incroyables les incidents de ces deux tragédies; et ceux qui savent le désaveu qu'en fait l'histoire, la mettent aisément à quartier pour se plaire à leur représentation, parcequ'ils sont dans la vraisemblance gé-



nérale, bien qu'ils manquent de la particulière.

Tout ce que la fable nous dit de ses dieux et de ses métamorphoses, y est encore impossible, et ne laisse pas d'être croyable par l'opinion commune, et par cette vieille tradition qui nous a accoutumés à en ouïr parler. Nous avons droit d'inventer même sur ce modèle, et de joindre des incidents également impossibles à ceux que ces anciennes erreurs nous prêtent. L'auditeur n'est point trompé de son attente, quand le titre du poëme le prépare à n'y voir rien que d'impossible en effet; il y trouve tout croyable, et, cette première supposition faite qu'il est des dieux, et qu'ils prennent intérêt et font commerce avec les hommes, à quoi il vient tout résolu, il n'a aucune difficulté à se persuader du reste.

Après avoir tâché d'éclaircir ce que c'est que le vraisemblable, il est temps que je hasarde une définition du nécessaire, dont Aristote parle tant, et qui seul nous peut autoriser à changer l'histoire, et à nous écarter de la vraisemblance. Je dis donc que le nécessaire, en ce qui regarde la poésie, n'est autre chose que « le besoin du poëte pour  
« arriver à son but, ou pour y faire arriver ses  
« acteurs. » Cette définition a son fondement sur

les diverses acceptions du mot grec ἀνάγκαιον , qui ne signifie pas toujours ce qui est absolument nécessaire , mais aussi quelquefois ce qui est seulement utile à parvenir à quelque chose.

Le but des acteurs est divers , selon les divers desseins que la variété des sujets leur donne. Un amant a celui de posséder sa maîtresse , un ambitieux de s'emparer d'une couronne , un homme offensé de se venger , et ainsi des autres. Les choses qu'ils ont besoin de faire pour y arriver constituent ce nécessaire , qu'il faut préférer au vraisemblable , ou , pour parler plus juste , qu'il faut ajouter au vraisemblable dans la liaison des actions , et leur dépendance l'une de l'autre. Je pense m'être déjà assez expliqué là-dessus , je n'en dirai pas davantage.

Le but du poëte est de plaire selon les règles de son art. Pour plaire , il a besoin quelquefois de rehausser l'éclat des belles actions , et d'exténuier l'horreur des funestes. Ce sont des nécessités d'embellissement où il peut bien choquer la vraisemblance particulière par quelque altération de l'histoire , mais non pas se dispenser de la générale , que rarement , et pour des choses qui soient de la dernière beauté , et si brillantes qu'elles

éblouissent. Sur-tout il ne doit jamais les pousser au-delà de la vraisemblance extraordinaire, parceque ces ornements qu'il ajoute de son invention ne sont pas d'une nécessité absolue, et qu'il fait mieux de s'en passer tout-à-fait que d'en parer son poëme contre toute sorte de vraisemblance. Pour plaire selon les règles de son art, il a besoin de renfermer son action dans l'unité de jour et de lieu; et, comme cela est d'une nécessité absolue et indispensable, il lui est beaucoup plus permis sur ces deux articles que sur celui des embellissements.

Il est si mal-aisé qu'il se rencontre dans l'histoire, ni dans l'imagination des hommes, quantité de ces évènements illustres et dignes de la tragédie, dont les délibérations et leurs effets puissent arriver en un même lieu et en un même jour, sans faire un peu de violence à l'ordre commun des choses, que je ne puis croire cette sorte de violence tout-à-fait condamnable, pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'à l'impossible. Il est de beaux sujets où on ne la peut éviter, et un auteur scrupuleux se priveroit d'une belle occasion de gloire, et le public de beaucoup de satisfaction, s'il n'osoit s'enhardir à les mettre sur le

théâtre, de peur de se voir forcé à les faire aller plus vite que la vraisemblance ne le permet. Je lui donnerois en ce cas un conseil que peut-être il trouveroit salutaire, c'est de ne marquer aucun temps préfix dans son poëme, ni aucun lieu déterminé où il pose ses acteurs. L'imagination de l'auditeur auroit plus de liberté de se laisser aller au courant de l'action, si elle n'étoit point fixée par ces marques : et il pourroit ne s'apercevoir pas de cette précipitation, si elles ne l'en faisoient souvenir et n'y appliquoient son esprit malgré lui. Je me suis toujours repenti d'avoir fait dire au roi dans le Cid, qu'il vouloit que Rodrigue se délassât une heure ou deux après la défaite des Maures, avant que de combattre Don Sanche. Je l'avois fait pour montrer que la pièce étoit dans les vingt-quatre heures, et cela n'a servi qu'à avertir les spectateurs de la contrainte avec laquelle je l'y ai réduite. Si j'avois fait résoudre ce combat sans en désigner l'heure, peut-être n'y auroit-on pas pris garde.

Je ne pense pas que, dans la comédie, le poëte ait cette liberté de presser son action, par la nécessité de la réduire dans l'unité de jour. Aristote veut que toutes les actions qu'il y fait entrer soient

vraisemblables, et n'ajoute point ce mot, *ou nécessaires*, comme pour la tragédie. Aussi la différence est assez grande entre les actions de l'une et celles de l'autre. Celles de la comédie partent de personnes communes, et ne consistent qu'en intrigues d'amour et en fourberies, qui se développent si aisément en un jour, qu'assez souvent, chez Plaute et chez Térence, le temps de leur durée excède à peine celui de leur représentation. Mais dans la tragédie les affaires publiques sont mêlées d'ordinaire avec les intérêts particuliers des personnes illustres qu'on y fait paroître : il y entre des batailles, des prises de villes, de grands périls, des révolutions d'états, et tout cela va mal-aisément avec la promptitude que la règle nous oblige de donner à ce qui se passe sur la scène.

Si vous me demandez jusqu'où peut s'étendre cette liberté qu'a le poëte d'aller contre la vérité et contre la vraisemblance, par la considération du besoin qu'il en a, j'aurai de la peine à vous faire une réponse précise. J'ai fait voir qu'il y a des choses sur qui nous n'avons aucun droit; et pour celles où ce privilège peut avoir lieu, il doit être plus ou moins resserré, selon que les sujets sont plus ou moins connus. Il m'étoit beaucoup

moins permis dans Horace et dans Pompée, dont les histoires ne sont ignorées de personne, que dans Rodogune et dans Nicomède, dont peu de gens savoient les noms avant que je les eusse mis sur le théâtre. La seule mesure qu'on y peut prendre, c'est que tout ce qu'on y ajoute à l'histoire, et tous les changements qu'on y apporte, ne soient jamais plus incroyables que ce qu'on en conserve dans le même poëme. C'est ainsi qu'il faut entendre ce vers d'Horace touchant les fictions d'ornemens :

*Ficta voluptatis causâ sint proxima veris;*

et non pas en porter la signification jusqu'à celles qui peuvent trouver quelque exemple dans l'histoire ou dans la fable, hors du sujet qu'on traite. Le même Horace décide la question autant qu'on la peut décider, par cet autre vers avec lequel je finis ce discours :

*Dabiturque licentia sumpta pudenter.*

Servons-nous-en donc avec retenue, mais sans scrupule, et, s'il se peut, ne nous en servons point du tout. Il vaut mieux n'avoir point besoin de grace, que d'en recevoir.

---

## TROISIÈME DISCOURS.

DES TROIS UNITÉS,

*d'action, de jour et de lieu.*

LES deux discours précédents, et l'examen de mes pièces de théâtre, m'ont fourni tant d'occasions d'expliquer ma pensée sur ces matières, qu'il m'en resteroit peu de chose à dire, si je me défendois absolument de répéter.

Je tiens donc, et je l'ai déjà dit, que l'unité d'action consiste dans la comédie, en l'unité d'intrigue, ou d'obstacle aux desseins des principaux acteurs, et en l'unité de péril dans la tragédie, soit que son héros y succombe, soit qu'il en sorte. Ce n'est pas que je prétende qu'on ne puisse admettre plusieurs périls dans l'une, et plusieurs intrigues ou obstacles dans l'autre, pourvu que de l'un on tombe nécessairement dans l'autre; car alors la sortie du premier péril ne rend point l'action complète, puisqu'elle en attire un second, et l'éclaircissement d'une intrigue ne met point les acteurs en repos, puisqu'il les embarrasse dans



une nouvelle. Ma mémoire ne me fournit point d'exemples anciens de cette multiplicité de périls attachés l'un à l'autre, qui ne détruit point l'unité d'action; mais j'en ai marqué la duplicité indépendante pour un défaut dans Horace et dans Théodore, dont il n'est point besoin que le premier tue sa sœur au sortir de sa victoire, ni que l'autre s'offre au martyre après avoir échappé à la prostitution; et je me trompe fort, si la mort de Polixène, et celle d'Astianax, dans la Troade de Sénèque, ne font la même irrégularité.

En second lieu, ce mot d'unité d'action ne veut pas dire que la tragédie n'en doive faire voir qu'une sur le théâtre. Celle que le poète choisit pour son sujet doit avoir un commencement, un milieu et une fin; et ces trois parties non-seulement sont autant d'actions qui aboutissent à la principale: mais en outre, chacune d'elles en peut contenir plusieurs avec la même subordination. Il n'y doit avoir qu'une action complète, qui laisse l'esprit de l'auditeur dans le calme; mais elle ne peut le devenir que par plusieurs autres imparfaites, qui lui servent d'acheminement, et tiennent cet auditeur dans une agréable suspension. C'est ce qu'il faut pratiquer à la fin de chaque acte

pour rendre l'action continue. Il n'est pas besoin qu'on sache précisément tout ce que font les acteurs durant les intervalles qui les séparent, ni même qu'ils agissent lorsqu'ils ne paroissent point sur le théâtre ; mais il est nécessaire que chaque acte laisse une attente de quelque chose qui se doive faire dans celui qui le suit.

Si vous me demandiez ce que fait Cléopâtre dans Rodogune, depuis qu'elle a quitté ses deux fils au second acte, jusqu'à ce qu'elle rejoigne Antiochus au quatrième, je serois bien empêché à vous le dire, et je ne crois pas être obligé à en rendre compte ; mais la fin de ce second prépare à voir un effort de l'amitié des deux frères pour régner, et dérober Rodogune à la haine envenimée de leur mère. On en voit l'effet dans le troisième, dont la fin prépare encore à voir un autre effort d'Antiochus, pour regagner ces deux ennemies l'une après l'autre, et à ce que fait Séleucus dans le quatrième, qui oblige cette mère dénaturée à résoudre et faire attendre ce qu'elle tâche d'exécuter au cinquième.

Dans le *Menteur*, tout l'intervalle du troisième au quatrième vraisemblablement se consume à dormir par tous les acteurs : leur repos n'empê-

che pas toutefois la continuité d'action entre ces deux actes, parceque ce troisième n'en a point de complète. Dorante le finit par le dessein de chercher les moyens de regagner l'esprit de Lucrece; et, dès le commencement de l'autre, il se présente pour tâcher de parler à quelqu'un de ses gens, et prendre l'occasion de l'entretenir elle-même, si elle se montre.

Quand je dis qu'il n'est pas besoin de rendre compte de ce que font les acteurs, pendant qu'ils n'occupent point la scène, je n'entends pas dire qu'il ne soit quelquefois fort à propos de le rendre, mais seulement qu'on n'y est pas obligé, et qu'il n'en faut prendre le soin que quand ce qui s'est fait derrière le théâtre sert à l'intelligence de ce qui se doit faire devant les spectateurs. Ainsi je ne dis rien de ce qu'a fait Cléopâtre depuis le second acte jusqu'au quatrième, parceque durant tout ce temps-là elle a pu ne rien faire d'important pour l'action principale que je prépare; mais je fais connoître dès le premier vers du cinquième, qu'elle a employé tout l'intervalle d'entre ces deux derniers à tuer Séleucus, parceque cette mort fait une partie de l'action. C'est ce qui me donne lieu de remarquer que le poëte n'est pas tenu

d'exposer à la vue toutes les actions particulières qui amènent à la principale. Il doit choisir celles qui lui sont les plus avantageuses à faire voir, soit par la beauté du spectacle, soit par l'éclat et la véhémence des passions qu'elles produisent, soit par quelque autre agrément qui leur soit attaché; et cacher les autres derrière la scène, pour les faire connoître au spectateur, ou par une narration, ou par quelque autre adresse de l'art. Sur-tout il doit se souvenir que les unes et les autres doivent avoir une telle liaison ensemble, que les dernières soient produites par celles qui les précèdent, et que toutes aient leur source dans la protase qui doit fermer le premier acte. Cette règle que j'ai établie dès le premier discours, bien qu'elle soit nouvelle, et contre l'usage des anciens, a son fondement sur deux passages d'Aristote. En voici le premier: « Il y a grande différence, « dit-il, entre les évènements qui viennent les uns « après les autres, et ceux qui viennent les uns à « cause des autres. » Les Maures viennent dans le Cid après la mort du Comte, et non pas à cause de la mort du Comte; et le pêcheur vient dans Don Sanche, après qu'on soupçonne Carlos d'être le prince d'Aragon, et non pas à cause qu'on l'en

soupçonne; ainsi tous les deux sont condamnables. Le second passage est encore plus formel, et porte en termes exprès, « que tout ce qui se passe dans « la tragédie, doit arriver nécessairement ou vrai-  
« semblablement de ce qui l'a précédé. »

La liaison des scènes qui unit toutes les actions particulières de chaque acte l'une avec l'autre, et dont j'ai parlé en l'examen de la Suivante, est un grand ornement dans un poëme, et qui sert beaucoup à former une continuité d'action par la continuité de la représentation; mais enfin ce n'est qu'un ornement, et non pas une règle. Les anciens ne s'y sont pas toujours assujettis, bien que la plupart de leurs actes ne soient chargés que de deux ou trois scènes; ce qui la rendoit bien plus facile pour eux, que pour nous qui leur en donnons quelquefois jusqu'à neuf ou dix. Je ne rapporterai que deux exemples du mépris qu'ils en ont fait. L'un est de Sophocle dans l'Ajax, dont le monologue, avant que de se tuer, n'a aucune liaison avec la scène qui le précède, ni avec celle qui le suit. L'autre est du troisième acte de l'Eunuque de Térence, où celle d'Antiphon seul n'a aucune communication avec Chrèmes et Pythias qui sortent du théâtre quand il y entre. Les savants de notre siècle qui

les ont pris pour modèles dans les tragédies qu'ils nous ont laissées, ont encore plus négligé cette liaison qu'eux, et il ne faut que jeter l'œil sur celles de Buchanan, de Grotius et de Heinsius, dont j'ai parlé dans l'examen de Polyeucte, pour en demeurer d'accord. Nous y avons tellement accoutumé nos spectateurs, qu'ils ne sauroient plus voir une scène détachée, sans la marquer pour un défaut. L'œil et l'oreille même s'en scandalisent, avant que l'esprit y ait pu faire de réflexion. Le quatrième acte de Cinna demeure au-dessous des autres par ce manquement, et ce qui n'étoit point une règle autrefois, l'est devenu maintenant par l'assiduité de la pratique.

J'ai parlé de trois sortes de liaisons dans cet examen de la Suivante. J'ai montré aversion pour celles de bruit, indulgence pour celles de vue, estime pour celles de présence et de discours, et dans ces dernières j'ai confondu deux choses qui méritent d'être séparées. Celles qui sont de présence et de discours ensemble ont sans doute toute l'excellence dont elles sont capables; mais il en est de discours sans présence, et de présence sans discours, qui ne sont pas dans le même degré. Un acteur qui parle à un autre d'un lieu caché,

sans se montrer , fait une liaison de discours sans présence , qui ne laisse pas d'être fort bonne ; mais cela arrive fort rarement. Un homme qui demeure sur le théâtre seulement pour entendre ce que diront ceux qu'il y voit entrer , fait une liaison de présence sans discours , qui souvent a mauvaise grace , et tombe dans une affectation mendiée , plutôt pour remplir ce nouvel usage qui passe en précepte , que pour aucun besoin qu'en puisse avoir le sujet. Ainsi dans le troisième acte de Pompée , Achorée , après avoir rendu compte à Charmion de la réception que César a faite au roi quand il lui a présenté la tête de ce héros , demeure sur le théâtre , où il voit venir l'un et l'autre , seulement pour entendre ce qu'ils diront et le rapporter à Cléopâtre. Ammon fait la même chose au quatrième d'Andromède , en faveur de Phinée , qui se retire à la vue du roi et de toute sa cour qu'il voit arriver. Ces personnages qui deviennent muets , lient assez mal les scènes , où ils ont si peu de part , qu'ils n'y sont comptés pour rien. Autre chose est , quand ils se tiennent cachés pour s'instruire de quelque secret d'importance par le moyen de ceux qui parlent , et qui croient n'être entendus de personne ; car alors

l'intérêt qu'ils ont à ce qui se dit, joint à une curiosité raisonnable d'apprendre ce qu'ils ne peuvent savoir d'ailleurs, leur donne grande part en l'action malgré leur silence. Mais en ces deux exemples, Ammon et Achorée mêlent une présence si froide aux scènes qu'ils écoutent, qu'à ne rien déguiser, quelque couleur que je leur donne pour leur servir de prétexte, ils ne s'arrêtent que pour les lier avec celles qui les précèdent, tant l'une et l'autre pièce s'en peut aisément passer.

Bien que l'action du poëme dramatique doive avoir son unité, il faut y considérer deux parties, le nœud et le dénouement. « Le nœud est com-  
« posé, selon Aristote, en partie de ce qui s'est  
« passé hors du théâtre avant le commencement  
« de l'action qu'on y décrit, et en partie de ce  
« qui s'y passe; le reste appartient au dénoue-  
« ment. Le changement d'une fortune en l'autre  
« fait la séparation de ces deux parties. Tout ce  
« qui le précède est de la première; et ce change-  
« ment avec ce qui le suit, regarde l'autre. » Le nœud dépend entièrement du choix et de l'imagination industrielle du poëte, et l'on n'y peut donner de règle, sinon qu'il y doit ranger toutes choses selon le vraisemblable, ou le nécessaire,



dont j'ai parlé dans le second discours ; à quoi j'ajoute un conseil de s'embarrasser le moins qu'il lui est possible des choses arrivées avant l'action qui se représente. Ces narrations importunent d'ordinaire , parcequ'elles ne sont pas attendues , et qu'elles gênent l'esprit de l'auditeur , qui est obligé de charger sa mémoire de ce qui s'est fait dix ou douze ans auparavant , pour comprendre ce qu'il voit représenter : mais celles qui se font des choses qui arrivent et se passent derrière le théâtre , depuis l'action commencée , font toujours un meilleur effet , parcequ'elles sont attendues avec quelque curiosité , et font partie de cette action qui se représente. Une des raisons qui donne tant d'illustres suffrages à Cinna pour le mettre au - dessus de ce que j'ai fait , c'est qu'il n'y a aucune narration du passé , celle qu'il fait de sa conspiration à Émilie étant plutôt un ornement qui chatouille l'esprit des spectateurs , qu'une instruction nécessaire de particularités qu'ils doivent savoir et imprimer dans leur mémoire pour l'intelligence de la suite. Émilie leur fait assez connoître dans les deux premières scènes qu'il conspiroit contre Auguste en sa faveur ; et quand Cinna lui diroit tout simplement que les

conjurés sont prêts au lendemain , il avanceroit autant pour l'action , que par les cent vers qu'il emploie à lui rendre compte , et de ce qu'il leur a dit , et de la manière dont ils l'ont reçu. Il y a des intrigues qui commencent dès la naissance du héros , comme celle d'Héraclius ; mais ces grands efforts d'imagination en demandent un extraordinaire à l'attention du spectateur , et l'empêchent souvent de prendre un plaisir entier aux premières représentations , tant elles le fatiguent.

Dans le dénouement , je trouve deux choses à éviter , le simple changement de volonté et la machine. Il n'y a pas grand artifice à finir un poëme quand celui qui a fait obstacle au dessein des premiers acteurs , durant quatre actes , s'en désiste au cinquième , sans aucun évènement notable qui l'y oblige. J'en ai parlé au premier discours , et n'y ajouterai rien ici. La machine n'a pas plus d'adresse , quand elle ne sert qu'à faire descendre un dieu pour accommoder toutes choses , sur le point que les acteurs ne savent plus comment les terminer. C'est ainsi qu'Apollon agit dans Oreste : ce prince et son ami Pylade , accusés par Tindare et Ménélas de la mort de Clytemnestre , et condamnés à leur poursuite , se saisis-

sent d'Hélène et d'Hermione; ils tuent ou croient tuer la première, et menacent d'en faire autant de l'autre, si on ne révoque l'arrêt prononcé contre eux. Pour apaiser ces troubles, Euripide ne cherche point d'autre finesse que de faire descendre Apollon du ciel, qui, d'autorité absolue, ordonne qu'Oreste épouse Hermione, et Pylade Électre; et de peur que la mort d'Hélène n'y servit d'obstacle, n'y ayant pas d'apparence qu'Hermione épousât Oreste qui venoit de tuer sa mère, il leur apprend qu'elle n'est pas morte, et qu'il l'a dérobée à leurs coups, et enlevée au ciel dans l'instant qu'il pensoient la tuer. Cette sorte de machine est entièrement hors de propos, n'ayant aucun fondement sur le reste de la pièce, et fait un dénouement vicieux. Mais je trouve un peu de rigueur au sentiment d'Aristote, qui met en même rang le char dont Médée se sert pour s'enfuir de Corinthe, après la vengeance qu'elle a prise de Créon. Il me semble que c'en est un assez grand fondement, que de l'avoir faite magicienne, et d'en avoir rapporté dans le poëme des actions autant au-dessus des forces de la nature que celles-là. Après ce qu'elle a fait pour Jason à Colchos, après qu'elle a rajeuni son père Éson

depuis son retour , après qu'elle a attaché des feux invisibles au présent qu'elle a fait à Creüse , ce char volant n'est point hors de la vraisemblance , et ce poëme n'a pas besoin d'autre préparation pour cet effet extraordinaire. Sénèque lui en donne une par ce vers , que Médée dit à sa nourrice :

*Tuum quoque ipsa corpus hinc mecum aveham.*

et moi , par celui-ci qu'elle dit à Égée :

*Je vous suivrai demain par un chemin nouveau.*

Ainsi la condamnation d'Euripide , qui ne s'y est servi d'aucune précaution , peut être juste , et ne retomber ni sur Sénèque , ni sur moi , et je n'ai point besoin de contredire Aristote pour me justifier sur cet article.

De l'action je passe aux actes , qui en doivent contenir chacun une portion , mais non pas si égale , qu'on n'en réserve plus pour le dernier que pour les autres , et qu'on n'en puisse moins donner au premier qu'aux autres. On peut même ne faire autre chose dans ce premier que peindre les mœurs des personnages , et marquer à quel point ils en sont de l'histoire qu'on va représenter , et qui a quelquefois commencé long-temps auparavant.

Aristote n'en prescrit point le nombre ; Horace le borne à cinq , et , bien qu'il défende d'y en mettre moins , les Espagnols s'opiniâtrent à l'arrêter à trois , et les Italiens font souvent la même chose. Les Grecs les distinguoient par le chant du chœur ; et comme je trouve lieu de croire qu'en quelques uns de leurs poèmes ils le faisoient chanter plus de quatre fois , je ne voudrois pas répondre qu'ils ne les poussassent jamais au-delà de cinq. Cette manière de les distinguer étoit plus incommode que la nôtre ; car , ou l'on prêtoit attention à ce que chantoit le chœur , ou l'on n'y en prêtoit point. Si l'on y en prêtoit , l'esprit de l'auditeur étoit trop tendu , et n'avoit aucun moment pour se délasser. Si l'on n'y en prêtoit point , son attention étoit trop dissipée par la longueur du chant ; et lorsqu'un autre acte commençoit , il avoit besoin d'un effort de mémoire pour rappeler en son imagination ce qu'il avoit déjà vu , et en quel point l'action étoit demeurée. Nos violons n'ont aucune de ces deux incommodités. L'esprit de l'auditeur se relâche durant qu'ils jouent , et réfléchit même sur ce qu'il a vu , pour le louer , ou le blâmer , suivant qu'il lui a plu , ou déplu ; et le peu qu'on les laisse jouer lui en laisse les idées si récentes ,

que, quand les acteurs reviennent, il n'a *point* besoin de se faire d'effort pour rappeler et renouer son attention.

Le nombre des scènes dans chaque acte ne reçoit aucune règle : mais comme tout l'acte doit avoir une certaine quantité de vers qui proportionne sa durée à celle des autres, on y peut mettre plus ou moins de scènes, selon qu'elles sont plus ou moins longues, pour employer le temps que tout l'acte ensemble doit consumer. Il faut, s'il se peut, y rendre raison de l'entrée et de la sortie de chaque acteur. Sur-tout pour la sortie, je tiens cette règle indispensable, et il n'y a rien de si mauvaise grace qu'un acteur qui se retire du théâtre, seulement parcequ'il n'a plus de vers à dire.

Je ne serois pas si rigoureux pour les entrées. L'auditeur attend l'acteur, et, bien que le théâtre représente la chambre ou le cabinet de celui qui parle, il ne peut toutefois s'y montrer, qu'il ne vienne de derrière la tapisserie; et il n'est pas toujours aisé de rendre raison de ce qu'il vient de faire en ville, avant que de rentrer chez lui, puisque même quelquefois il est vraisemblable qu'il n'en est pas sorti. Je n'ai vu personne se

scandaliser de voir Émilie commencer Cinna, sans dire pourquoi elle vient dans sa chambre. Elle est présumée y être avant que la pièce commence; et ce n'est que la nécessité de la représentation qui la fait sortir de derrière le théâtre pour y venir. Ainsi je dispenserois volontiers de cette rigueur toutes les premières scènes de chaque acte, mais non pas les autres, parcequ'un acteur occupant une fois le théâtre, aucun n'y doit entrer qui n'ait sujet de parler à lui, ou du moins qui n'ait lieu de prendre l'occasion, quand elle s'offre. Sur-tout, lorsqu'un acteur entre deux fois dans un acte, soit dans la comédie, soit dans la tragédie, il doit absolument, ou faire juger qu'il reviendra bientôt quand il sort la première fois, comme Horace dans le second acte, et Julie dans le troisième de la même pièce, ou donner raison en rentrant pourquoi il revient sitôt.

Aristote veut que la tragédie bien faite soit belle et capable de plaire, sans le secours des comédiens, et hors de la représentation. Pour faciliter ce plaisir au lecteur, il ne faut non plus gêner son esprit, que celui du spectateur, parceque l'effort qu'il est obligé de se faire pour la concevoir, et se la représenter lui-même dans son

esprit, diminue la satisfaction qu'il en doit recevoir. Ainsi je serois d'avis que le poëte prît grand soin de marquer à la marge les menues actions qui ne méritent pas qu'il en charge ses vers, et qui leur ôteroient même quelque chose de leur dignité, s'il se ravaloit à les exprimer. Le comédien y supplée aisément sur le théâtre; mais sur le livre on seroit assez souvent réduit à deviner, et quelquefois même on pourroit deviner mal, à moins que d'être instruit par-là de ces petites choses. J'avoue que ce n'est pas l'usage des anciens; mais il faut m'avouer aussi, que, faute de l'avoir pratiqué, ils nous laissent beaucoup d'obscurités dans leurs poëmes, qu'il n'y a que les maîtres de l'art qui puissent développer; encore ne sais-je s'ils en viennent à bout toutes les fois qu'ils se l'imaginent. Si nous nous assujettissions à suivre entièrement leur méthode, il ne faudroit mettre aucune distinction d'actes, ni de scènes, non plus que les Grecs. Ce manque est souvent cause que je ne sais combien il y a d'actes dans leurs pièces, ni si à la fin d'un acte un acteur se retire, pour laisser chanter le chœur, ou s'il demeure sans action cependant qu'il chante, parceque ni eux,



ni leurs interprètes n'ont daigné nous en donner un mot d'avis à la marge.

Nous avons encore une autre raison particulière de ne pas négliger ce petit secours, comme ils ont fait. C'est que l'impression met nos pièces entre les mains des comédiens qui courent les provinces, que nous ne pouvons avertir que par là de ce qu'ils ont à faire, et qui feroient d'étranges contretemps, si nous ne leur aidions par ces notes. Ils se trouveroient bien embarrassés au cinquième acte des pièces qui finissent heureusement, et où nous rassemblons tous les acteurs sur notre théâtre, ce que ne faisoient pas les anciens. Ils diroient souvent à l'un ce qui s'adresse à l'autre, principalement quand il faut que le même acteur parle à trois ou quatre l'un après l'autre. Quand il y a quelque commandement à faire à l'oreille, comme celui de Cléopâtre à Laonice pour lui aller querir du poison, il faudroit un *à parte* pour l'exprimer en vers, si l'on se vouloit passer de ces avis en marge, et l'un me semble beaucoup plus insupportable que les autres, qui nous donnent le vrai et unique moyen de faire, suivant le sentiment d'Aristote, que la tragédie soit aussi belle à la lecture qu'à la représentation, en rendant fa-

cile à l'imagination du lecteur tout ce que le théâtre présente à la vue des spectateurs.

La règle de l'unité de jour a son fondement sur ce mot d'Aristote, « que la tragédie doit renfermer la durée de son action dans un tour du Soleil, ou tâcher de ne le passer pas de beau-coup. » Ces paroles donnent lieu à cette dispute fameuse, si elles doivent être entendues d'un jour naturel de vingt-quatre heures, ou d'un jour artificiel de douze. Ce sont deux opinions dont chacune a des partisans considérables; et pour moi je trouve qu'il y a des sujets si mal-aisés à renfermer en si peu de temps, que non-seulement je leur accorderois les vingt-quatre heures entières, mais je me servirois même de la licence que donne ce philosophe de les excéder un peu, et les pousserois sans scrupule jusqu'à trente. Nous avons une maxime en droit qu'il faut élargir la faveur, et restreindre les rigueurs : *Odia restringenda, favores ampliandi*; et je trouve qu'un auteur est assez gêné par cette contrainte, qui a forcé quelques-uns de nos anciens d'aller jusqu'à l'impossible. Euripide, dans les Suppliantes, fait partir Thésée d'Athènes avec une armée, donner une bataille devant les murs de Thèbes, qui en

étoient éloignés de douze ou quinze lieues , et revenir victorieux en l'acte suivant; et depuis qu'il est parti jusqu'à l'arrivée du messenger qui vient faire le récit de sa victoire, Éthra et le chœur n'ont que trente-six vers à dire. C'est assez bien employer un temps si court. Eschyle fait revenir Agamemnon de Troie avec une vitesse encore tout autre. Il étoit demeuré d'accord avec Clytemnestre sa femme , que , sitôt que cette ville seroit prise , il le lui feroit savoir par des flambeaux disposés de montagne en montagne , dont le second s'allumeroit incontinent à la vue du premier, le troisième à la vue du second , et ainsi du reste; et par ce moyen elle devoit apprendre cette grande nouvelle dès la même nuit. Cependant à peine l'a-t-elle apprise par ces flambeaux allumés, qu'Agamemnon arrive , dont il faut que le navire, quoique battu d'une tempête , si j'ai bonne mémoire, ait été aussi vite que l'œil à découvrir ces lumières. Le Cid et Pompée , où les actions sont un peu précipitées, sont bien éloignés de cette licence ; et s'ils forcent la vraisemblance commune en quelque chose , du moins ils ne vont point jusqu'à de telles impossibilités.

Beaucoup déclament contre cette règle, qu'ils

nomment tyrannique, et auroient raison, si elle n'étoit fondée que sur l'autorité d'Aristote : mais ce qui la doit faire accepter, c'est la raison naturelle qui lui sert d'appui. Le poëme dramatique est une imitation, ou, pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes, et il est hors de doute que les portraits sont d'autant plus excellents, qu'ils ressemblent mieux à l'original. La représentation dure deux heures, et ressembleroit parfaitement, si l'action qu'elle représente n'en demandoit pas davantage pour sa réalité. Ainsi ne nous arrêtons point ni aux douze, ni aux vingt-quatre heures, mais resserrons l'action du poëme dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa représentation ressemble mieux, et soit plus parfaite. Ne donnons, s'il se peut, à l'une que les deux heures que l'autre remplit; je ne crois pas que Rodogune en demande guères davantage, et peut-être qu'elles suffiroient pour Cinna. Si nous ne pouvons la renfermer dans ces deux heures, prenons en quatre, six, dix; mais ne passons pas de beaucoup les vingt-quatre heures, de peur de tomber dans le dérèglement, et de réduire tellement le portrait en petit, qu'il

n'ait plus ses dimensions proportionnées , et ne soit qu'imperfection.

Sur-tout je voudrois laisser cette durée à l'imagination des auditeurs, et ne déterminer jamais le temps qu'elle emporte, si le sujet n'en avoit besoin; principalement quand la vraisemblance y est un peu forcée, comme au Cid, parcequ'alors cela ne sert qu'à les avertir de cette précipitation. Lors même que rien n'est violenté dans un poëme par la nécessité d'obéir à cette règle, qu'est-il besoin de marquer à l'ouverture du théâtre que le soleil se lève, qu'il est midi au troisième acte, et qu'il se couche à la fin du dernier? C'est une affectation qui ne fait qu'importuner. Il suffit d'établir la possibilité de la chose dans le temps où on la renferme, et qu'on le puisse trouver aisément, si l'on y veut prendre garde, sans y appliquer l'esprit malgré soi. Dans les actions même qui n'ont point plus de durée que la représentation, cela seroit de mauvaise grace, si l'on marquoit d'acte en acte qu'il s'est passé une demi-heure de l'un à l'autre.

Je répète ce que j'ai dit ailleurs, que, quand nous prenons un temps plus long, comme de dix heures, je voudrois que les huit qu'il faut prendre

se consumassent dans les intervalles des actes, et que chacun d'eux n'eût en son particulier que ce que la représentation en consume, principalement lorsqu'il y a liaison de scène perpétuelle; car cette liaison ne souffre point de vide entre deux scènes. J'estime toutefois que le cinquième, par un privilège particulier, a quelque droit de presser un peu le temps, en sorte que la part de l'action qu'il représente en tienne davantage qu'il n'en faut pour sa représentation. La raison en est, que le spectateur est alors dans l'impatience de voir la fin, et que, quand elle dépend d'acteurs qui sont sortis du théâtre, tout l'entretien qu'on donne à ceux qui y demeurent en attendant de leurs nouvelles, ne fait que languir et semble demeurer sans action. Il est hors de doute que depuis que Phocas est sorti au cinquième d'Héraclius, jusqu'à ce qu'Amintas vienne raconter sa mort, il faut plus de temps pour ce qui se fait derrière le théâtre, que pour le récit des vers qu'Héraclius, Martian et Pulchérie emploient à plaindre leur malheur. Prusias et Flaminius, dans celui de Nicomède, n'ont pas tout le loisir dont ils auroient besoin pour se rejoindre sur la mer, consulter ensemble, et revenir à la défense de la reine; et

le Cid n'en a pas assez pour se battre contre Don Sanche durant l'entretien de l'Infante avec Léonor, et de Chimène avec Elvire. Je l'ai bien vu, et n'ai point fait de scrupule de cette précipitation, dont peut-être on trouveroit plusieurs exemples chez les anciens; mais ma paresse, dont j'ai déjà parlé, me fera contenter de celui-ci, qui est de Térence dans l'Andrienne. Simon y fait entrer Pamphile son fils chez Glycère pour en faire sortir le vieillard Criton, et s'éclaircir avec lui de la naissance de sa maîtresse, qui se trouve fille de Chrémès. Pamphile y entre, parle à Criton, le prie de le servir, revient avec lui; et, durant cette entrée, cette prière et cette sortie, Simon et Chrémès qui demeurent sur le théâtre ne disent que chacun un vers, qui ne sauroit donner tout au plus à Pamphile que le loisir de demander où est Criton, et non pas de parler à lui, et lui dire les raisons qui le doivent porter à découvrir en sa faveur ce qu'il sait de la naissance de cette inconnue.

Quand la fin de l'action dépend d'acteurs qui n'ont point quitté le théâtre, et ne font point attendre de leurs nouvelles, comme dans Cinna et dans Rodogune, le cinquième acte n'a pas be-

soin de ce privilège, parcequ'alors toute l'action est en vue ; ce qui n'arrive pas quand il s'en passe une partie derrière le théâtre depuis qu'il est commencé. Les autres actes ne méritent point la même grace. S'il ne s'y trouve pas assez de temps pour y faire rentrer un acteur qui en est sorti, ou pour faire savoir ce qu'il a fait depuis cette sortie, on peut attendre à en rendre compte dans l'acte suivant, et le violon qui les distingue l'un de l'autre en peut consumer autant qu'il en est besoin ; mais dans le cinquième il n'y a point de remise, l'attention est épuisée, et il faut finir.

Je ne puis oublier, que bien qu'il nous faille réduire toute l'action tragique en un jour, cela n'empêche pas que la tragédie ne fasse connoître par narration, ou par quelque autre manière plus artificieuse, ce qu'a fait son héros en plusieurs années, puisqu'il y en a dont le nœud consiste en l'obscurité de sa naissance qu'il faut éclaircir, comme OEdipe. Je ne répéterai point, que moins on se charge d'actions passées, plus on a l'auditeur propice par le peu de gêne qu'on lui donne, en lui rendant toutes les choses présentes, sans demander aucune réflexion à sa mémoire, que pour ce qu'il a vu : mais je ne puis oublier que



c'est un grand ornement pour un poëme, que le choix d'un jour illustre et attendu depuis quelque temps. Il ne s'en présente pas toujours des occasions; et, dans tout ce que j'ai fait jusqu'ici, vous n'en trouverez de cette nature que quatre; celui d'Horace, où deux peuples devoient décider de leur empire par une bataille, celui de Rodogune, d'Andromède et de Don Sanche. Dans Rodogune, c'est un jour choisi par deux souverains, pour l'effet d'un traité de paix entre les deux couronnes ennemies, pour une entière réconciliation de deux rivales par un mariage, et pour l'éclaircissement d'un secret de plus de vingt ans touchant le droit d'ainesse entre deux princes jumeaux, dont dépend le royaume et le succès de leur amour. Celui d'Andromède et de Don Sanche ne sont pas de moindre considération; mais, comme je viens de dire, les occasions ne s'en offrent pas souvent; et dans le reste de mes ouvrages je n'ai pu choisir des jours remarquables, que par ce que le hasard y fait arriver, et non pas par l'emploi où l'ordre public les ait destinés de longue main.

Quant à l'unité de lieu, je n'en trouve aucun précepte ni dans Aristote, ni dans Horace. C'est

ce qui porte quelques-uns à croire que la règle ne s'en est établie qu'en conséquence de l'unité du jour, et à se persuader ensuite qu'on le peut étendre jusques où un homme peut aller et revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion est un peu licentieuse; et, si l'on faisoit aller un acteur en poste, les deux côtés du théâtre pourroient représenter Paris et Rouen. Je souhaiterois, pour ne point gêner du tout le spectateur, que ce qu'on fait représenter devant lui en deux heures se pût passer en effet en deux heures, et que ce qu'on lui fait voir sur un théâtre qui ne change point, pût s'arrêter dans une chambre ou dans une salle, suivant le choix qu'on en auroit fait : mais souvent cela est si mal-aisé, pour ne pas dire impossible, qu'il faut de nécessité trouver quelque élargissement pour le lieu, comme pour le temps. Je l'ai fait voir exact dans Horace, dans Polyeucte et dans Pompée; mais il faut pour cela, ou n'introduire qu'une femme, comme dans Polyeucte, ou que les deux qu'on introduit aient tant d'amitié l'une pour l'autre, et des intérêts si conjoints, qu'elles puissent être toujours ensemble, comme dans l'Horace, ou qu'il leur puisse arriver comme dans Pompée, où l'empressement de la curiosité natu-

relle fait sortir de leurs appartements Cléopâtre au second acte, et Cornélie au cinquième, pour aller jusque dans la grande salle du palais du roi, au-devant des nouvelles qu'elles attendent. Il n'en va pas de même dans Rodogune. Cléopâtre et elle ont des intérêts trop divers pour expliquer leurs plus secrètes pensées en même lieu. Je pourrois en dire ce que j'ai dit de Cinna, où en général tout se passe dans Rome, et en particulier moitié dans le cabinet d'Auguste, et moitié chez Émilie. Suivant cet ordre, le premier acte de cette tragédie seroit dans l'antichambre de Rodogune, le second dans la chambre de Cléopâtre, le troisième dans celle de Rodogune : mais si le quatrième peut commencer chez cette princesse, il ne s'y peut achever, et ce que Cléopâtre y dit à ses deux fils l'un après l'autre, y seroit mal placé. Le cinquième a besoin d'une salle d'audience, où un grand peuple puisse être présent. La même chose se rencontre dans Héraclius. Le premier acte seroit fort bien dans le cabinet de Phocas, et le second chez Léontine; mais si le troisième commence chez Pulchérie, il n'y peut finir; et il est hors d'apparence que Phocas délibère dans l'ap-

partement de cette princesse de la perte de son frère.

Nos anciens, qui faisoient parler leurs rois en place publique, donnoient assez aisément l'unité rigoureuse de lieu à leurs tragédies. Sophocle toutefois ne l'a pas observée dans son Ajax, qui sort du théâtre afin de chercher un lieu écarté pour se tuer, et s'y tue à la vue du peuple; ce qui fait juger aisément que celui où il se tue n'est pas le même que celui d'où on l'a vu sortir, puisqu'il n'en est sorti que pour en choisir un autre.

Nous ne prenons pas la même liberté de tirer les rois et les princesses de leurs appartements; et comme souvent la différence et l'opposition des intérêts de ceux qui sont logés dans le même palais ne souffrent pas qu'ils fassent leurs confidences, et ouvrent leurs secrets en même chambre, il nous faut chercher quelque autre accommodement pour l'unité de lieu, si nous la voulons conserver dans tous nos poèmes: autrement il faudroit prononcer contre beaucoup de ceux que nous voyons réussir avec éclat.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible; mais comme elle ne s'ac-

commode pas avec toute sorte de sujets, j'accorderois très volontiers que ce qu'on feroit passer en une seule ville auroit l'unité de lieu. Ce n'est pas que je voulusse que le théâtre représentât cette ville tout entière, cela seroit un peu trop vaste, mais seulement deux ou trois lieux particuliers enfermés dans l'enclos de ses murailles. Ainsi la scène de Cinna ne sort point de Rome, et est tantôt l'appartement d'Auguste dans son palais, et tantôt la maison d'Émilie. Le Menteur a les Tuileries et la Place Royale dans Paris, et la suite fait voir la prison, et le logis de Mélisse dans Lyon. Le Cid multiplie encore davantage les lieux particuliers sans quitter Séville; et, comme la liaison de scène n'y est pas gardée, le théâtre, dès le premier acte, est la maison de Chimène, l'appartement de l'Infante dans le palais du roi, et la place publique. Le second y ajoute la chambre du roi, et sans doute il y a quelque excès dans cette licence. Pour rectifier en quelque façon cette duplicité de lieu, quand elle est inévitable, je voudrois qu'on fit deux choses. : l'une, que jamais on n'en changeât dans le même acte, mais seulement de l'un à l'autre, comme il se fait dans les trois premiers de Cinna; l'autre, que ces deux

lieux n'eussent point besoin de diverses décorations, et qu'aucun des deux ne fût jamais nommé, mais seulement le lieu général où tous les deux sont compris, comme Paris, Rome, Lyon, Constantinople, etc. Cela aideroit à tromper l'auditeur, qui, ne voyant rien qui lui marquât la diversité des lieux, ne s'en apercevroit pas, à moins d'une réflexion malicieuse et critique, dont il y en a peu qui soient capables, la plupart s'attachant avec chaleur à l'action qu'ils voient représenter. Le plaisir qu'ils y prennent est cause qu'ils n'en veulent pas chercher le peu de justesse pour s'en dégoûter, et ils ne le reconnoissent que par force, quand il est trop visible, comme dans le *Menteur* et la *Suite*, où les différentes décorations font reconnoître cette duplicité de lieu, malgré qu'on en ait.

Mais comme les personnes qui ont des intérêts opposés, ne peuvent pas vraisemblablement expliquer leurs secrets en même place, et qu'ils sont quelquefois introduits dans le même acte, avec liaison de scène qui emporte nécessairement cette unité; il faut trouver un moyen qui la rende compatible avec cette contradiction qu'y forme la vraisemblance rigoureuse, et voir comment

pourra subsister le quatrième acte de Rodogune, et le troisième d'Héraclius, où j'ai déjà marqué cette répugnance du côté des deux personnes ennemies qui parlent en l'un et en l'autre. Les jurisconsultes admettent des fictions de droit, et je voudrais, à leur exemple, introduire des fictions de théâtre, pour établir un lieu théâtral, qui ne seroit ni l'appartement de Cléopâtre, ni celui de Rodogune dans la pièce qui porte ce titre, ni celui de Phocas, de Léontine, ou de Pulchérie dans Héraclius, mais une salle sur laquelle ouvrent ces divers appartements, à qui j'attribuerois deux privilèges : l'un, que chacun de ceux qui y parleroient fût présumé y parler avec le même secret que s'il étoit dans sa chambre ; l'autre, qu'au lieu que dans l'ordre commun il est quelquefois de la bienséance que ceux qui occupent le théâtre aillent trouver ceux qui sont dans leur cabinet pour parler à eux, ceux-ci pussent les venir trouver sur le théâtre, sans choquer cette bienséance, afin de conserver l'unité de lieu et la liaison des scènes. Ainsi Rodogune dans le premier acte vient trouver Laonice qu'elle devoit mander pour parler à elle ; et, dans le quatrième, Cléopâtre vient trouver Antiochus au même lieu où il vient de fléchir

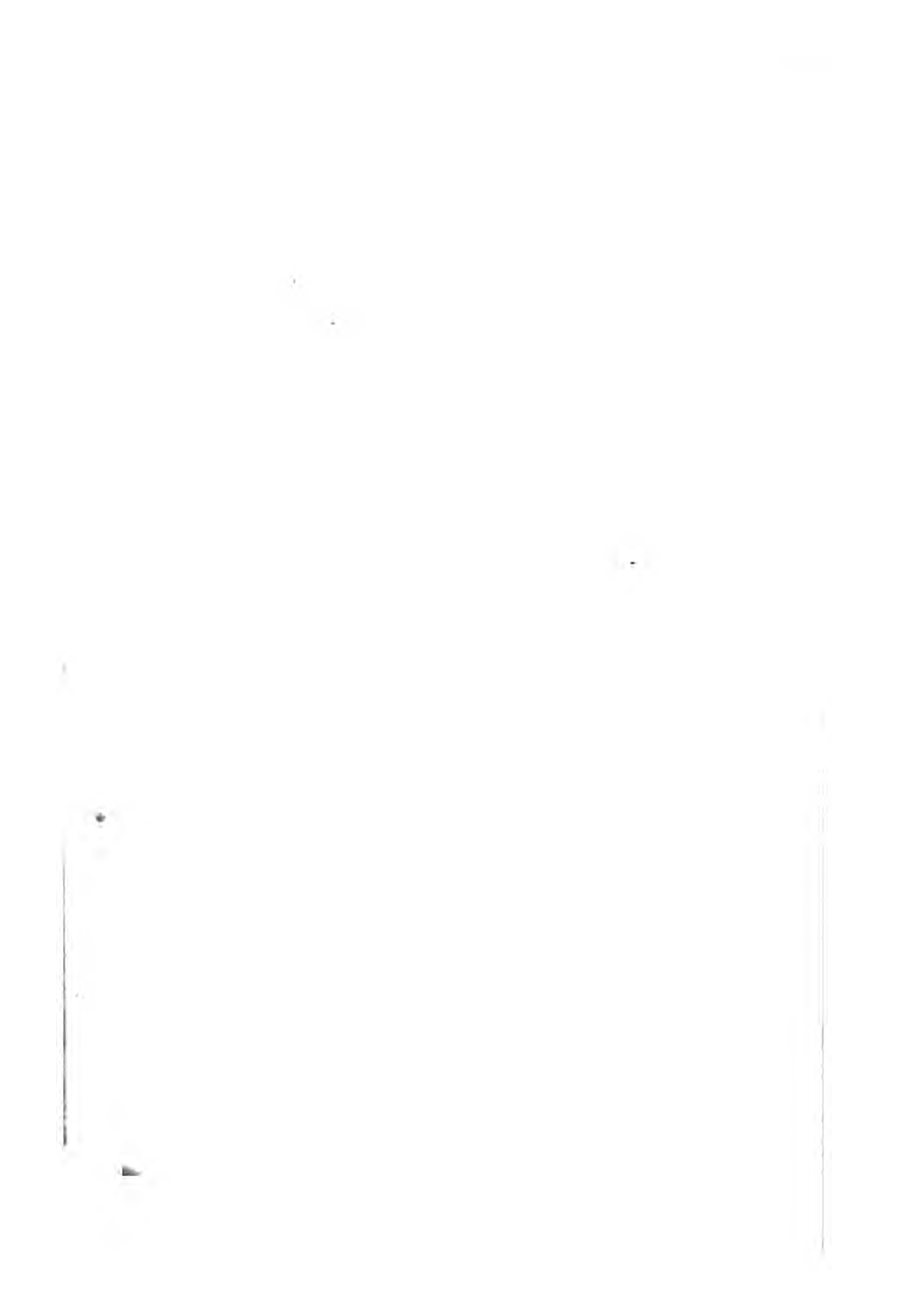
Rodogune, bien que dans l'exacte vraisemblance ce prince devoit aller chercher sa mère dans son cabinet, puisqu'elle hait trop cette princesse pour venir parler à lui dans son appartement, où la première scène fixeroit le reste de cet acte, si l'on n'apportoit ce tempérament dont j'ai parlé, à la rigoureuse unité de lieu.

Beaucoup de mes pièces en manqueront, si l'on ne veut point admettre cette modération, dont je me contenterai toujours à l'avenir, quand je ne pourrai satisfaire à la dernière rigueur de la règle. Je n'ai pu y en réduire que trois, Horace, Polyeucte et Pompée. Si je me donne trop d'indulgence dans les autres, j'en aurai encore davantage pour ceux dont je verrai réussir les ouvrages sur la scène avec quelque apparence de régularité. Il est facile aux spéculatifs d'être sévères; mais, s'ils vouloient donner dix ou douze poèmes de cette nature au public, ils élargiroient peut-être les règles encore plus que je ne fais, sitôt qu'ils auroient reconnu par l'expérience quelle contrainte apporte leur exactitude, et combien de belles choses elle bannit de notre théâtre. Quoi qu'il en soit, voilà mes opinions, ou, si vous voulez, mes hérésies touchant les principaux points



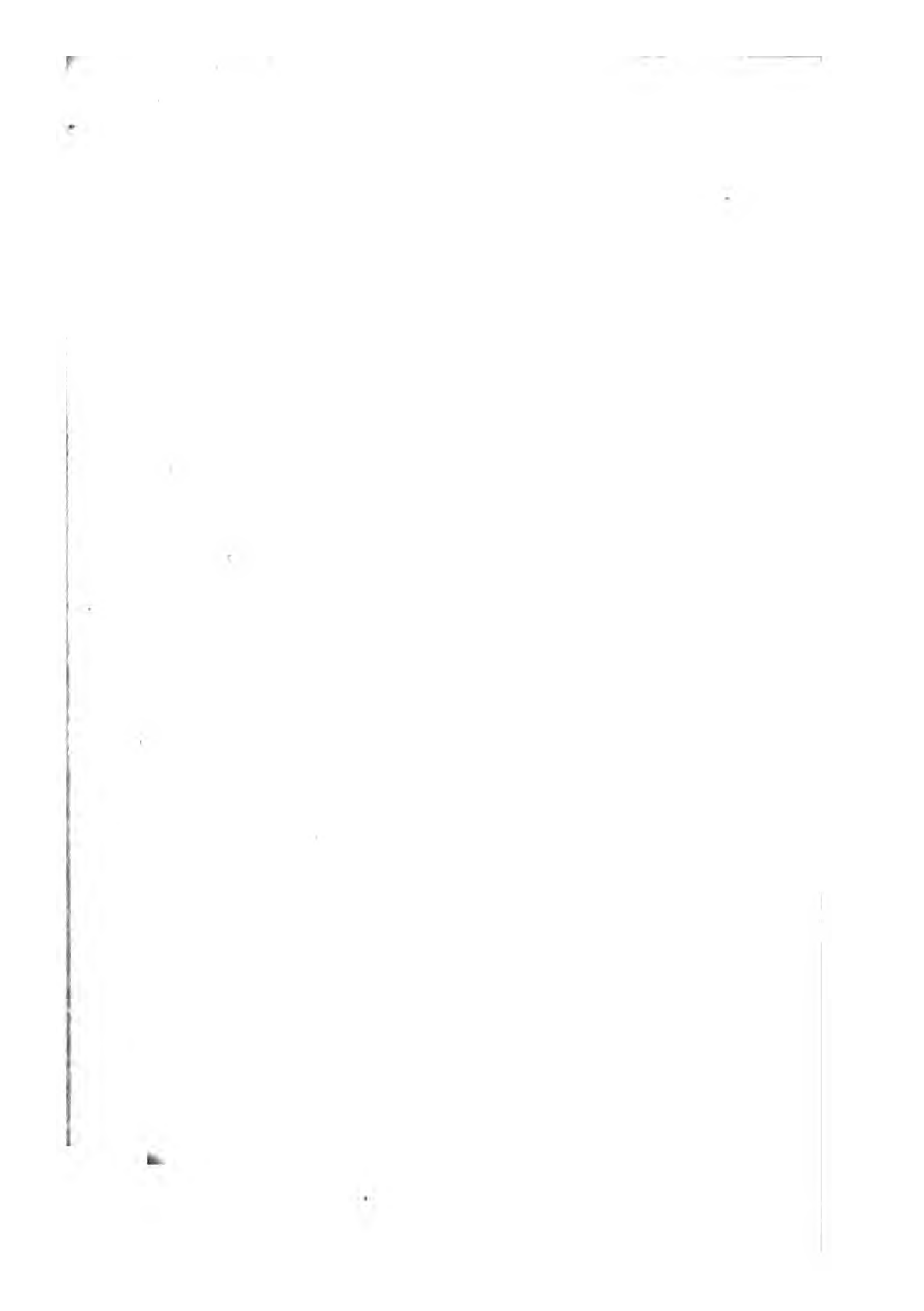
de l'art; et je ne sais point mieux accorder les règles anciennes avec les agréments modernes. Je ne doute point qu'il ne soit aisé d'en trouver de meilleurs moyens , et je serai tout prêt à les suivre, lorsqu'on les aura mis en pratique aussi heureusement qu'on y a vu les miens.

**FIN DES TROIS DISCOURS.**



LES diverses éditions de P. Corneille ne s'accordent pas sur les époques auxquelles ont paru ses pièces de théâtre. Elles indiquent tantôt l'année de la représentation, tantôt celle de l'impression. Le tableau suivant présente l'une et l'autre date, pour les onze pièces qui sont regardées comme les chefs-d'œuvre de ce grand homme.

	ANNÉE DE LA REPRÉSENTATION.	ANNÉE DE L'IMPRESSION.
LE CID.	1636	1636
HORACE.	1639	1641
CINNA.	1639	1639
POLYEUCTE.	1640	1643
LE MENTEUR.	1642	1642
POMPÉE.	1641	1644
RODOGUNE.	1646	1646
HÉRACLIUS.	1647	1647
DON SANCHE D'ARAGON.	1651	1651
NICOMÈDE.	1652	1657
SERTORIUS.	1662	1662



# LE CID,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1636.

---

## NOMS DES PERSONNAGES.

**DON FERNAND**, premier roi de Castille.

**DONA URRACQUE**, infante de Castille.

**DON DIÈGUE**, père de don Rodrigue.

**DON GOMÈS**, comte de Gormas, père de Chimène.

**CHIMÈNE**, fille de don Gomès.

**DON RODRIGUE**, amant de Chimène.

**DON SANCHE**, amoureux de Chimène.

**DON ARIAS**,  
**DON ALONSE**, } gentilshommes castillans.

**LÉONOR**, gouvernante de l'infante.

**ELVIRE**, gouvernante de Chimène.

**UN PAGE** de l'infante.

La scène est à Séville.

# LE CID.

---

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE I.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

ELVIRE, m'as-tu fait un rapport bien sincère ?  
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père ?

ELVIRE.

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés ;  
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez ;  
Et, si je ne m'abuse à lire dans son ame,  
Il vous commandera de répondre à sa flamme.

CHIMÈNE.

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois,  
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix ;

Apprends - moi de nouveau quel espoir j'en dois  
prendre ;

Un si charmant discours ne se peut trop entendre ;  
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour  
La douce liberté de se montrer au jour.

Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue  
Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue ?  
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité  
Entre ces deux amants me penche d'un côté ?

ELVIRE.

Non : j'ai peint votre cœur dans une indifférence  
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni n'abat l'espérance ,  
Et, sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux ,  
Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.

Ce respect l'a ravi ; sa bouche et son visage  
M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage :  
Et, puisqu'il faut encor vous en faire un récit ,  
Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit :

« Elle est dans le devoir ; tous deux sont dignes d'elle,  
« Tous deux formés d'un sang noble , vaillant, fidèle,  
« Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux  
« L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.  
« Don Rodrigue, sur-tout, n'a trait en son visage  
« Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,  
« Et sort d'une maison si féconde en guerriers,



« Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.  
« La valeur de son père en son temps sans pareille,  
« Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille ;  
« Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,  
« Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.  
« Je me promets du fils ce que j'ai vu du père ;  
« Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. »

Il alloit au conseil, dont l'heure qui pressoit  
A tranché ce discours qu'à peine il commençoit ;  
Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée  
Entre vos deux amants n'est pas fort balancée.  
Le roi doit à son fils élire un gouverneur ;  
Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur :  
Ce choix n'est pas douteux ; et sa rare vaillance  
Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.  
Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,  
Dans un espoir si juste il sera sans rival ;  
Et puisque don Rodrigue a résolu son père  
Au sortir du conseil à proposer l'affaire,  
Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,  
Et si tous vos desirs seront bientôt contents.

## CHIMÈNE.

Il semble toutefois que mon ame troublée  
Refuse cette joie, et s'en trouve accablée.  
Un moment donne au sort des visages divers ;

Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMÈNE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

## SCÈNE II.

L'INFANTE, LÉONOR, UN PAGE.

L'INFANTE.

Page, allez avertir Chimène de ma part  
 Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,  
 Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

## SCÈNE III.

L'INFANTE, LÉONOR.

LÉONOR.

Madame, chaque jour même desir vous presse;  
 Et dans son entretien je vous vois chaque jour  
 Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet : je l'ai presque forcée

A recevoir les traits dont son ame est blessée.  
Elle aime don Rodrigue, et le tient de ma main ;  
Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain :  
Ainsi de ces amants ayant formé les chaînes ,  
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

**LÉONOR.**

Madame , toutefois , parmi leurs bons succès ,  
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.  
Cet amour qui tous deux les comble d'alégresse  
Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse ?  
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux  
Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux ?  
Mais je vais trop avant , et deviens indiscrete.

**L'INFANTE.**

Ma tristesse redouble à la tenir secrète.  
Écoute , écoute enfin comme j'ai combattu ;  
Et , plaignant ma foiblesse , admire ma vertu.  
L'amour est un tyran qui n'épargne personne :  
Ce jeune chevalier , cet amant que je donne ,  
Je l'aime.

**LÉONOR.**

**Vous l'aimez !**

**L'INFANTE.**

**Mets la main sur mon cœur ,  
Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur ,**

Comme il le reconnoît.

LÉONOR.

Pardonnez-moi , madame ,  
 Si je sors du respect pour blâmer cette flamme.  
 Choisir pour votre amant un simple chevalier !  
 Une grande princesse à ce point s'oublier !  
 Et que dira le roi ? que dira la Castille ?  
 Vous souvenez-vous bien de qui vous êtes fille ?

L'INFANTE.

Oui , oui , je m'en souviens ; et j'épandrai mon sang  
 Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.  
 Je te répondrais bien que dans les belles ames  
 Le seul mérite a droit de produire des flammes ;  
 Et , si ma passion cherchoit à s'excuser ,  
 Mille exemples fameux pourroient l'autoriser :  
 Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage.  
 Si j'ai beaucoup d'amour , j'ai bien plus de courage ;  
 Un noble orgueil m'apprend qu'étant fille de roi  
 Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.

Quand je vis que mon cœur ne se pouvoit défendre,  
 Moi-même je donnai ce que je n'osois prendre ;  
 Je mis , au lieu de moi , Chimène en ces liens ,  
 Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.  
 Ne t'étonne donc plus si mon ame gênée  
 Avec impatience attend leur hyménée ;

Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.  
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui ;  
C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture ;  
Et, malgré la rigueur de ma triste aventure ,  
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari ,  
Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.

Je souffre cependant un tourment incroyable ;  
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable ;  
Je travaille à le perdre , et le perds à regret ;  
Et de là prend son cours mon déplaisir secret.  
Je suis au désespoir que l'amour me contraigne  
A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne ;  
Je sens en deux partis mon esprit divisé :  
Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé.  
Cet hymen m'est fatal ; je le crains, et souhaite ;  
Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite :  
Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas ,  
Que je meurs s'il s'achève, ou ne s'achève pas.

LEONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,  
Sinon que de vos maux avec vous je soupire :  
Je vous blâmois tantôt, je vous plains à présent.  
Mais puisque dans un mal si doux et si cuisant  
Votre vertu combat et son charme et sa force,  
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,

Elle rendra le calme à vos esprits flottants :  
Espérez donc tout d'elle et du secours du temps ;  
Espérez tout du ciel : il a trop de justice  
Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

## SCÈNE IV.

L'INFANTE, LÉONOR, UN PAGE.

LE PAGE.

Par vos commandements Chimène vous vient voir.

L'INFANTE, à Léonor.

Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie ?

L'INFANTE.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,  
Remettre mon visage un peu plus à loisir.  
Je vous suis.

## SCÈNE V.

## L'INFANTE.

Juste ciel, d'où j'attends mon remède,  
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède ;  
Assure mon repos, assure mon honneur.  
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur.  
Cet hyménée à trois également importe ;  
Rends son effet plus prompt, ou mon ame plus forte.  
D'un lien conjugal joindre ces deux amants,  
C'est briser tous mes fers, et finir mes tourments.  
Mais je tarde un peu trop; allons trouver Chimène,  
Et par son entretien soulager notre peine.

## SCÈNE VI.

## LE COMTE, DON DIÈGUE.

## LE COMTE.

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi  
Vous élève en un rang qui n'étoit dû qu'à moi ;  
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

## DON DIÈGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille

Montre à tous qu'il est juste , et fait connoître assez  
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois , ils sont ce que nous  
sommes ,

Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;  
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans  
Qu'ils savent mal payer les services présents.

DON DIÈGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite ;  
La faveur l'a pu faire autant que le mérite ;  
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu ,  
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.  
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre ;  
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre :  
Rodrigue aime Chimène , et ce digne sujet  
De ses affections est le plus cher objet ;  
Consentez-y , monsieur , et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre ;  
Et le nouvel éclat de votre dignité  
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.  
Exercez-la , monsieur , et gouvernez le prince ;  
Montrez-lui comme il faut régir une province ,  
Faire trembler par-tout les peuples sous sa loi ,



Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi.  
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine;  
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,  
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,  
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,  
Reposer tout armé, forcer une muraille,  
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.  
Instruisez-le d'exemple, et vous ressouvenez  
Qu'il faut faire à ses yeux ce que vous enseignez.

DON DIÈGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,  
Il lira seulement l'histoire de ma vie.  
Là, dans un long tissu de belles actions,  
Il verra comme il faut dompter des nations,  
Attaquer une place, ordonner une armée,  
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivants ont bien plus de pouvoir;  
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.  
Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années,  
Que ne puisse égaler une de mes journées?  
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,  
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.  
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille;  
Mon nom sert de rempart à toute la Castille;

Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres lois,  
 Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.  
 Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,  
 Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire.  
 Le prince, à mes côtés, feroit dans les combats  
 L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;  
 Il apprendroit à vaincre en me regardant faire ;  
 Et, pour répondre en hâte à son grand caractère,  
 Il verroit...

DON DIÈGUE.

Je le sais, vous servez bien le roi ;  
 Je vous ai vu combattre et commander sous moi :  
 Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,  
 Votre rare valeur a bien rempli ma place ;  
 Enfin, pour épargner des discours superflus,  
 Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.  
 Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence  
 Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritois vous l'avez emporté.

DON DIÈGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

DON DIÈGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

DON DIÈGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

DON DIÈGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

DON DIÈGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas ! moi ?

DON DIÈGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,  
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

( Il lui donne un soufflet. )

DON DIÈGUE, l'épée à la main.

Achève, et prends ma vie après un tel affront,  
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse ?

DON DIÈGUE.

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

LE COMTE.

Ton épée est à moi : mais tu serois trop vain,  
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.

Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,  
Pour son instruction, l'histoire de ta vie;  
D'un insolent discours ce juste châtiment  
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

## SCÈNE VII.

DON DIÈGUE.

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !  
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?  
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers,  
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?  
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,  
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,  
Tant de fois affermi le trône de son roi,  
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi !  
O cruel souvenir de ma gloire passée !

OEuvre de tant de jours en un jour effacée !  
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !  
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !  
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,  
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?

Comte, sois de mon prince à présent gouverneur,  
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;  
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,  
Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.  
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,  
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,  
Fer jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,  
M'as servi de parade, et non pas de défense,  
Va, quitte désormais le dernier des humains,  
Passe pour me venger en de meilleures mains.

## SCÈNE VIII.

DON DIÈGUE, DON RODRIGUE.

DON DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur ?

DON RODRIGUE.

Tout autre que mon père  
L'éprouveroit sur l'heure.

D'ON DIÈGUE.

Agréable colère!

Digne ressentiment à ma douleur bien doux!  
 Je reconnois mon sang à ce noble courroux :  
 Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.  
 Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma  
 honte;  
 Viens me venger.

DON RODRIGUE.

De quoi?

DON DIÈGUE.

D'un affront si cruel

Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel:  
 D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie,  
 Mais mon âge a trompé ma généreuse envie;  
 Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,  
 Je le remets au tien pour venger et punir.  
 Va contre un arrogant éprouver ton courage,  
 Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.  
 Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,  
 Je te donne à combattre un homme à redouter :  
 Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,  
 Se faire un beau rempart de mille funérailles.

DON RODRIGUE.

Son nom? c'est perdre temps en propos superflus.

DON DIÈGUE.

Donc pour te dire encor quelque chose de plus,  
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,  
C'est...

DON RODRIGUE.

De grace, achevez.

DON DIÈGUE.

Le père de Chimène.

DON RODRIGUE.

Le...

DON DIÈGUE.

Ne réplique point, je connois ton amour ;  
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour ;  
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense :  
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance,  
Je ne te dis plus rien ; venge-moi, venge-toi ;  
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi :  
Accablé des malheurs où le destin me range,  
Je m'en vais les pleurer. Va, cours, vole, et nous venge.

SCÈNE IX.

DON RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur

D'une atteinte imprévue aussi-bien que mortelle,  
Misérable vengeur d'une juste querelle,  
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,  
Je demeure immobile, et mon ame abattue

Cède au coup qui me tue.

Si près de voir mon feu récompensé,

O Dieu ! l'étrange peine !

En cet affront mon père est l'offensé ,

Et l'offenseur le père de Chimène !

Que je sens de rudes combats !

Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse,

Il faut venger un père , et perdre une maîtresse ;

L'un m'anime le cœur , l'autre retient mon bras.

Réduit au triste choix , ou de trahir ma flamme ,

Ou de vivre en infâme ,

Des deux côtés mon mal est infini.

O Dieu ! l'étrange peine !

Faut-il laisser un affront impuni ?

Faut-il punir le père de Chimène ?

Père , maîtresse , honneur , amour ,

Noble et dure contrainte , aimable tyrannie ,

Tous mes plaisirs sont morts , ou ma gloire ternie ;

L'un me rend malheureux , l'autre indigne du jour.



Cher et cruel espoir d'une ame généreuse ,  
 Mais ensemble amoureuse ,  
 Digne ennemi de mon plus grand bonheur ,  
 Fer , qui causes ma peine ,  
 M'es-tu donné pour venger mon honneur ?  
 M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas ;  
 Je dois à ma maîtresse aussi-bien qu'à mon père ;  
 J'attire, en me vengeant, sa haine et sa colère ;  
 J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.  
 A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle ,  
 Et l'autre , indigne d'elle.  
 Mon mal augmente à le vouloir guérir ,  
 Tout redouble ma peine :  
 Allons , mon ame, et , puisqu'il faut mourir ,  
 Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !  
 Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !  
 Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire  
 D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison ;  
 Respecter un amour dont mon ame égarée  
 Voit la perte assurée !  
 N'écoutons plus ce penser suborneur

Qui ne sert qu'à ma peine :  
Allons , mon bras , sauvons du moins l'honneur ;  
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui , mon esprit s'étoit déçu ;  
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :  
Que je meure au combat , ou meure de tristesse ,  
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.  
Je m'accuse déjà de trop de négligence ,  
Courons à la vengeance ;  
Et , tout honteux d'avoir tant balancé ,  
Ne soyons plus en peine ,  
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé ,  
Si l'offenseur est père de Chimène.

FIN DU PREMIER ACTE.

---

**ACTE SECOND.**

---

**SCÈNE I.****DON ARIAS, LE COMTE.****LE COMTE.**

**J**E l'avoue entre nous, quand je lui fis l'affront,  
J'eus le sang un peu chaud, et le bras un peu prompt.  
Mais, puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

**DON ARIAS.**

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède;  
Il y prend grande part, et son cœur irrité  
Agira contre vous de pleine autorité.  
Aussi vous n'avez point de valable défense :  
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,  
Demandent des devoirs et des soumissions  
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le roi peut , à son gré , disposer de ma vie.

DON ARIAS.

De trop d'empotement votre faute est suivie.  
Le roi vous aime encore , apaisez son courroux ;  
Il a dit : *Je le veux*. Désobéirez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur , pour conserver ma gloire et mon estime,  
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime ;  
Et , quelque grand qu'il fût , mes services présents  
Pour le faire abolir sont plus que suffisants.

DON ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,  
Jamais à son sujet un roi n'est redevable :  
Vous vous flattez beaucoup ; et vous devez savoir  
Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.  
Vous vous perdrez , monsieur , sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

DON ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.  
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,  
Tout l'état périra , s'il faut que je périsse.

DON ARIAS.

Quoi! vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE.

D'un sceptre qui, sans moi, tomberoit de sa main.  
Il a trop d'intérêt lui-même à ma personne,  
Et ma tête, en tombant, feroit choir sa couronne.

DON ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits:  
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

DON ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

DON ARIAS.

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jeté, monsieur, n'en parlons plus.

DON ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre.  
Tout couvert de lauriers craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

## LE CID.

DON ARIAS.

Mais non pas sans effet.

( Il rentre. )

LE COMTE.

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait.  
 Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces:  
 J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgraces ;  
 Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,  
 Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

## SCÈNE II.

LE COMTE, DON RODRIGUE.

DON RODRIGUE.

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

DON RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connois-tu bien don Diègue ?

LE COMTE.

Oui.

DON RODRIGUE.

Parlons bas, écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,  
La vaillance et l'honneur de son temps? Le sais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

DON RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,  
Sais-tu que c'est son sang? Le sais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

DON RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux.

DON RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées  
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi! Qui t'a rendu si vain,  
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

DON RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font pas connoître,  
Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis?

RODRIGUE.

Oui : tout autre que moi  
 Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.  
 Mille et mille lauriers dont ta tête est couverte  
 Semblent porter écrit le destin de ma perte ;  
 J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;  
 Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.  
 A qui venge son père il n'est rien d'impossible ;  
 Ton bras est vaincu , mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paroît aux discours que tu tiens,  
 Par tes yeux , chaque jour , se découvroit aux miens :  
 Et , croyant voir en toi l'honneur de la Castille ,  
 Mon ame avec plaisir te destinoit ma fille.  
 Je sais ta passion , et suis ravi de voir  
 Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir ,  
 Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime,  
 Que ta haute vertu répond à mon estime ,  
 Et que , voulant pour gendre un chevalier parfait,  
 Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.  
 Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ,  
 J'admire ton courage , et je plains ta jeunesse.  
 Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;  
 Dispense ma valeur d'un combat inégal ;  
 Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire :



A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.  
On te croiroit toujours abattu sans effort,  
Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

DON RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :  
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

DON RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre ?

DON RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir ; et le fils dégénère  
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

### SCÈNE III.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur ;  
Fais agir ta constance en ce coup de malheur,

Tu reverras le calme après ce foible orage;  
 Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage,  
 Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMÈNE.

Mon cœur, outré d'ennuis, n'ose rien espérer.  
 Un orage si prompt qui trouble une bonace  
 D'un naufrage certain nous porte la menace;  
 Je n'en saurois douter, je péris dans le port.  
 J'aimois, j'étois aimée, et nos pères d'accord;  
 Et je vous en contoïis la première nouvelle  
 Au malheureux moment que naissoit leur querelle,  
 Dont le récit fatal, sitôt qu'on vous l'a fait,  
 D'une si douce attente a ruiné l'effet.

Maudite ambition, détestable manie,  
 Dont les plus généreux souffrent la tyrannie;  
 Impitoyable honneur, mortel à mes plaisirs,  
 Que tu me vas coûter de pleurs et de soupirs!

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre;  
 Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre;  
 Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,  
 Puisque déjà le roi les veut accommoder :  
 Et tu sais que mon ame à tes ennuis sensible  
 Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMÈNE.

Les accommodements ne font rien en ce point ;  
Les affronts à l'honneur ne se réparent point.  
En vain on fait agir la force et la prudence ;  
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence ;  
La haine que les cœurs conservent au-dedans  
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardents.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue et Chimène  
Des pères ennemis dissipera la haine ;  
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort,  
Par un heureux hymen, étouffer ce discord.

CHIMÈNE.

Je le souhaite ainsi, plus que je ne l'espère ;  
Don Diègue est trop altier, et je connois mon père.  
Je sens couler des pleurs que je veux retenir :  
Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu ? d'un vieillard l'impuissante foiblesse ?

CHIMÈNE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup :  
 Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire,  
 Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMÈNE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui !  
 Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui ?  
 Étant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage !  
 Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage,  
 Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus  
 De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chimène est généreuse, et, quoique intéressée,  
 Elle ne peut souffrir une lâche pensée :  
 Mais si, jusques au jour de l'accommodement,  
 Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,  
 Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,  
 Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage ?

CHIMÈNE.

Ah, madame ! en ce cas je n'ai plus de souci.

SCÈNE IV.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR,  
UN PAGE.

L'INFANTE.

Page, cherchez Rodrigue, et l'amenez ici.

LE PAGE.

Le comte de Gormas et lui...

CHIMÈNE.

Bon Dieu! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce palais il sont sortis ensemble.

CHIMÈNE.

Seuls?

LE PAGE.

Seuls, et qui sembloient tout bas se quereller.

CHIMÈNE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.

Madame, pardonnez à cette promptitude.

## SCÈNE V.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Hélas ! que dans l'esprit je sens d'inquiétude !  
 Je pleure ses malheurs, son amant me ravit ;  
 Mon repos m'abandonne, et ma flamme revit.  
 Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène  
 Fait renaître à-la-fois mon espoir et ma peine ;  
 Et leur division , que je vois à regret,  
 Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LÉONOR.

Cette haute vertu qui règne dans votre ame  
 Se rend-elle sitôt à cette lâche flamme ?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche , à présent que chez moi  
 Pompeuse et triomphante elle me fait la loi ;  
 Porte-lui du respect puisqu'elle m'est si chère ;  
 Ma vertu la combat , mais malgré moi j'espère ;  
 Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu  
 Vole après un amant que Chimène a perdu.

LÉONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage ;

Et la raison chez vous perd ainsi son usage.

L'INFANTE.

Ah! qu'avec peu d'effet on entend la raison  
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison!  
Et lorsque le malade aime sa maladie,  
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie!

LÉONOR.

Votre espoir vous séduit; votre mal vous est doux;  
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sais que trop; mais si ma vertu cède,  
Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il possède.  
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,  
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,  
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte;  
Que ne fera-t-il point s'il peut vaincre le comte?  
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits  
Les royaumes entiers tomberont sous ses lois;  
Et mon amour flatteur déjà me persuade  
Que je le vois assis au trône de Grenade,  
Les Maures subjugués trembler en l'adorant,  
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,  
Le Portugal se rendre, et ses nobles journées  
Porter delà les mers ses hautes destinées,  
Du sang des Africains arroser ses lauriers :

Enfin, tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,  
Je l'attends de Rodrigue après cette victoire,  
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LÉONOR.

Mais, madame, voyez où vous portez son bras  
En suite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le comte a fait l'outrage,  
Ils sont sortis ensemble, en faut-il davantage?

LÉONOR.

Je veux que ce combat demeure pour certain;  
Votre esprit va-t-il pas bien vite pour sa main?

L'INFANTE.

Que veux-tu? Je suis folle, et mon esprit s'égare:  
Mais c'est le moindre mal que l'amour me prépare.  
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis,  
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

## SCÈNE VI.

DON FERNAND, DON ARIAS, DON SANCHE,  
DON ALONSE.

DON FERNAND.

Le comte est donc si vain et si peu raisonnable?



Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

DON ARIAS.

Je l'ai de votre part long-temps entretenu ;  
J'ai fait mon pouvoir, sire, et n'ai rien obtenu.

DON FERNAND.

Justes cieux ! Ainsi donc un sujet téméraire  
A si peu de respect et de soin de me plaire !  
Il offense don Diègue, et méprise son roi !  
Au milieu de ma cour il me donne la loi !  
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,  
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine :  
Fût-il la valeur même et le dieu des combats,  
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.  
Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence,  
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence :  
Mais, puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,  
Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de lui.

## SCÈNE VII.

DON FERNAND, DON SANCHE, DON ARIAS.

DON SANCHE.

Peut-être un peu de temps le rendroit moins rebelle,  
Ou l'a pris tout bouillant encor de sa querelle ;

Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,  
 Un cœur si généreux se rend mal-aisément :  
 Il voit bien qu'il a tort; mais une ame si haute  
 N'est pas sitôt réduite à confesser sa faute.

DON FERNAND.

Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti  
 Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

DON SANCHE.

J'obéis, et me tais; mais, de grace encor, sire,  
 Deux mots en sa défense.

DON FERNAND.

Et que pourrez-vous dire?

DON SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions  
 Ne se peut abaisser à des soumissions.  
 Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte;  
 Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte.  
 Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,  
 Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.  
 Commandez que son bras, nourri dans les alarmes,  
 Répare cette injure à la pointe des armes;  
 Il satisfera, sire; et vienne qui voudra,  
 Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

DON FERNAND.

Vous perdez le respect; mais je pardonne à l'âge,

**Et** j'excuse l'ardeur en un jeune courage.

**Un** roi dont la prudence a de meilleurs objets

**Est** meilleur ménager du sang de ses sujets;

**Je** veille pour les miens, mes soucis les conservent,

**Comme** le chef a soin des membres qui le servent.

**Ainsi** votre raison n'est pas raison pour moi :

**Vous** parlez en soldat ; je dois agir en roi ;

**Et** quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire,

**Le** comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.

**D'ailleurs** l'affront me touche ; il a perdu d'honneur

**Celui** que de mon fils j'ai fait le gouverneur.

**S'attaquer** à mon choix, c'est se prendre à moi-même,

**Et** faire un attentat sur le pouvoir suprême.

**N'en** parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux

**De** nos vieux ennemis arborer les drapeaux ;

**Vers** la bouche du fleuve ils ont osé paroître.

**DON ARIAS.**

**Les** Maures ont appris par force à vous connoître.

**Et**, tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur

**De** se plus hasarder contre un si grand vainqueur.

**DON FERNAND.**

**Ils** ne verront jamais, sans quelque jalousie,

**Mon** sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie ;

**Et** ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé,

**Avec** un œil d'envie est toujours regardé.

C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville  
Placer depuis dix ans le trône de Castille,  
Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus prompt  
Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

DON ARIAS.

Sire, ils ont trop appris, aux dépens de leurs têtes,  
Combien votre présence assure vos conquêtes;  
Vous n'avez rien à craindre.

DON FERNAND.

Et rien à négliger.

Le trop de confiance attire le danger;  
Et le même ennemi que l'on vient de détruire,  
S'il sait prendre son temps, est capable de nuire.  
Toutefois j'aurois tort de jeter dans les cœurs,  
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs;  
L'effroi que produiroit cette alarme inutile,  
Dans la nuit qui survient, troubleroit trop la ville.  
Faites doubler la garde aux murs et sur le port;  
C'est assez pour ce soir.

## SCÈNE VIII.

DON FERNAND, DON SANCHE, DON ARIAS,  
DON ALONSE.

DON ALONSE.

Sire, le comte est mort.

Don Diègue par son fils a vengé son offense.

DON FERNAND.

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance,  
Et j'ai voulu dès-lors prévenir ce malheur.

DON ALONSE.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur ;  
Elle vient toute en pleurs vous demander justice.

DON FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon ame compatisse,  
Ce que le comte a fait semble avoir mérité  
Ce juste châtiment de sa témérité.  
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,  
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.  
Après un long service à mon état rendu,  
Après son sang pour moi mille fois répandu,  
A quelque sentiment que son orgueil m'oblige,  
Sa perte m'affoiblit, et son trépas m'afflige.

## SCÈNE IX.

DON FERNAND, DON DIÈGUE, CHIMÈNE,  
DON SANCHE, DON ARIAS, DON ALONSE.

CHIMÈNE.

Sire, sire, justice.

DON DIÈGUE.

Ah! sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE.

Je me jette à vos pieds.

DON DIÈGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE.

Je demande justice.

DON DIÈGUE.

Entendez ma défense.

CHIMÈNE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence;  
Il a de votre sceptre abattu le soutien,  
Il a tué mon père.

DON DIÈGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMÈNE.

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

DON DIÈGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

DON FERNAND.

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.

Chimène, je prends part à votre déplaisir,

D'une égale douleur je sens mon ame atteinte.

Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE.

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang

Couler à gros bouillons de son généreux flanc;

Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,

Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,

Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux

De se voir répandu pour d'autres que pour vous,

Qu'au milieu des hasards n'osoit verser la guerre,

Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.

Et, pour son coup d'essai, son indigne attentat

D'un si ferme soutien a privé votre état,

De vos meilleurs soldats abattu l'assurance,

Et de vos ennemis relevé l'espérance.

J'ai couru sur le lieu sans force et sans couleur,

Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,

Sire, la voix me manque à ce récit funeste;

Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

DON FERNAND.

Prends courage , ma fille ; et sache qu'aujourd'hui  
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE.

Sire , de trop d'honneur ma misère est suivie.  
Je vous l'ai déjà dit , je l'ai trouvé sans vie ;  
Son flanc étoit ouvert ; et , pour mieux m'émouvoir ,  
Son sang sur la poussière écrivoit mon devoir ;  
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite  
Me parloit par sa plaie , et hâtoit ma poursuite ;  
Et , pour se faire entendre au plus juste des rois ,  
Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

Sire , ne souffrez pas que sous votre puissance  
Règne devant vos yeux une telle licence ,  
Que les plus valeureux avec impunité  
Soient exposés aux coups de la témérité ,  
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire ,  
Se baigne dans leur sang , et brave leur mémoire.  
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir  
Éteint , s'il n'est vengé , l'ardeur de vous servir.  
Enfin , mon père est mort , j'en demande vengeance ,  
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance :  
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang ;  
Vengez-la par une autre , et le sang par le sang ;  
Immolez , non à moi , mais à votre couronne ,



Mais à votre grandeur, mais à votre personne,  
Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'état  
Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

DON FERNAND.

Don Diègue, répondez.

DON DIÈGUE.

Qu'on est digne d'envie,  
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie;  
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,  
Au bout de leur carrière, un destin malheureux!  
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,  
Moi, que jadis par-tout a suivi la victoire,  
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,  
Recevoir un affront, et demeurer vaincu.  
Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,  
Ce que n'a pu jamais Aragon, ni Grenade,  
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,  
Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux,  
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage  
Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge.

Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,  
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,  
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,  
Descendoient au tombeau tout chargés d'infamie,  
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,

Digne de son pays, et digne de son roi.  
Il m'a prêté sa main, il a tué le comte,  
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.  
Si montrer du courage et du ressentiment,  
Si venger un soufflet mérite un châtement,  
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :  
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.  
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats,  
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.  
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,  
Il ne l'eût jamais fait, si je l'eusse pu faire.  
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,  
Et conservez pour vous le bras qui peut servir ;  
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène,  
Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;  
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,  
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

DON FERNAND.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,  
Mérite en plein conseil d'être délibérée.

Don Sanche, remettez Chimène en sa maison ;  
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.  
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

ACTE II, SCÈNE IX.

47

DON FERNAND.

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos, c'est croire mes malheurs.

FIN DU SECOND ACTE.

---

**ACTE TROISIÈME.**

---

**SCÈNE I.****DON RODRIGUE, ELVIRE.****ELVIRE.****R**ODRIGUE, qu'as-tu fait ? Où viens-tu, misérable ?**DON RODRIGUE.**

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

**ELVIRE.**

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil  
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil ?  
Quoi ! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte ?  
Ne l'as-tu pas tué ?

**DON RODRIGUE.**

Sa vie étoit ma honte ;  
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton asyle en la maison du mort ?  
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?

DON RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.  
Ne me regarde plus d'un visage étonné ;  
Je cherche le trépas après l'avoir donné.  
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène ;  
Je mérite la mort de mériter sa haine ;  
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,  
Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence ;  
A ses premiers transports dérobe ta présence ;  
Va, ne t'expose point aux premiers mouvements  
Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

DON RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet, à qui j'ai pu déplaire,  
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère ;  
Et d'un heur sans pareil je me verrai combler,  
Si, pour mourir plutôt, je puis la redoubler.

ELVIRE.

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,  
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.  
Rodrigue, fuis, de grace, ôte-moi de souci :

Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici ?  
 Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère ,  
 L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père ?  
 Elle va revenir... elle vient, je la voi ;  
 Du moins pour son honneur, Rodrigue , cache-toi.

( Il se cache. )

## SCÈNE II.

DON SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

DON SANCHE.

Oui, madame, il vous faut de sanglantes victimes ;  
 Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes ;  
 Et je n'entreprends pas, à force de parler,  
 Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.  
 Mais si de vous servir je puis être capable,  
 Employez mon épée à punir le coupable ;  
 Employez mon amour à venger cette mort :  
 Sous vos commandements mon bras sera trop fort.

CHIMÈNE.

Malheureuse !

DON SANCHE.

De grace, acceptez mon service.

CHIMÈNE.

J'offenserois le roi, qui m'a promis justice.

DON SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,  
Qu'assez souvent le crime échappe à sa longueur ;  
Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes :  
Souffrez qu'un chevalier vous venge par les armes ;  
La voie en est plus sûre et plus prompte à punir.

CHIMÈNE.

C'est le dernier remède ; et s'il y faut venir,  
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,  
Vous serez libre alors de venger mon injure.

DON SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon ame prétend,  
Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

### SCÈNE III.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Enfin je me vois libre, et je puis sans contrainte  
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte ;  
Je puis donner passage à mes tristes soupirs,  
Je puis t'ouvrir mon ame et tous mes déplaisirs.

Mon père est mort, Elvire, et la première épée  
Dont s'est armé Rodrigue, a sa trame coupée.

Pleurez , pleurez , mes yeux , et fondez-vous en eau ;  
 La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau ,  
 Et m'oblige à venger , après ce coup funeste ,  
 Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez-vous , madame.

CHIMÈNE.

Ah , que mal-à-propos ,  
 Dans un malheur si grand , tu parles de repos !  
 Par où sera jamais ma douleur apaisée ,  
 Si je ne puis haïr la main qui l'a causée ?  
 Et que puis-je espérer qu'un tourment éternel ,  
 Si je poursuis un crime , aimant le criminel ?

ELVIRE.

Il vous prive d'un père , et vous l'aimez encore ?

CHIMÈNE.

est peu de dire aimer , Elvire , je l'adore :  
 Ma passion s'oppose à mon ressentiment ,  
 Dedans mon ennemi je trouve mon amant ,  
 Et je sens qu'en dépit de toute ma colère  
 Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père ;  
 Il l'attaque , il le presse , il cède , il se défend ,  
 Tantôt fort , tantôt foible , et tantôt triomphant :  
 Mais en ce dur combat de colère et de flamme ,  
 Il déchire mon cœur sans partager mon ame ,



Et, quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,  
Je ne consulte point pour suivre mon devoir.  
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige.  
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige,  
Mon cœur prend son parti; mais, malgré son effort,  
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre?

CHIMÈNE.

Ah! cruelle pensée,  
Et cruelle poursuite où je me vois forcée!  
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir;  
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique;  
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE.

Quoi! j'aurai vu mourir mon père entre mes bras,  
Son sang criera vengeance, et je ne l'aurai pas!  
Mon cœur, honteusement surpris par d'autres  
charmes,  
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes!  
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur  
Sous un lâche silence étouffe mon honneur!

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable  
 De conserver pour vous un homme incomparable,  
 Un amant si chéri : vous avez assez fait ;  
 Vous avez vu le roi ; n'en pressez point d'effet,  
 Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ;  
 Et, de quoi que nous flatte un desir amoureux,  
 Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMÈNE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire ?

CHIMÈNE.

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,  
 Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

## SCÈNE IV.

DON RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE.

DON RODRIGUE.

Hé bien ! sans vous donner la peine de poursuivre,

Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE.

Elvire, où sommes-nous? et qu'est-ce que je voi?  
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

DON RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang; goûtez sans résistance  
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMÈNE.

Hélas!

DON RODRIGUE.

Écoute-moi.

CHIMÈNE.

Je me meurs.

DON RODRIGUE.

Un moment.

CHIMÈNE.

Va, laisse-moi mourir.

DON RODRIGUE.

Quatre mots seulement;  
Après, ne me répons qu'avecque cette épée.

CHIMÈNE.

Quoi! du sang de mon père encor toute trempée!

DON RODRIGUE.

Ma Chimène!

CHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux,  
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

DON RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,  
Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

DON RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,  
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMÈNE.

Ah ! quelle cruauté, qui tout en un jour tue  
Le père par le fer, la fille par la vue !  
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir :  
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir !

DON RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie  
De finir par tes mains ma déplorable vie ;  
Car enfin n'attends pas de mon affection  
Un lâche repentir d'une bonne action.  
De la main de ton père un coup irréparable  
Déshonorait du mien la vieillesse honorable :  
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur ;  
J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur,

Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père,  
Je le ferois encor, si j'avois à le faire.  
Ce n'est pas qu'en effet contre mon père et moi  
Ma flamme assez long-temps n'ait combattu pour toi;  
Juge de son pouvoir : dans une telle offense  
J'ai pu douter encor si j'en prendrois vengeance :  
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,  
J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt;  
Je me suis accusé de trop de violence ;  
Et ta beauté sans doute emportoit la balance,  
Si je n'eusse opposé contre tous tes appas  
Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas ;  
Qu'après m'avoir chéri quand je vivois sans blâme,  
Qui m'aima généreux me haïroit infâme ;  
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,  
C'étoit m'en rendre indigne, et diffamer ton choix.  
Je te le dis encore, et veux, tant que j'expire,  
Sans cesse le penser, et sans cesse le dire.  
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter  
Pour effacer ma honte et pour te mériter :  
Mais quitte envers l'honneur, et quitte envers mon  
père,  
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire ;  
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.  
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois ;

Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime,  
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :  
Immole avec courage au sang qu'il a perdu  
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMÈNE.

Ah, Rodrigue ! il est vrai, quoique ton ennemie,  
Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie ;  
Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,  
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.  
Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,  
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage :  
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ;  
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.  
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire :  
Elle a vengé ton père, et soutenu ta gloire ;  
Même soin me regarde ; et j'ai, pour m'affliger,  
Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.  
Hélas ! ton intérêt ici me désespère :  
Si quelque autre malheur m'avoit ravi mon père,  
Mon ame auroit trouvé dans le bien de te voir  
Tout le soulagement qu'elle eût pu recevoir ;  
Et contre ma douleur j'aurois senti des charmes,  
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.  
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu ;  
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû ;

Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,  
Me force à travailler moi-même à ta ruine.  
Car enfin, n'attends pas de mon affection  
De lâches sentiments pour ta punition.  
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,  
Ma générosité doit répondre à la tienne :  
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi ;  
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

DON RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne ;  
Il demande ma tête, et je te l'abandonne :  
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt ;  
Le coup m'en sera doux aussi-bien que l'arrêt.  
Attendre après mon crime une lente justice,  
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice ;  
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE.

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.  
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ?  
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre ;  
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir ;  
Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

DON RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,  
Ta générosité doit répondre à la mienne ;

Et pour venger un père emprunter d'autres bras,  
 Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas.  
 Ma main seule du mien a su venger l'offense,  
 Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner ?  
 Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner !  
 Je suivrai ton exemple ; et j'ai trop de courage  
 Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.  
 Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir  
 Aux traits de ton amour, ni de ton désespoir.

DON RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur ! Hélas ! quoi que je fasse,  
 Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace ?  
 Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,  
 Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié ;  
 Ton malheureux amant aura bien moins de peine  
 A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

DON RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.



DON RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits ?  
Quand on saura mon crime et que ta flamme dure,  
Que ne publieront point l'envie et l'imposture ?  
Force-les au silence, et, sans plus discourir,  
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie ;  
Et je veux que la voix de la plus noire envie  
Élève au ciel ma gloire, et plaigne mes ennuis,  
Sachant que je t'adore, et que je te poursuis.  
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême  
Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime ;  
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.  
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard ;  
La seule occasion qu'aura la médisance,  
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence :  
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

DON RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMÈNE.

Va-t'en.

DON RODRIGUE.

A quoi te résous-tu ?

CHIMÈNE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,  
Je ferai mon possible à bien venger mon père ;  
Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,  
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

DON RODRIGUE.

O miracle d'amour !

CHIMÈNE.

O comble de misères !

DON RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères !

CHIMÈNE.

Rodrigue, qui l'eût cru !...

DON RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit !...

CHIMÈNE.

Que notre heur fût si proche, et sitôt se perdit !...

DON RODRIGUE.

Et que, si près du port, contre toute apparence,  
Un orage si prompt brisât notre espérance !

CHIMÈNE.

Ah, mortelles douleurs !

DON RODRIGUE.

Ah, regrets superflus !

CHIMÈNE.

Va-t'en , encore un coup , je ne t'écoute plus.

DON RODRIGUE.

Adieu. Je vais traîner une mourante vie,  
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMÈNE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi  
De ne respirer pas un moment après toi.  
Adieu. Sors; et sur-tout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

CHIMÈNE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer;  
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

## . SCÈNE V.

DON DIÈGUE, seul.

Jamais nous ne goûtons de parfaite alégresse;  
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse;  
Toujours quelques soucis en ces évènements  
Troublent la pureté de nos contentements.  
Au milieu du bonheur mon ame en sent l'atteinte;  
Je nage dans la joie, et je tremble de crainte;

J'ai vu mort l'ennemi qui m'avoit outragé,  
Et je ne saurois voir la main qui m'a vengé.  
En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile,  
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville;  
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur  
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.  
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,  
Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre;  
Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,  
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.  
Je ne découvre point de marques de sa fuite;  
Je crains du comte mort les amis et la suite;  
Leur nombre m'épouvante, et confond ma raison.  
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.  
Justes cieux, me trompé-je encore à l'apparence,  
Ou si je vois enfin mon unique espérance?  
C'est lui, n'en doutons plus; mes vœux sont exaucés;  
Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

## SCÈNE VI.

DON DIÈGUE, DON RODRIGUE.

DON DIÈGUE.

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie !

DON RODRIGUE.

Hélas !

DON DIÈGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie ;  
Laisse-moi prendre haleine , afin de te louer.  
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer,  
Tu l'as bien imitée ; et ton illustre audace  
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.  
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens.  
Ton premier coup d'épée égale tous les miens ;  
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée  
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.  
Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur,  
Pouche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur ;  
Viens baiser cette joue, et reconnois la place  
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

DON RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû ; je ne pouvois pas moins,  
Étant sorti de vous, et nourri par vos soins :  
Je me tiens trop heureux, et mon ame est ravie  
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie.  
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux,  
Si j'ose satisfaire à moi-même après vous.  
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate ;  
Assez et trop long-temps votre discours le flatte.

Je ne me repens point de vous avoir servi ;  
 Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.  
 Mon bras, pour vous venger, armé contre ma flamme,  
 Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame :  
 Ne me dites plus rien ; pour vous j'ai tout perdu ;  
 Ce que je vous devois , je vous l'ai bien rendu.

DON DIÈGUE.

Porte encore plus haut le fruit de ta victoire.  
 Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire ;  
 Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,  
 D'autant plus maintenant je te dois de retour.  
 Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foiblesses :  
 Nous n'avons qu'un honneur ; il est tant de maîtresses !  
 L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

DON RODRIGUE.

Ah ! que me dites-vous ?

DON DIÈGUE.

Ce que tu dois savoir.

DON RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge,  
 Et vous m'osez pousser à la honte du change !  
 L'infamie est pareille, et suit également  
 Le guerrier sans courage, et le perfide amant.  
 A ma fidélité ne faites point d'injure,  
 Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure :

Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus ;  
Ma foi m'engage encor si je n'espère plus ;  
Et, ne pouvant quitter ni posséder Chimène,  
Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

DON DIÈGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas ;  
Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.  
La flotte qu'on craignoit, dans le grand fleuve entrée,  
Vient surprendre la ville, et piller la contrée ;  
Les Maures vont descendre ; et le flux et la nuit,  
Dans une heure, à nos murs les amènent sans bruit.  
La cour est en désordre, et le peuple en alarmes ;  
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.  
Dans ce malheur public mon bonheur a permis  
Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis,  
Qui, sachant mon affront, poussés d'un même zèle,  
Se venoient tous offrir à venger ma querelle :  
Tu les as prévenus ; mais leurs vaillantes mains  
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.

Va marcher à leur tête où l'honneur te demande ;  
C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande :  
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord ;  
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort ;  
Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte ;  
Fais devoir à ton roi son salut à ta perte.

Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front;  
Ne borne pas ta gloire à venger un affront :  
Porte-la plus avant; force par ta vaillance  
La justice au pardon, et Chimène au silence.  
Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur  
C'est l'unique moyen de regagner son cœur.  
Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles;  
Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles :  
Viens, suis-moi; va combattre, et montrer à ton roi  
Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



---

**ACTE QUATRIÈME.**

---

**SCÈNE I.****CHIMÈNE, ELVIRE.****CHIMÈNE.**

**N'**EST-CE point un faux bruit ? Le sais-tu bien, Elvire ?

**ELVIRE.**

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,  
Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,  
De ce jeune héros les glorieux exploits.  
Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte;  
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus  
prompte;  
Trois heures de combat laissent à nos guerriers  
Une victoire entière, et deux rois prisonniers;  
La valeur de leur chef ne trouvoit point d'obstacles.

CHIMÈNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix ;  
Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMÈNE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du peuple, qui par-tout fait sonner ses louanges,  
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,  
Son ange tutélaire, et son libérateur.

CHIMÈNE.

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance ?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroître en sa présence ;  
Mais don Diègue ravi lui présente enchaînés,  
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,  
Et demande pour grace à ce généreux prince  
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMÈNE.

Mais n'est-il point blessé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.

Vous changez de couleur ! Reprenez vos esprits.

CHIMÈNE.

Reprenons donc aussi ma colère affoiblie :  
Pour avoir soin de lui faut-il que je m'oublie ?  
On le vante, on le loue, et mon cœur y consent !  
Mon honneur est muet, mon devoir impuissant !  
Silence, mon amour ! laisse agir ma colère :  
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père ;  
Ces tristes vêtements où je lis mon malheur  
Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur :  
Et quoi qu'on dise ailleurs d'un cœur si magnanime,  
Ici tous les objets me parlent de son crime.

Vous, qui rendez la force à mes ressentiments,  
Voiles, crépes, habits, lugubres ornements,  
Pompe que me prescrit sa première victoire,  
Contre ma passion soutenez bien ma gloire ;  
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,  
Parlez à mon esprit de mon triste devoir ;  
Attaquez, sans rien craindre, une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces transports, voici venir l'infante.

## SCÈNE II.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs ;  
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMÈNE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie ;  
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie.  
Madame, autre que moi n'a droit de soupirer :  
Le péril dont Rodrigue a su vous retirer,  
Et le salut public que vous rendent ses armes,  
A moi seule aujourd'hui permet encor les larmes.  
Il a sauvé la ville, il a servi son roi,  
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMÈNE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles ;  
Et je l'entends par-tout publier hautement  
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire ?

Ce jeune Mars qu'on loue a su jadis te plaire ;  
Il possédoit ton ame, il vivoit sous tes lois ;  
Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMÈNE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice ;  
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice.  
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut ;  
Je sens ce que je perds , quand je vois ce qu'il vaut.  
Ah , cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !  
Plus j'apprends son mérite , et plus mon feu s'aug-  
mente.

Cependant mon devoir est toujours le plus fort,  
Et, malgré mon amour, va poursuivre sa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute estime ;  
L'effort que tu te fis parut si magnanime ,  
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour  
Admiroit ton courage, et plaignoit ton amour.  
Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidèle ?

CHIMÈNE.

Ne vous obéir pas me rendroit criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.  
Rodrigue maintenant est notre unique appui,  
L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore,

Le soutien de Castille, et la terreur du Maure ;  
 Ses faits nous ont rendu ce qu'ils nous ont ôté ;  
 Et ton père en lui seul se voit ressuscité ;  
 Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,  
 Tu poursuis en sa mort la ruine publique.  
 Quoi ! pour venger un père est-il jamais permis  
 De livrer sa patrie aux mains des ennemis ?  
 Contre nous ta poursuite est-elle légitime ?  
 Et, pour être punis, avons-nous part au crime ?  
 Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser  
 Celui qu'un père mort t'obligeoit d'accuser ;  
 Je te voudrois moi-même en arracher l'envie :  
 Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

## CHIMÈNE.

Ah ! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté ;  
 Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.  
 Quoique pour ce vainqueur mon ame s'intéresse,  
 Quoiqu'un peuple l'adore, et qu'un roi le caresse,  
 Qu'il soit environné des plus vaillants guerriers,  
 J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

## L'INFANTE.

C'est générosité, quand, pour venger un père,  
 Notre devoir attaque une tête si chère :  
 Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,  
 Quand on donne au public les intérêts du sang.

Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme;  
Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton ame.  
Que le bien du pays t'impose cette loi :  
Aussi-bien, que crois-tu que t'accorde le roi ?

CHIMÈNE.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.  
Adieu. Tu pourras seule y songer à loisir.

CHIMÈNE.

Après mon père mort, je n'ai point à choisir.

### SCÈNE III.

DON FERNAND, DON DIÈGUE, DON ARIAS,  
DON RODRIGUE, DON SANCHE.

DON FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille  
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,  
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,  
Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,  
Pour te récompenser ma force est trop petite ;  
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.

Le pays délivré d'un si rude ennemi,  
 Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,  
 Et les Maures défaits, avant qu'en ces alarmes  
 J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,  
 Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi  
 Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.  
 Mais les deux rois captifs seront ta récompense ;  
 Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence :  
 Puisque Cid, en leur langue, est autant que seigneur,  
 Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.

Sois désormais le Cid ; qu'à ce grand nom tout cède ;  
 Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède ;  
 Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois,  
 Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

DON RODRIGUE.

Que votre majesté, sire, épargne ma honte ;  
 D'un si foible service elle fait trop de compte,  
 Et me force à rougir devant un si grand roi  
 De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.  
 Je sais trop que je dois au bien de votre empire,  
 Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire ;  
 Et, quand je les perdrai pour un si digne objet,  
 Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

DON FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage



Ne s'en acquittent pas avec même courage;  
Et, lorsque la valeur ne va point dans l'excès,  
Elle ne produit point de si rares succès.  
Souffre donc qu'on te loue; et de cette victoire  
Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

DON RODRIGUE.

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant  
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,  
Une troupe d'amis chez mon père assemblée  
Sollicita mon âme encor toute troublée...  
Mais, sire, pardonnez à ma témérité,  
Si j'osai l'employer sans votre autorité;  
Le péril approchoit; leur brigade étoit prête;  
Me montrant à la cour je hasardois ma tête;  
Et, s'il falloit la perdre, il m'étoit bien plus doux  
De sortir de la vie en combattant pour vous.

DON FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense,  
Et l'état défendu me parle en ta défense.  
Crois que dorénavant Chimène a beau parler  
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.  
Mais poursuis.

DON RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,  
Et porte sur le front une mâle assurance.

Nous partimes cinq cents; mais, par un prompt renfort,  
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,  
Tant à nous voir marcher en si bon équipage  
Les plus épouvantés reprenoient de courage!  
J'en cache les deux tiers aussitôt qu'arrivés  
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés;  
Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,  
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,  
Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit,  
Passe une bonne part d'une si belle nuit.  
Par mon commandement la garde en fait de même,  
Et se tenant cachée aide à mon stratagème;  
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous  
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles  
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;  
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort  
Les Maures et la mer montent jusques au port.  
On les laisse passer; tout leur paroît tranquille;  
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.  
Notre profond silence abusant leurs esprits,  
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;  
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,  
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.  
Nous nous levons alors, et tous en même temps

Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.  
Les nôtres à ces cris de nos vaisseaux répondent ;  
Ils paroissent , armés. Les Maures se confondent ,  
L'épouvante les prend à demi descendus ;  
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.  
Ils couroient au pillage , et rencontrent la guerre ;  
Nous les pressons sur l'eau , nous les pressons sur terre ,  
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang ,  
Avant qu'aucun résiste , ou reprenne son rang.  
Mais bientôt , malgré nous , leurs princes les rallient ,  
Leur courage renaît , et leurs terreurs s'oublent ;  
La honte de mourir sans avoir combattu  
Arrête leur désordre , et leur rend la vertu.  
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées :  
Des plus braves soldats les trames sont coupées ;  
Et la terre , et le fleuve , et leur flotte , et le port ,  
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

O combien d'actions , combien d'exploits célèbres  
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres ,  
Où chacun , seul témoin des grands coups qu'il don-  
noit ,

Ne pouvoit discerner où le sort inclinait !

J'allois de tous côtés encourager les nôtres ,  
Faire avancer les uns , et soutenir les autres ,  
Ranger ceux qui venoient , les pousser à leur tour ,

Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.  
Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;  
Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage ;  
En voyant un renfort qui nous vient secourir ,  
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.  
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les cables,  
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables,  
Font retraite en tumulte, et sans considérer  
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.  
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte ;  
Le flux les apporta, le reflux les remporte,  
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,  
Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups,  
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.  
A se rendre moi-même en vain je les convie ;  
Le cimenterre au poing ils ne m'écoutent pas :  
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,  
Et que seuls désormais en vain ils se défendent ,  
Ils demandent le chef : je me nomme ; ils se rendent :  
Je vous les envoyai tous deux en même temps ;  
Et le combat cessa, faute de combattants.  
C'est de cette façon que, pour votre service...

SCÈNE IV.

DON FERNAND, DON DIÈGUE, DON RODRIGUE,  
DON ARIAS, DON SANCHE, DON ALONSE.

DON ALONSE.

Sire, Chimène vient vous demander justice.

DON FERNAND.

La fâcheuse nouvelle, et l'importun devoir !  
Va, je ne la veux pas obliger à te voir :  
Pour tous remerciements il faut que je te chasse ;  
Mais avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse.

(Don Rodrigue rentre.)

DON DIÈGUE.

Chimène le poursuit, et voudroit le sauver.

DON FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.  
Montrez un œil plus triste.

## SCÈNE V.

DON FERNAND, DON DIÈGUE, DON ARIAS,  
DON SANCHE, DON ALONSE, CHIMÈNE,  
ELVIRE.

DON FERNAND.

Enfin, soyez contente,  
Chimène; le succès répond à votre attente.  
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,  
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;  
Rendez graces au ciel qui vous en a vengée.

(à don Diègue.)

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

DON DIÈGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait,  
Dans cette pâmoison, sire, admirez l'effet.  
Sa douleur a trahi les secrets de son ame,  
Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMÈNE.

Quoi! Rodrigue est donc mort?

DON FERNAND.

Non, non, il voit le jour,  
Et te conserve encore un immuable amour.

Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMÈNE.

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse,  
Un excès de plaisir nous rend tout languissants;  
Et, quand il surprend l'ame, il accable les sens.

DON FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible;  
Chimène, ta douleur a paru trop visible.

CHIMÈNE.

Hé bien! sire, ajoutez ce comble à mon malheur,  
Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur;  
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite;  
Son trépas déroboit sa tête à ma poursuite.  
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,  
Ma vengeance est perdue, et mes desseins trahis;  
Une si belle fin m'est trop injurieuse;  
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,  
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,  
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud.  
Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie;  
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie;  
Mourir pour le pays n'est pas un triste sort;  
C'est s'immortaliser par une belle mort.  
J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime;  
Elle assure l'état, et me rend ma victime,

Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,  
 Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers,  
 Et, pour dire en un mot ce que j'en considère,  
 Digne d'être immolée aux mânes de mon père.

Hélas! à quel espoir me laissé-je emporter?

Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.

Que pourroient contre lui des larmes qu'on méprise?

Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise;

Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis;

Il triomphe de moi comme des ennemis;

Dans leur sang répandu la justice étouffée

Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée;

Nous en croissons la pompe; et le mépris des lois

Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

DON FERNAND.

Ma fille, ces transports ont trop de violence:

Quand on rend la justice, on met tout en balance.

On a tué ton père, il étoit l'agresseur;

Et la même équité m'ordonne la douceur.

Avant que d'accuser ce que j'en fais paroître,

Consulte bien ton cœur; Rodrigue en est le maître;

Et ta flamme, en secret, rend grâces à ton roi,

Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMÈNE.

Pour moi, mon ennemi! l'objet de ma colère!



L'auteur de mes malheurs ! l'assassin de mon père !  
De ma juste poursuite on fait si peu de cas,  
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas !

Puisque vous refusez la justice à mes larmes,  
Sire, permettez-moi de recourir aux armes ;  
C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,  
Et c'est aussi par là que je me dois venger.  
A tous vos chevaliers je demande sa tête ;  
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête ;  
Qu'ils le combattent, sire ; et, le combat fini,  
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.  
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

DON FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,  
Sous couleur de punir un injuste attentat,  
Des meilleurs combattants affoiblit un état.  
Souvent de cet abus le succès déplorable  
Opprime l'innocent, et soutient le coupable :  
J'en dispense Rodrigue ; il m'est trop précieux  
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux ;  
Et, quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime,  
Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

DON DIÈGUE.

Quoi, sire ! pour lui seul, vous renversez des lois  
Qu'a vu toute la cour observer tant de fois !

Que croira votre peuple ? et que dira l'envie,  
 Si, sous votre défense, il ménage sa vie,  
 Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas  
 Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas ?  
 De pareilles faveurs terniroient trop sa gloire :  
 Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire.  
 Le comte eut de l'audace, il l'en a su punir ;  
 Il l'a fait en brave homme, et le doit maintenir.

DON FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse.  
 Mais d'un guerrier vaincu mille prendroient la place ;  
 Et le prix que Chimène au vainqueur a promis  
 De tous mes chevaliers feroit ses ennemis.  
 L'opposer seul à tous seroit trop d'injustice ;  
 Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.

Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien :  
 Mais après ce combat ne demande plus rien.

DON DIÈGUE.

N'excusez point par là ceux que son bras étonne ;  
 Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.  
 Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,  
 Quel courage assez vain s'oseroit prendre à lui ?  
 Qui se hasarderoit contre un tel adversaire ?  
 Qui seroit ce vaillant, ou bien ce téméraire ?

DON SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'assaillant;  
Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.

(à Chimène.)

Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse,  
Madame; vous savez quelle est votre promesse.

DON FERNAND.

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main?

CHIMÈNE.

Sire, je l'ai promis.

DON FERNAND.

Soyez prêt à demain.

DON DIÈGUE.

Non, sire, il ne faut pas différer davantage;  
On est toujours tout prêt quand on a du courage.

DON FERNAND.

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant!

DON DIÈGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

DON FERNAND.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse.  
Mais, de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,  
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets  
Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,  
De moi ni de ma cour il n'aura la présence.

(à don Arias.)

Vous seul des combattants jugerez la vaillance :  
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur ;  
Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur.  
Quel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine ;  
Je le veux de ma main présenter à Chimène,  
Et que, pour récompense, il reçoive sa foi,

CHIMÈNE.

Quoi, sire ! m'imposer une si dure loi !

DON FERNAND.

Tu t'en plains ; mais ton feu, loin d'avouer ta plainte,  
Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.  
Cesse de murmurer contre un arrêt si doux :  
Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

---

**ACTE CINQUIÈME.**

---

**SCÈNE I.****DON RODRIGUE, CHIMÈNE.****CHIMÈNE.**

**Q**UOI! Rodrigue, en plein jour! D'où te vient cette audace?

Va, tu me perds d'honneur; retire-toi, de grace.

**DON RODRIGUE.**

Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu,  
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu.  
Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage  
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

**CHIMÈNE.**

Tu vas mourir!

**DON RODRIGUE.**

Je cours à ces heureux moments,

Qui vont livrer ma vie à vos ressentiments.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir ! Don Sanche est-il si redoutable  
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable ?  
Qui t'a rendu si foible ? ou qui le rend si fort ?  
Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort !  
Celui qui n'a pas craint les Maures ni mon père  
Va combattre don Sanche, et déjà désespère !  
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat !

DON RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, et non pas au combat ;  
Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,  
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.  
J'ai toujours même cœur ; mais je n'ai point de bras  
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas ;  
Et déjà cette nuit m'auroit été mortelle,  
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle.  
Mais défendant mon roi, son peuple, et mon pays,  
A me défendre mal je les aurois trahis.  
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie  
Qu'il en veuille sortir par une perfidie.  
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,  
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt ;  
Votre ressentiment choisit la main d'un autre,  
Je ne méritois pas de mourir de la vôtre :

On ne me verra point en repousser les coups ;  
Je dois plus de respect à qui combat pour vous ;  
Et, ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,  
Puisque c'est votre honneur que ses armes soutien-  
nent,

Je vais lui présenter mon estomac ouvert,  
Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMÈNE.

Si d'un triste devoir la juste violence,  
Qui me fait, malgré moi, poursuivre ta vaillance,  
Prescrit à ton amour une si forte loi  
Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,  
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire  
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,  
Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,  
Quand on le saura mort on le croira vaincu.

Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,  
Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,  
Et te fait renoncer, malgré ta passion,  
A l'espoir le plus doux de ma possession.  
Je t'en vois cependant faire si peu de compte,  
Que, sans rendre combat, tu veux qu'on te surmonte !  
Quelle inégalité ravale ta vertu ?  
Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu ?  
Quoi ! n'es-tu généreux que pour me faire outrage ?

S'il ne faut m'offenser n'as-tu point de courage ?  
 Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,  
 Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur ?  
 Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre,  
 Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

DON RODRIGUE.

Après la mort du comte, et les Maures défaits,  
 Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets ?  
 Elle peut dédaigner le soin de me défendre ;  
 On sait que mon courage ose tout entreprendre,  
 Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux  
 Auprès de mon honneur rien ne m'est précieux.  
 Non, non, en ce combat, quoi que vous veuilliez croire,  
 Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,  
 Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,  
 Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.  
 On dira seulement : « Il adoroit Chimène ;  
 « Il n'a pas voulu vivre, et mériter sa haine ;  
 « Il a cédé lui-même à la rigueur du sort  
 « Qui forçoit sa maîtresse à poursuivre sa mort :  
 « Elle vouloit sa tête ; et son cœur magnanime,  
 « S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.  
 « Pour venger son honneur il perdit son amour ;  
 « Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour,  
 « Préférant, quelque espoir qu'eût son ame asservie,



« Son honneur à Chimène, et Chimène à sa vie. »  
Ainsi donc vous verrez ma mort, en ce combat,  
Loin d'obscurcir ma gloire en rehausser l'éclat ;  
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,  
Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

CHIMÈNE.

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,  
Ta vie et ton honneur sont de foibles appas,  
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,  
Défends-toi maintenant, pour m'ôter à don Sanche.  
Combats, pour m'affranchir d'une condition  
Qui me livre à l'objet de mon aversion.  
Te dirai-je encor plus ? va, songe à ta défense,  
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence ;  
Et, si tu sens pour moi ton cœur encore épris,  
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.  
Adieu. Ce mot lâché me fait mourir de honte.

## SCÈNE II.

DON RODRIGUE, seul.

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte ?  
Paraissez, Navarrois, Maures, et Castillans,  
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants ;

Unissez-vous ensemble, et faites une armée  
Pour combattre une main de la sorte animée ;  
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux ;  
Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

## SCÈNE III.

## L'INFANTE.

T'écouterai-je encor, respect de ma naissance,  
    Qui fais un crime de mes feux ?  
T'écouterai-je, amour, dont la douce puissance  
Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux ?  
    Pauvre princesse, auquel des deux  
    Dois-tu prêter obéissance ?  
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi ;  
Mais, pour être vaillant, tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable sort, dont la rigueur sépare  
    Ma gloire d'avec mes desirs !  
Est-il dit que le choix d'une vertu si rare  
Coûte à ma passion de si grands déplaisirs ?  
    O ciel ! à combien de soupirs  
    Faut-il que mon cœur se prépare,  
Si jamais il n'obtient, sur un si long tourment,  
Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant ?

Mais c'est trop de scrupule ; et ma raison s'étonne  
Du mépris d'un si digne choix :  
Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,  
Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes lois.  
Après avoir vaincu deux rois,  
Pourrois-tu manquer de couronne ?  
Et ce grand nom de Cid, que tu viens de gagner,  
Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner ?

Il est digne de moi : mais il est à Chimène ;  
Le don que j'en ai fait me nuit.  
Entre eux la mort d'un père a si peu mis de haine,  
Que le devoir du sang à regret le poursuit :  
Ainsi n'espérons aucun fruit  
De son crime ni de ma peine,  
Puisque, pour me punir, le destin a permis  
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

## SCÈNE IV.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Où viens-tu, Léonor ?

LÉONOR.

Vous applaudir, madame,

Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre ame.

L'INFANTE.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui?

LÉONOR.

Si l'amour vit d'espoir, et s'il meurt avec lui,  
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage :  
Vous savez le combat où Chimène l'engage ;  
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,  
Votre espérance est morte, et votre esprit guéri.

L'INFANTE.

Ah, qu'il s'en faut encor!

LÉONOR.

Que pouvez-vous prétendre?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrois-tu défendre?  
Si Rodrigue combat sous ces conditions,  
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions ;  
L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,  
Aux esprits des amants apprend trop d'artifices.

LÉONOR.

Pourrez-vous quelque chose après qu'un père mort  
N'a pu dans leurs esprits allumer de discord?  
Car Chimène aisément montre par sa conduite  
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.  
Elle obtient un combat, et pour son combattant

C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant.  
 Elle n'a point recours à ces mains généreuses  
 Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses ;  
 Don Sanche lui suffit, et mérite son choix  
 Parcequ'il va s'armer pour la première fois :  
 Elle aime en ce duel son peu d'expérience ;  
 Comme il est sans renom, elle est sans défiance :  
 Un tel choix, et si prompt, vous doit bien faire voir  
 Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,  
 Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,  
 Et l'autorise enfin à paroître apaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez ; et toutefois mon cœur,  
 A l'envi de Chimène, adore ce vainqueur.  
 A quoi me résoudrai-je, amante infortunée ?

LÉONOR.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née ;  
 Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet.

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.  
 Je n'aime plus Rodrigue un simple gentilhomme ;  
 Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme :  
 Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,  
 C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.

Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,

Mais pour ne troubler pas une si belle flamme ;  
Et quand, pour m'obliger, on l'auroit couronné,  
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.  
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,  
Allons encore un coup le donner à Chimène.  
Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé,  
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

## SCÈNE V.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Elvire, que je souffre ! et que je suis à plaindre !  
Je ne sais qu'espérer ; et je vois tout à craindre.  
Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir ;  
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir :  
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes ;  
Le plus heureux succès me coûtera des larmes ;  
Et, quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,  
Mon père est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE.

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée ;  
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée :  
Et quoi que le destin puisse ordonner de vous,

Il soutient votre gloire, et vous donne un époux.

CHIMÈNE.

Quoi ! l'objet de ma haine, ou bien de ma colère !  
 L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon père !  
 De tous les deux côtés on me donne un mari  
 Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.  
 De tous les deux côtés mon ame se rebelle ;  
 Je crains plus que la mort la fin de ma querelle :  
 Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,  
 Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.  
 Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage,  
 Termine ce combat sans aucun avantage,  
 Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur.  
 Ce combat pour votre ame est un nouveau supplice,  
 S'il vous laisse obligée à demander justice,  
 A témoigner toujours ce haut ressentiment,  
 Et poursuivre toujours la mort de votre amant.  
 Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,  
 Lui couronnant le front, vous impose silence,  
 Que la loi du combat étouffe vos soupirs,  
 Et que le roi vous force à suivre vos desirs.

CHIMÈNE.

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende ?

Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande;  
 Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi,  
 Que celle du combat, et le vouloir du roi.  
 Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine,  
 Mais non pas avec lui la gloire de Chimène :  
 Et, quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,  
 Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

## ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,  
 Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.  
 Quoi ! vous voulez encor refuser le bonheur  
 De pouvoir maintenant vous taire avec honneur ?  
 Que prétend ce devoir, et qu'est-ce qu'il espère ?  
 La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père ?  
 Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?  
 Faut-il perte sur perte, et douleur sur douleur ?  
 Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,  
 Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine ;  
 Et nous verrons du ciel l'équitable courroux  
 Vous laisser par sa mort don Sanche pour époux.

## CHIMÈNE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure ;  
 Ne les redouble point par ce funeste augure.  
 Je veux, si je le puis, les éviter tous deux ;  
 Sinon en ce combat Rodrigue a tous mes vœux.



Non qu'une folle ardeur de son côté me penche ;  
Mais , s'il étoit vaincu , je serois à don Sanche ;  
Cette appréhension fait naître mon souhait.  
Que vois-je ? malheureuse ! Elvire , c'en est fait.

## SCÈNE VI.

DON SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

DON SANCHE.

Madame , à vos genoux j'apporte cette épée...

CHIMÈNE.

Quoi ! du sang de Rodrigue encor toute trempée !  
Perfide , oses-tu bien te montrer à mes yeux ,  
Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux ?  
Éclate , mon amour , tu n'as plus rien à craindre ;  
Mon père est satisfait , cesse de te contraindre.  
Un même coup a mis ma gloire en sûreté ,  
Mon ame au désespoir , ma flamme en liberté.

DON SANCHE.

D'un esprit plus rassis...

CHIMÈNE.

Tu me parles encore ,  
Exécrable assassin d'un héros que j'adore !

Va, tu l'as pris en traître; un guerrier si vaillant  
 N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.  
 N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie;  
 En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

DON SANCHE.

Étrange impression, qui, loin de m'écouter...

CHIMÈNE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter,  
 Que j'entende à loisir avec quelle insolence  
 Tu peindras son malheur, mon crime, et ta vaillance?

## SCÈNE VII.

DON FERNAND, DON DIÈGUE, DON ARIAS,  
 DON SANCHE, DON ALONSE, CHIMÈNE,  
 ELVIRE.

CHIMÈNE.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler  
 Ce que tous mes efforts ne vous ont pu céler.  
 J'aimois, vous l'avez su; mais, pour venger mon père,  
 J'ai bien voulu proscrire une tête si chère.  
 Votre majesté, sire, elle-même a pu voir  
 Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.  
 Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée,

D'implacable ennemié, en amante affligée :  
 J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,  
 Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.  
 Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense,  
 Et du bras qui me perd je suis la récompense !  
 Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,  
 De grace, révoquez une si dure loi.  
 Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,  
 Je lui laisse mon bien; qu'il me laisse à moi-même;  
 Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment  
 Jusqu'au dernier soupir mon père et mon amant.

DON DIÈGUE.

Enfin elle aime, sire, et ne croit plus un crime  
 D'avouer par sa bouche un amour légitime.

DON FERNAND.

Chimène, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort,  
 Et don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

DON SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur, malgré moi, l'a déçue,  
 Je venois du combat lui raconter l'issue.  
 Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé,  
 « Ne crains rien, » m'a-t-il dit quand il m'a désarmé;  
 « Je laisserois plutôt la victoire incertaine  
 « Que de répandre un sang hasardé pour Chimène :  
 « Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi,

« Va de notre combat l'entretenir pour moi ,  
 « De la part du vainqueur lui porter ton épée. »

Sire, j'y suis venu : cet objet l'a trompée ;  
 Elle m'a cru vainqueur me voyant de retour,  
 Et soudain sa colère a trahi son amour  
 Avec tant de transport et tant d'impatience,  
 Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.  
 Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux :  
 Et, malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,  
 Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,  
 Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

DON FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,  
 Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu ;  
 Une louable honte en vain t'en sollicite ;  
 Ta gloire est dégagée, et ton devoir est quitte ;  
 Ton père est satisfait ; et c'étoit le venger  
 Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.  
 Tu vois comme le ciel autrement en dispose ;  
 Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose,  
 Et ne sois point rebelle à mon commandement,  
 Qui te donne un époux aimé si chèrement.

## SCÈNE VIII.

**DON FERNAND, DON DIÈGUE, DON ARIAS, DON  
RODRIGUE, DON ALONSE, DON SANCHE,  
L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.**

**L'INFANTE.**

Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse  
Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

**DON RODRIGUE.**

Ne vous offensez point, sire, si devant vous  
Un respect amoureux me jette à ses genoux.

Je ne viens point ici demander ma conquête,  
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,  
Madame; mon amour n'emploiera point pour moi  
Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.  
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,  
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.  
Faut-il combattre encor mille et mille rivaux,  
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,  
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,  
Des héros fabuleux passer la renommée?  
Si mon crime par là se peut enfin laver,  
J'ose tout entreprendre, et puis tout achever.

Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,  
 Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,  
 N'armez plus contre moi le pouvoir des humains;  
 Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains.  
 Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible;  
 Prenez une vengeance à tout autre impossible.  
 Mais, du moins, que ma mort suffise à me punir :  
 Ne me bannissez point de votre souvenir;  
 Et, puisque mon trépas conserve votre gloire,  
 Pour vous en revanche conservez ma mémoire,  
 Et dites quelquefois, en déplorant mon sort :  
 « S'il ne m'avoit aimée, il ne seroit pas mort. »

## CHIMÈNE.

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire,  
 Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire;  
 Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr;  
 Et quand un roi commande, on lui doit obéir.  
 Mais, à quoi que déjà vous m'ayez condamnée,  
 Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée?  
 Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,  
 Toute votre justice en est-elle d'accord?  
 Si Rodrigue à l'état devient si nécessaire,  
 De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,  
 Et me livrer moi-même au reproche éternel  
 D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel ?

DON FERNAND.

Le temps assez souvent a rendu légitime  
Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.  
Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui;  
Mais, quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,  
Il faudroit que je fusse ennemi de ta gloire,  
Pour lui donner sitôt le prix de sa victoire.  
Cet hymen différé ne rompt point une loi  
Qui, sans marquer de temps, lui destine ta foi.  
Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.

Rodrigue, cependant il faut prendre les armes.  
Après avoir vaincu les Maures sur nos bords,  
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,  
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,  
Commander mon armée, et ravager leur terre.  
A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi;  
Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi.  
Mais parmi tes hauts faits, sois-lui toujours fidèle;  
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle;  
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,  
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

DON RODRIGUE.

Pour posséder Chimène, et pour votre service,  
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse?  
Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,

Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

DON FERNAND.

Espère en ton courage, espère en ma promesse ;  
Et, possédant déjà le cœur de ta maîtresse,  
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre  
    toi,  
Laisse faire le temps, ta vaillance, et ton roi.

FIN DU CID.



---

## EXAMEN DU CID.

**C**E poëme a tant d'avantages du côté du sujet et des pensées brillantes dont il est semé, que la plupart de ses auditeurs n'ont pas voulu voir les défauts de sa conduite, et ont laissé enlever leurs suffrages au plaisir que leur a donné sa représentation. Bien que ce soit celui de tous mes ouvrages réguliers où je me suis permis le plus de licence, il passe encore pour le plus beau auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la dernière sévérité des règles; et, depuis 1636 qu'il tient sa place sur nos théâtres, l'histoire ni l'effort de l'imagination n'y ont rien fait voir qui en ait effacé l'éclat. Aussi a-t-il les deux grandes conditions que demande Aristote aux tragédies parfaites, et dont l'assemblage se rencontre si rarement chez les anciens et les modernes. Il les assemble même plus fortement et plus noblement que les espèces que pose ce philosophe.

Une maîtresse que son devoir force à poursuivre la mort de son amant, qu'elle tremble d'obtenir,

a les passions plus vives et plus allumées que tout ce qui peut se passer entre un mari et sa femme, une mère et son fils, un frère et sa sœur; et la haute vertu, dans un naturel sensible à ces passions, qu'elle dompte sans les affoiblir, et à qui elle laisse toute leur force pour en triompher plus glorieusement, a quelque chose de plus touchant, de plus élevé, et de plus aimable, que cette médiocre bonté, capable d'une foiblesse, et même d'un crime, où nos anciens étoient contraints d'arrêter le caractère le plus parfait des rois et des princes dont ils faisoient leurs héros, afin que ces taches et ces forfaits, défigurant ce qu'ils leur laissoient de vertu, s'accommodassent au goût et aux souhaits de leurs spectateurs, et fortifiassent l'horreur qu'ils avoient conçue de leur domination et de la monarchie.

Rodrigue suit ici son devoir sans rien relâcher de sa passion : Chimène fait la même chose à son tour, sans laisser ébranler son dessein par la douleur où elle se voit abîmée; et si la présence de son amant lui fait faire quelque faux pas, c'est une glissade dont elle se relève à l'heure même; et non seulement elle connoît si bien sa faute qu'elle en avertit; mais elle fait un prompt désaveu de tout ce qu'une

vue si chère lui a pu arracher. Il n'est point besoin qu'on lui reproche qu'il lui est honteux de souffrir l'entretien de son amant après qu'il a tué son père ; elle avoue que c'est la seule prise que la médisance aura sur elle. Si elle s'emporte jusqu'à lui dire qu'elle veut bien qu'on sache qu'elle l'adore et le poursuit, ce n'est point une résolution si ferme qu'elle l'empêche de cacher son amour de tout son pouvoir, lorsqu'elle est en la présence du roi. S'il lui échappe de l'encourager au combat contre don Sanche par ces paroles,

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

elle ne se contente pas de s'enfuir de honte au même moment ; mais sitôt qu'elle est avec Elvire, à qui elle ne déguise rien de ce qui se passe dans son ame, et que la vue de ce cher objet ne lui fait plus de violence, elle forme un souhait plus raisonnable, qui satisfait sa vertu et son amour tout ensemble, et demande au ciel que le combat se termine

Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

Si elle ne dissimule point qu'elle penche du côté

de Rodrigue , de peur d'être à don Sanche pour qui elle a de l'aversion , cela ne détruit point la protestation qu'elle a faite un peu auparavant , que , malgré la loi de ce combat , et les promesses que le roi a faites à Rodrigue , elle lui fera mille autres ennemis s'il en sort victorieux. Ce grand éclat même qu'elle laisse faire à son amour après qu'elle le croit mort , est suivi d'une opposition vigoureuse à l'exécution de cette loi qui la donne à son amant ; et elle ne se tait qu'après que le roi l'a différée , et lui a laissé lieu d'espérer qu'avec le temps il y pourra survenir quelque obstacle. Je sais bien que le silence passe d'ordinaire pour une marque de consentement ; mais , quand les rois parlent , c'en est une de contradiction. On ne manque jamais de leur applaudir quand on entre dans leurs sentiments ; et le seul moyen de leur contredire avec le respect qui leur est dû , c'est de se taire , quand leurs ordres ne sont pas si pressants qu'on ne puisse remettre à s'excuser de leur obéir lorsque le temps en sera venu , et conserver cependant une espérance légitime d'un empêchement qu'on ne peut encore déterminément prévoir.

Il est vrai que , dans ce sujet , il faut se contenter

de tirer Rodrigue de péril, sans le pousser jusqu'à son mariage avec Chimène. Il est historique, et a plu en son temps; mais bien sûrement il déplairoit au nôtre; et j'ai peine à voir que Chimène y consente chez l'auteur espagnol, bien qu'il donne plus de trois ans de durée à la comédie qu'il en a faite. Pour ne pas contredire l'histoire, j'ai cru ne me pouvoir dispenser d'en jeter quelque idée, mais avec incertitude de l'effet; et ce n'étoit que par là que je pouvois accorder la bienséance du théâtre avec la vérité de l'évènement.

Les deux visites que Rodrigue fait à sa maîtresse ont quelque chose qui choque la bienséance de la part de celle qui les souffre. La rigueur du devoir vouloit qu'elle refusât de lui parler, et s'enfermât dans son cabinet au lieu de l'écouter; mais permettez-moi de dire avec un des premiers esprits de notre siècle, « que leur conversation est remplie de  
« si beaux sentiments, que plusieurs n'ont pas connu  
« ce défaut, et que ceux qui l'ont connu l'ont to-  
« léré. » J'irai plus outre, et dirai que presque tous ont souhaité que ces entretiens se fissent; et j'ai remarqué aux premières représentations, que, lorsque ce malheureux amant se présenteoit devant

elle, il s'élevoit un certain frémissement dans l'assemblée, qui marquoit une curiosité merveilleuse et un redoublement d'attention pour ce qu'ils avoient à se dire dans un état si pitoyable. Aristote dit « qu'il y a des absurdités qu'il faut laisser  
« dans un poëme, quand on peut espérer qu'elles  
« seront bien reçues; et il est du devoir du poëte,  
« en ce cas, de les couvrir de tant de brillants  
« qu'elles puissent éblouir. » Je laisse au jugement de mes auditeurs si je me suis assez bien acquitté de ce devoir pour justifier par là ces deux scènes. Les pensées de la première des deux sont quelquefois trop spirituelles pour partir de personnes fort affligées : mais, outre que je n'ai fait que la paraphraser de l'Espagnol, si nous ne nous permettions quelque chose de plus ingénieux que le cours ordinaire de la passion, nos poëmes ramperoit souvent, et les grandes douleurs ne mettroient dans la bouche de nos acteurs que des exclamations et des *hélas!* Pour ne déguiser rien, cette offre que fait Rodrigue de son épée à Chimène, et cette protestation de se laisser tuer par don Sanche, ne me plairoient pas maintenant. Ces beautés étoient de mise en ce temps-là, et ne le seroient plus en celui-

ci. La première est dans l'original espagnol , et l'autre est tirée sur ce modèle. Toutes les deux ont fait effet en ma faveur, mais je ferois scrupule d'en étaler de pareilles à l'avenir sur notre théâtre.

J'ai dit ailleurs ma pensée touchant l'infante et le roi ; il reste néanmoins quelque chose à examiner sur la manière dont ce dernier agit , qui ne paroît pas assez vigoureuse , en ce qu'il ne fait pas arrêter le comte après le soufflet donné, et n'envoie pas des gardes à don Diègue et à son fils. Sur quoi on peut considérer que don Fernand étant le premier roi de Castille , et ceux qui en avoient été les maîtres avant lui n'ayant eu titre que de comtes , il n'étoit peut-être pas assez absolu sur les grands seigneurs de son royaume pour le pouvoir faire. Chez don Guillen de Castro , qui a traité ce sujet avant moi , et qui devoit mieux connoître que moi quelle étoit l'autorité de ce premier monarque de son pays , le soufflet se donne en sa présence , et en celle de deux ministres d'état , qui lui conseillent , après que le comte s'est retiré fièrement et avec bravade , et que don Diègue a fait la même chose en soupirant, de ne le pousser point à bout, parcequ'il a quantité d'amis dans les Asturies, qui

se pourroient révolter , et prendre parti avec les Maures dont son état est environné. Ainsi il se résout d'accommoder l'affaire sans bruit , et recommande le secret à ces deux ministres , qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis cru bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne feroit en ce temps-ci , où l'autorité royale est plus absolue. Je ne pense pas non plus qu'il fasse une faute bien grande de ne jeter point l'alarme de nuit dans sa ville , sur l'avis incertain qu'il a du dessein des Maures , puisqu'on faisoit bonne garde sur les murs et sur le port : mais il est inexcusable de n'y donner aucun ordre après leur arrivée , et de laisser tout faire à Rodrigue. La loi du combat qu'il propose à Chimène avant que de le permettre à don Sanche contre Rodrigue , n'est pas si injuste que quelques-uns ont voulu le dire , parcequ'elle est plutôt une menace pour la faire dédire de la demande de ce combat , qu'un arrêt qu'il lui veuille faire exécuter. Cela paroît en ce qu'après la victoire de Rodrigue il n'en exige pas précisément l'effet de sa parole , et la laisse en état d'espérer que cette condition n'aura point de lieu.

Je ne puis dénier que la règle des vingt-quatre



heures presse trop les incidents de cette pièce. La mort du comte et l'arrivée des Maures s'y pouvoient entresuivre d'aussi près qu'elles font, parceque cette arrivée est une surprise, qui n'a point de communication ni de mesure à prendre avec le reste ; maie il n'en va pas ainsi du combat de don Sanche, dont le roi étoit le maître, et pouvoit lui choisir un autre temps que deux heures après la fuite des Maures. Leur défaite avoit assez fatigué Rodrigue toute la nuit, pour mériter deux ou trois jours de repos ; et même il y avoit quelque apparence qu'il n'en étoit pas échappé sans blessures, quoique je n'en aie rien dit, parcequ'elles n'auroient fait que nuire à la conclusion de l'action.

Cette même règle presse aussi trop Chimène de demander justice au roi la seconde fois. Elle l'avoit fait le soir d'auparavant, et n'avoit aucun sujet d'y retourner le lendemain matin pour importuner le roi, dont elle n'avoit encore aucun lieu de se plaindre, puisqu'elle ne pouvoit encore dire qu'il lui eût manqué de promesse. Le roman lui auroit donné sept ou huit jours de patience avant que de l'en presser de nouveau ; mais les vingt-quatre heures ne l'ont pas permis. C'est l'incommodité de la rè-

gle. Passons à celle de l'unité de lieu, qui ne m'a pas moins donné de gêne en cette pièce.

Je l'ai placé dans Séville, bien que Fernand n'en ait jamais été le maître; et j'ai été obligé à cette falsification, pour former quelque vraisemblance à la descente des Maures, dont l'armée ne pouvoit venir si vite par terre que par eau. Je ne voudrois pas assurer toutefois que le flux de la mer monte effectivement jusque là: mais comme dans notre Seine il fait encore plus de chemin qu'il ne lui en faut faire sur le Guadalquivir pour battre les murailles de cette ville, cela peut suffire à fonder quelque probabilité parmi nous, pour ceux qui n'ont point été sur le lieu même.

Cette arrivée des Maures ne laisse pas d'avoir le défaut que j'ai marqué ailleurs, qu'ils se présentent d'eux-mêmes, sans être appelés dans la pièce directement ni indirectement par aucun acteur du premier acte. Ils ont plus de justesse dans l'irrégularité de l'auteur espagnol. Rodrigue, n'osant plus se montrer à la cour, les va combattre sur la frontière, et ainsi le premier acteur les va chercher, et leur donne place dans le poëme; au contraire de ce qui arrive ici, où ils semblent se venir faire de

fête exprès pour en être battus, et lui donner moyen de rendre à son roi un service d'importance qui lui fasse obtenir sa grace. C'est une seconde incommodité de la règle dans cette tragédie.

Tout s'y passe donc dans Séville, et garde ainsi quelque espèce d'unité de lieu en général; mais le lieu particulier change de scène en scène; et tantôt c'est le palais du roi, tantôt l'appartement de l'infante, tantôt la maison de Chimène, et tantôt une rue ou place publique. On le détermine aisément pour les scènes détachées; mais pour celles qui ont leur liaison ensemble, comme les quatre dernières du premier acte, il est mal-aisé d'en choisir un qui convienne à toutes. Le comte et don Diègue se querellent au sortir du palais; cela se peut passer dans une rue : mais, après le soufflet reçu, don Diègue ne peut pas demeurer en cette rue à faire ses plaintes, en attendant que son fils survienne, qu'il ne soit tout aussitôt environné du peuple, et ne reçoive l'offre de quelques amis. Ainsi il seroit plus à propos qu'il se plaignît dans sa maison, où le met l'Espagnol, pour laisser aller ses sentiments en liberté : mais en ce cas il faudroit délier les scènes comme il a fait. En l'état où elles sont ici,

on peut dire qu'il faut quelquefois aider au théâtre, et suppléer favorablement ce qui ne s'y peut représenter. Deux personnes s'y arrêtent pour parler, et quelquefois il faut présumer qu'ils marchent; ce qu'on ne peut exposer sensiblement à la vue, parcequ'ils échapperoient aux yeux avant que d'avoir pu dire ce qu'il est nécessaire qu'ils fassent savoir à l'auditeur. Ainsi, par une fiction de théâtre, on peut s'imaginer que don Diègue et le comte, sortant du palais du roi, avancent toujours en se querellant, et sont arrivés devant la maison de ce premier, lorsqu'il reçoit le soufflet qui l'oblige à y entrer pour y chercher du secours. Si cette fiction poétique ne vous satisfait point, laissons-le dans la place publique, et disons que le concours du peuple autour de lui après cette offense, et les offres de service que lui font les premiers amis qui s'y rencontrent, sont des circonstances que le roman ne doit pas oublier, mais que ces menues actions ne servant de rien à la principale, il n'est pas besoin que le poète s'en embarrasse sur la scène. Horace l'en dispense par ce vers :

*Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor...  
Pleraque differat.*

Et ailleurs :

*Semper ad eventum festinat.*

C'est ce qui m'a fait négliger, au troisième acte, de donner à don Diègue, pour aide à chercher son fils, aucun des cinq cents amis qu'il avoit chez lui. Il y a grande apparence que quelques-uns d'eux l'y accompagnoient, et même que quelques autres le cherchoient pour lui d'un autre côté; mais ces accompagnements inutiles de personnes qui n'ont rien à dire, puisque celui qu'ils accompagnent a seul tout l'intérêt à l'action; ces sortes d'accompagnements, dis-je, ont toujours mauvaise grace au théâtre, et d'autant plus que les comédiens n'emploient à ces personnages muets que leurs moucheurs de chandelles et leurs valets, qui ne savent quelle posture tenir.

Les funérailles du comte étoient encore une chose fort embarrassante, soit qu'elles se soient faites avant la fin de la pièce, soit que le corps ait demeuré en présence dans son hôtel, en attendant qu'on y donnât ordre. Le moindre mot que j'en eusse laissé dire, pour en prendre soin, eût rompu toute la chaleur de l'attention, et rempli l'auditeur

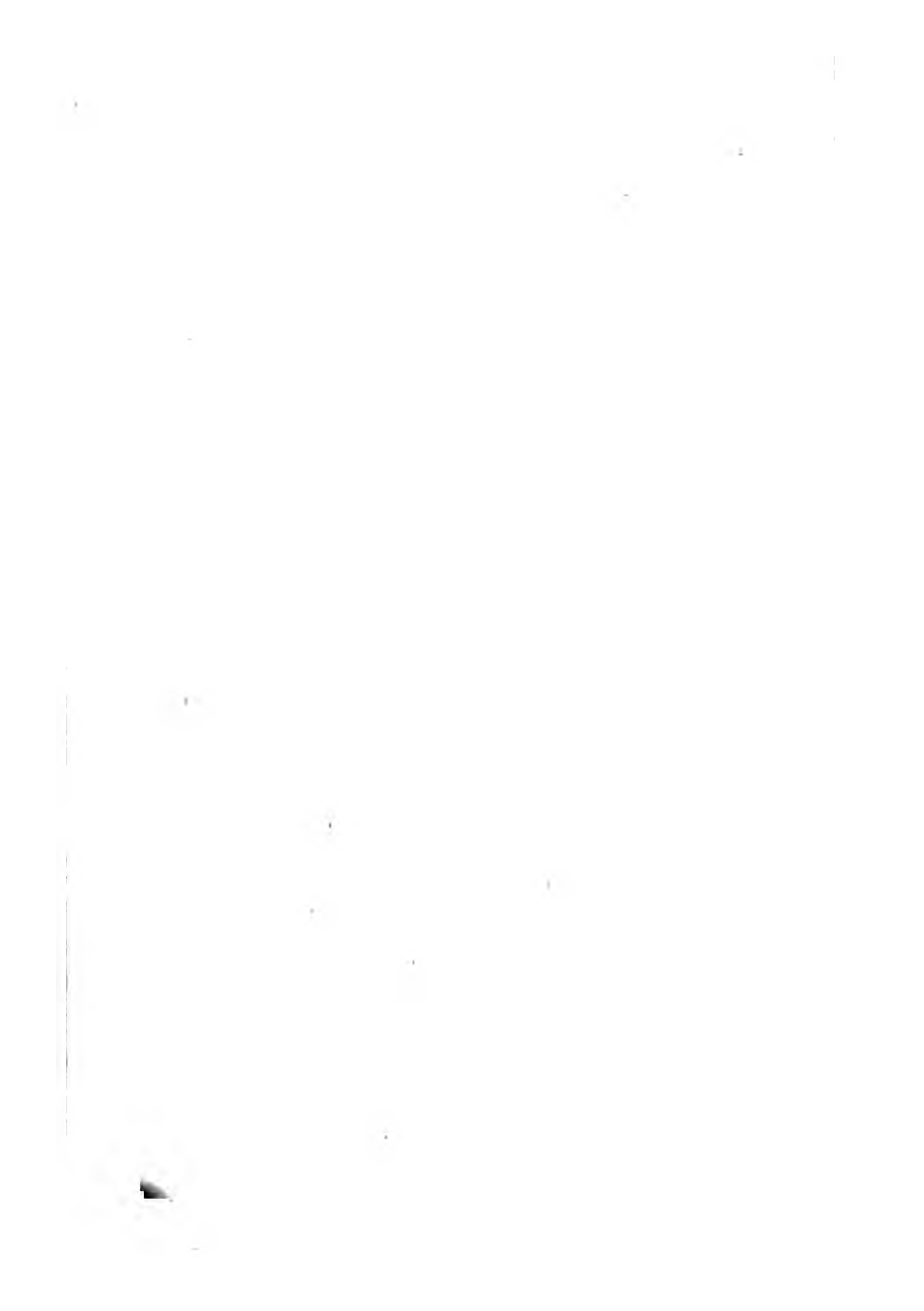
d'une fâcheuse idée. J'ai cru plus à propos de les dérober à son imagination par mon silence, aussi bien que le lieu précis de ces quatre scènes du premier acte dont je viens de parler; et je m'assure que cet artifice m'a si bien réussi, que peu de personnes ont pris garde à l'un ni à l'autre, et que la plupart des spectateurs, laissant emporter leurs esprits à ce qu'ils ont vu et entendu de pathétique en ce poëme, ne se sont point avisés de réfléchir sur ces deux considérations.

J'achève par une remarque sur ce que dit Horace, que ce qu'on expose à la vue touche bien plus que ce qu'on n'apprend que par un récit.

C'est sur quoi je me suis fondé pour faire voir le soufflet que reçoit don Diègue, et cacher aux yeux la mort du comte, afin d'acquérir et de conserver à mon premier acteur l'amitié des auditeurs, si nécessaire pour réussir au théâtre. L'indignité d'un affront fait à un vieillard chargé d'années et de victoires les jette aisément dans le parti de l'offensé; et cette mort qu'on vient dire au roi tout simplement, sans aucune narration touchante, n'excite point en eux la commisération qu'y eût fait naître le spectacle de son sang, et ne leur donne

aucune aversion pour ce malheureux amant, qu'ils ont vu forcé, par ce qu'il devoit à son honneur, d'en venir à cette extrémité, malgré l'intérêt et la tendresse de son amour.

FIN DE L'EXAMEN DU CID.





# HORACE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1639.

---

## NOMS DES PERSONNAGES.

**TULLE**, roi de Rome.

**LE VIEIL HORACE**, chevalier romain.

**HORACE**, son fils.

**CURIACE**, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.

**VALÈRE**, chevalier romain, amoureux de Camille.

**SABINE**, femme d'Horace, et sœur de Curiaçe.

**CAMILLE**, amante de Curiaçe, et sœur d'Horace.

**JULIE**, dame romaine, confidente de Sabine et de Camille.

**FLAVIAN**, soldat de l'armée d'Albe.

**PROCULE**, soldat de l'armée de Rome.

La scène est à Rome, dans une salle de la maison  
d'Horace.

# HORACE.

---

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE I.

SABINE, JULIE.

SABINE.

**A**PPROUVEZ ma foiblesse , et souffrez ma douleur ;  
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur :  
Si près de voir sur soi fondre de tels orages ,  
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages ;  
Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu  
Ne sauroit sans désordre exercer sa vertu.  
Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes ,  
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes ;  
Et , parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux ,  
Ma constance du moins règne encor sur mes yeux.

Quand on arrête là les déplaisirs d'une ame ,  
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une  
femme.

Commander à ses pleurs en cette extrémité,  
C'est montrer pour le sexe assez de fermeté.

## JULIE.

C'en est peut-être assez pour une ame commune  
Qui du moindre péril se fait une infortune ;  
Mais de cette foiblesse un grand cœur est honteux ;  
Il ose espérer tout dans un succès douteux ;  
Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles ;  
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.  
Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir ;  
Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.  
Bannissez, bannissez une frayeur si vaine ,  
Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

## SABINE.

Je suis Romaine, hélas ! puisqu'Horace est Romain ;  
J'en ai reçu le titre en recevant sa main ;  
Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,  
S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je suis née.  
Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,  
Albe, mon cher pays, et mon premier amour,  
Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,  
Je crains notre victoire autant que notre perte.

Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,  
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.  
Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,  
Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,  
Puis-je former des vœux, et, sans impiété,  
Importuner le ciel pour ta félicité?  
Je sais que ton état, encore en sa naissance,  
Ne sauroit sans la guerre affermir sa puissance;  
Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins  
Ne le borneront pas chez les peuples latins;  
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,  
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.  
Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur,  
Qui suit l'arrêt des dieux, et court à ta grandeur,  
Je voudrois déjà voir tes troupes couronnées,  
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.  
Va jusqu'en l'orient pousser tes bataillons,  
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons,  
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule :  
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.  
Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois  
Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois.  
Albe est ton origine; arrête, et considère  
Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.  
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants;

Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants ;  
 Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,  
 Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

## J U L I E.

Ce discours me surprend, vu que, depuis le temps  
 Qu'on a contre son peuple armé nos combattants,  
 Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence  
 Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance.  
 J'admirois la vertu qui réduisoit en vous  
 Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux ;  
 Et je vous consolais au milieu de vos plaintes,  
 Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes.

## S A B I N E.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,  
 Trop foibles pour jeter un des partis à bas,  
 Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine,  
 Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.  
 Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,  
 Soudain j'ai condamné ce mouvement secret ;  
 Et si j'ai senti, dans ses destins contraires,  
 Quelque maligne joie en faveur de mes frères,  
 Soudain, pour l'étouffer rappelant ma raison,  
 J'ai pleuré quand la gloire entroit dans leur maison.  
 Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,  
 Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,  
 Et qu'après la bataille il ne demeure plus

Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus,  
J'aurois pour mon pays une cruelle haine,  
Si je pouvois encore être toute Romaine,  
Et si je demandois votre triomphe aux dieux,  
Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.  
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme,  
Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome;  
Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort,  
Et serai du parti qu'affligera le sort.  
Égale à tous les deux jusques à la victoire,  
Je prendrai part aux maux, sans en prendre à la gloire;  
Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,  
Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs.

JULIE.

Qu'on voit naître souvent, de pareilles traverses,  
En des esprits divers, des passions diverses!  
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement!  
Son frère est votre époux, le vôtre est son amant;  
Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre  
Son sang dans une armée, et son amour dans l'autre.  
Lorsque vous conserviez un esprit tout romain,  
Le sien irrésolu, le sien tout incertain,  
De la moindre mêlée appréhendoit l'orage,  
De tous les deux partis détestoit l'avantage,  
Au malheur des vaincus donnoit toujours ses pleurs,

Et nourrissoit ainsi d'éternelles douleurs.  
 Mais hier quand elle sut qu'on avoit pris journée,  
 Et qu'enfin la bataille alloit être donnée,  
 Une soudaine joie, éclatant sur son front...

S A B I N E.

Ah, que je crains, Julie, un changement si prompt!  
 Hier, dans sa belle humeur, elle entretint Valère:  
 Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère;  
 Son esprit, ébranlé par les objets présents,  
 Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.  
 Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle,  
 Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle:  
 Je forme des soupçons d'un trop léger sujet;  
 Près d'un jour si funeste on change peu d'objet;  
 Les ames rarement sont de nouveau blessées;  
 Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées:  
 Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens,  
 Ni de contentements qui soient pareils aux siens.

J U L I E.

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures;  
 Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.  
 C'est assez de constance, en un si grand danger,  
 Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger;  
 Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.



SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.  
Essayez sur ce point à la faire parler ;  
Elle vous aime assez pour ne vous rien celer :  
Je vous laisse.

## SCÈNE II.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

Ma sœur, entretenez Julie ;  
J'ai honte de montrer tant de mélancolie ;  
Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs,  
Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

## SCÈNE III.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne !  
Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne ;  
Et que, plus insensible à de si grands malheurs,  
A mes tristes discours je mêle moins de pleurs ?

De pareilles frayeurs mon ame est alarmée;  
 Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée.  
 Je verrai mon amant, mon plus unique bien,  
 Mourir pour son pays, ou détruire le mien;  
 Et cet objet d'amour devenir, pour ma peine,  
 Digne de mes soupirs, ou digne de ma haine.  
 Hélas!

J U L I E.

Elle est pourtant plus à plaindre que vous :  
 On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.  
 Oubliez Curiace, et recevez Valère,  
 Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,  
 Vous serez toute nôtre ; et votre esprit remis  
 N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

C A M I L L E.

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes,  
 Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes.  
 Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,  
 J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

J U L I E.

Quoi ! vous appelez crime un change raisonnable ?

C A M I L L E.

Quoi ! le manque de foi vous semble pardonnable ?

J U L I E.

Envers un ennemi qui peut nous obliger ?

CAMILLE.

D'un serment solennel qui peut nous dégager ?

JULIE.

Vous déguisez en vain une chose trop claire ;  
Je vous vis encore hier entretenir Valère ;  
Et l'accueil gracieux qu'il recevoit de vous  
Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage ,  
N'en imaginez rien qu'à son désavantage ;  
De mon contentement un autre étoit l'objet :  
Mais, pour sortir d'erreur, sachez-en le sujet.  
Je garde à Curiace une amitié trop pure  
Pour souffrir plus long-temps qu'on m'estime parjure.  
Il vous souvient qu'à peine on voyoit de sa sœur  
Par un heureux hymen mon frère possesseur,  
Quand, pour comble de joie, il obtint de mon père  
Que de ses chastes feux je serois le salaire.  
Ce jour nous fut propice et funeste à-la-fois ;  
Unissant nos maisons, il désunit nos rois ;  
Un même instant conclut notre hymen et la guerre,  
Fit naître notre espoir, et le jeta par terre,  
Nous ôta tout sitôt qu'il nous eut tout promis,  
Et, nous faisant amants, il nous fit ennemis.  
Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes !

Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes!  
Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux!  
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux.  
Vous avez vu depuis les troubles de mon ame ;  
Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme,  
Et quels pleurs j'ai versés à chaque évènement,  
Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.  
Enfin mon désespoir, parmi ces longs obstacles,  
M'a fait avoir recours à la voix des oracles ;  
Écoutez si celui qui me fut hier rendu  
Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.  
Ce Grec si renommé, qui, depuis tant d'années,  
Au pied de l'Aventin prédit nos destinées ;  
Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,  
Me promit par ces vers la fin de mes travaux :  
« Albe et Rome demain prendront une autre face :  
« Tes vœux sont exaucés ; elles auront la paix ;  
« Et tu seras unie avec ton Curiace,  
« Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais ».  
Je pris sur cet oracle une entière assurance ;  
Et, comme le succès passoit mon espérance,  
J'abandonnai mon ame à des ravissements  
Qui passoient les transports des plus heureux amants.  
Jugez de leur excès : je rencontrai Valère ;  
Et, contre sa coutume, il ne put me déplaire.

Il me parla d'amour sans me donner d'ennui :  
Je ne m'aperçus pas que je parlois à lui ;  
Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace ;  
Tout ce que je voyois me sembloit Curiace ,  
Tout ce qu'on me disoit me parloit de ses feux ,  
Tout ce que je disois l'assuroit de mes vœux .  
Le combat général aujourd'hui se hasarde ;  
J'en sus hier la nouvelle , et je n'y pris pas garde ;  
Mon esprit rejetoit ces funestes objets ,  
Charmé de doux pensers d'hymen et de la paix .  
La nuit a dissipé des erreurs si charmantes ;  
Mille songes affreux , mille images sanglantes ,  
Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur ,  
M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur :  
J'ai vu du sang , des morts , et n'ai rien vu de suite :  
Un spectre , en paroissant , prenoit soudain la fuite ;  
Ils s'effaçoient l'un l'autre ; et chaque illusion  
Redoubloit mon effroi par sa confusion .

JULIE.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

CAMILLE.

Je le dois croire ainsi , puisque je le souhaite :  
Mais je me trouve enfin , malgré tous mes souhaits ,  
Au jour d'une bataille , et non pas d'une paix .

JULIE.

Par là finit la guerre , et la paix lui succède.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal s'il y faut ce remède !  
 Soit que Rome y succombe, ou qu'Albe ait le dessous,  
 Cheramant, n'attends plus d'être un jour mon époux ;  
 Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme  
 Qui soit, ou le vainqueur, ou l'esclave de Rome.

Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux ?  
 Est-ce toi, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

## SCÈNE IV.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'en doutez point, Camille; et revoyez un homme  
 Qui n'est ni le vainqueur, ni l'esclave de Rome.  
 Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains  
 Du poids honteux des fers, ou du sang des Romains.  
 J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire  
 Pour mépriser ma chaîne, et haïr ma victoire ;  
 Et comme également, en cette extrémité,  
 Je craignois la victoire et la captivité...

CAMILLE.

Curiace, il suffit ; je devine le reste :

Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste ;  
Et, ton cœur tout à moi, pour ne me perdre pas ,  
Dérobe à ton pays le secours de ton bras.  
Qu'un autre considère ici ta renommée,  
Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée ;  
Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer ;  
Plus ton amour paroît, plus elle doit t'aimer ;  
Et si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître ,  
Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paroître.  
Mais as-tu vu mon père ? et peut-il endurer  
Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer ?  
Ne préfère-t-il point l'état à sa famille ?  
Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille ?  
Enfin notre bonheur est-il bien affermi ?  
T'a-t-il vu comme gendre , ou bien comme ennemi ?

## CURIACE.

Il m'a vu comme gendre , avec une tendresse  
Qui témoignoit assez une entière alégresse ?  
Mais il ne m'a point vu, par une trahison ,  
Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.  
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville ;  
J'aime encor mon honneur en adorant Camille :  
Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment  
Aussi bon citoyen que véritable amant ;  
D'Albe avec mon amour j'accordoïis la querelle ;

Je soupirois pour vous en combattant pour elle ;  
 Et s'il falloit encor que l'on en vint aux coups,  
 Je combattrois pour elle en soupirant pour vous :  
 Oui, malgré les desirs de mon ame charmée,  
 Si la guerre duroit, je serois dans l'armée.  
 C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès,  
 La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

C A M I L L E.

La paix ! et le moyen de croire un tel miracle !

J U L I E.

Camille, pour le moins, croyez-en votre oracle ;  
 Et sachons pleinement par quels heureux effets  
 L'heure d'une bataille a produit cette paix.

C U R I A C E.

L'auroit-on jamais cru ? déjà les deux armées,  
 D'une égale chaleur au combat animées,  
 Se menaçoient des yeux, et, marchant fièrement,  
 N'attendoient, pour donner, que le commandement ;  
 Quand notre dictateur devant les rangs s'avance,  
 Demande à votre prince un moment de silence ;  
 Et l'ayant obtenu : « Que faisons-nous, Romains ? »  
 Dit-il, « et quel démon nous fait venir aux mains ? »  
 « Souffrons que la raison éclaire enfin nos ames.  
 « Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes ;  
 « Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds



« Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux.  
« Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux  
« villes :  
« Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,  
« Où la mort des vaincus affoiblit les vainqueurs,  
« Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs ?  
« Nos ennemis communs attendent avec joie  
« Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,  
« Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais, pour tout fruit,  
« Dénué d'un secours par lui-même détruit.  
« Ils ont assez long-temps joui de nos divorces ;  
« Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces,  
« Et noyons dans l'oubli ces petits différends  
« Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.  
« Que si l'ambition de commander aux autres  
« Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres,  
« Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,  
« Elle nous unira, loin de nous diviser.  
« Nommons des combattants pour la cause commune,  
« Que chaque peuple aux siens attache sa fortune ;  
« Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort,  
« Que le parti plus foible obéisse au plus fort ;  
« Mais sans indignité pour des guerriers si braves ;  
« Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,  
« Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur

« Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vain-  
 « queur :

« Ainsi nos deux états ne feront qu'un empire. »  
 Il semble qu'à ces mots notre discorde expire :  
 Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,  
 Reconnoît un beau-frère, un cousin, un ami.  
 Ils s'étonnent comment leurs mains de sang avides  
 Voloient, sans y penser, à tant de parricides,  
 Et font paroître un front couvert tout-à-la-fois  
 D'horreur pour la bataille, et d'ardeur pour ce choix.  
 Enfin l'offre s'accepte, et la paix désirée  
 Sous ces conditions est aussitôt jurée ;  
 Trois combattront pour tous : mais, pour les mieux  
 choisir,  
 Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir ;  
 Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

C A M I L L E.

O dieux , que ce discours rend mon ame contente !

C U R I A C E.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,  
 Le sort de nos guerriers règlera notre sort.  
 Cependant tout est libre attendant qu'on les nomme ;  
 Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome.  
 D'un et d'autre côté l'accès étant permis,  
 Chacun va renouer avec ses vieux amis.

Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères;  
Et mes desirs ont eu des succès si prospères,  
Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain  
Le bonheur sans pareil de vous donner la main.  
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement  
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,  
Et savoir d'eux encor la fin de nos misères.

JULIE.

Allez, et cependant au pied de nos autels  
J'irai rendre pour vous graces aux immortels.

FIN DU PREMIER ACTE.

---

**ACTE SECOND.**

---

**SCÈNE I.****HORACE, CURIACE.****CURIACE.**

**A**INSI Rome n'a point séparé son estime ;  
Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime.  
Cette superbe ville en vos frères et vous  
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous,  
Et ne nous opposant d'autres bras que les vôtres,  
D'une seule maison brave toutes les nôtres.  
Nous croirons, à la voir tout entière en vos mains,  
Que, hors les fils d'Horace, il n'est point de Romains.  
Ce choix pouvoit combler trois familles de gloire,  
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire :  
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix  
En pouvoit à bon titre immortaliser trois ;

Et, puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme  
M'ont fait placer ma sœur, et choisir une femme,  
Ce que je vais vous être, et ce que je vous suis,  
Me font y prendre part autant que je le puis.  
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,  
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte :  
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,  
Que je tremble pour Albe, et prévois son malheur.  
Puisque vous combattez, sa perte est assurée ;  
En vous faisant nommer, le destin l'a jurée :  
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,  
Et me compte déjà pour un de vos sujets.

H O R A C E.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre  
Rome,  
Voyant ceux qu'elle oublie, et les trois qu'elle nomme.  
C'est un aveuglement pour elle bien fatal  
D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal.  
Mille de ses enfants, beaucoup plus dignes d'elle,  
Pouvoient bien mieux que nous soutenir sa querelle.  
Mais quoique ce combat me promette un cercueil,  
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil ;  
Mon esprit en conçoit une mâle assurance :  
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ;  
Et du sort envieux quels que soient les projets,

Je ne me compte point pour un de vos sujets.  
 Rome a trop cru de moi ; mais mon ame ravie  
 Remplira son attente, ou quittera la vie.  
 Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement :  
 Ce noble désespoir périt mal-aisément.  
 Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette,  
 Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

## CURIACE.

Hélas, c'est bien ici que je dois être plaint !  
 Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.  
 Dures extrémités, de voir Albe asservie,  
 Ou sa victoire au prix d'une si chère vie ;  
 Et que l'unique bien où tendent ses desirs  
 S'achète seulement par vos derniers soupirs !  
 Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre ?  
 De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre ;  
 De tous les deux côtés mes desirs sont trahis.

## HORACE.

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !  
 Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes ;  
 La gloire qui le suit ne souffre point de larmes ;  
 Et je le recevrais en bénissant mon sort,  
 Si Rome et tout l'état perdoient moins à ma mort.

## CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre ;

Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre :  
 La gloire en est pour vous, et la perte pour eux ;  
 Il vous fait immortel, et les rend malheureux :  
 On perd tout quand on perd un ami si fidèle.  
 Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

SCÈNE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Hé bien ! qui sont les trois ?

FLAVIAN.

Vos deux frères et vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous et vos deux frères.

Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères ?  
 Ce choix vous déplait-il ?

CURIACE.

Non; mais il me surprend;  
Je m'estimois trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,  
Que vous le recevez avec si peu de joie?  
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance, et l'amour,  
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces  
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux! Ah! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

## SCÈNE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le ciel, les enfers, et la terre,  
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre;  
Que les hommes, les dieux, les démons, et le sort,  
Préparent contre nous un général effort;



Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,  
 Le sort et les démons, et les dieux, et les hommes :  
 Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux,  
 L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous  
 deux.

HORACE.

Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barrière,  
 Offre à notre constance une illustre matière :  
 Il épuise sa force à former un malheur,  
 Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;  
 Et comme il voit en nous des ames peu communes,  
 Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.  
 Combattre un ennemi pour le salut de tous,  
 Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,  
 D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire ;  
 Mille déjà l'ont fait, mille pourroient le faire :  
 Mourir pour le pays est un si digne sort,  
 Qu'on briguerait en foule une si belle mort.  
 Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,  
 S'attacher au combat contre un autre soi-même,  
 Attaquer un parti qui prend pour défenseur  
 Le frère d'une femme, et l'amant d'une sœur ;  
 Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie,  
 Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie ;  
 Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous.

L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,  
 Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée,  
 Pour oser aspirer à tant de renommée.

## C U R I A C E.

Il est vrai que nos noms ne sauroient plus périr;  
 L'occasion est belle, il nous la faut chérir:  
 Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare.  
 Mais votre fermeté tient un peu du barbare;  
 Peu, même des grands cœurs, tireroient vanité  
 D'aller par ce chemin à l'immortalité.

A quelque prix qu'on mette une telle fumée,  
 L'obscurité vant mieux que tant de renommée.

Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,  
 Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir;  
 Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,  
 N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance;  
 Et puisque, par ce choix, Albe montre en effet  
 Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,  
 Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome;  
 J'ai le cœur aussi bon; mais enfin je suis homme.  
 Je vois que votre honneur demande tout mon sang,  
 Que tout le mien consiste à vous percer le flanc;  
 Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,  
 Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire:  
 Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,

Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémiss d'horreur;  
J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie  
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie;  
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.  
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler:  
J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte;  
Et si Rome demande une vertu plus haute,  
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,  
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

H O R A C E.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être;  
Et si vous m'égalez, faites-le mieux paroître.  
La solide vertu dont je fais vanité  
N'admet point de foiblesse avec sa fermeté;  
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière,  
Que dès le premier pas regarder en arrière.  
Notre malheur est grand, il est au plus haut point,  
Je l'envisage entier; mais je n'en frémiss point.  
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,  
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie:  
Celle de recevoir de tels commandements  
Doit étouffer en nous tous autres sentiments.  
Qui, près de le servir, considère autre chose,  
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose;  
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.

Rome a choisi mon bras , je n'examine rien.  
 Avec une alégresse aussi pleine et sincère  
 Que j'épousai la sœur , je combattrai le frère ;  
 Et , pour trancher enfin ces discours superflus ,  
 Albe vous a nommé , je ne vous connois plus.

C U R I A C E.

Je vous connois encore , et c'est ce qui me tue ;  
 Mais cette âpre vertu ne m'étoit pas connue ;  
 Comme notre malheur elle est au plus haut point :  
 Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

H O R A C E.

Non , non , n'embrassez pas de vertu par contrainte ;  
 Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,  
 En toute liberté goûtez un bien si doux ;  
 Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous :  
 Je vais revoir la vôtre , et résoudre son ame  
 A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme ,  
 A vous aimer encor si je meurs par vos mains ,  
 Et prendre en son malheur des sentiments romains.

## S C È N E IV.

H O R A C E , C U R I A C E , C A M I L L E.

H O R A C E.

Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace ,

Ma sœur ?

CAMILLE.

Hélas ! mon sort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur ;  
Et si par mon trépas il retourne vainqueur ,  
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,  
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire ,  
Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous,  
Par sa haute vertu, qu'il est digne de vous :  
Comme si je vivois , achevez l'hyménée.  
Mais si ce fer aussi tranche sa destinée ,  
Faites à ma victoire un pareil traitement ;  
Ne me reprochez point la mort de votre amant.  
Vos larmes vont couler, et votre cœur se presse :  
Consume avec lui toute cette foiblesse ;  
Querellez ciel et terre, et maudissez le sort ;  
Mais après le combat ne pensez plus au mort.

( à Curiace. )

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,  
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

## SCÈNE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

Iras-tu, Curiace ? et ce funeste honneur  
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?

CURIACE.

Hélas ! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,  
Mourir ou de douleur, ou de la main d'Horace.  
Je vais, comme au supplice, à cet illustre emploi ;  
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi ;  
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime :  
Ma flamme au désespoir passe jusques au crime ;  
Elle se prend au ciel, et l'ose quereller ;  
Je vous plains, je me plains : mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non, je te connois mieux ; tu veux que je te prie,  
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie.  
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits ;  
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.  
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre,  
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre ;  
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien ;

Souffre qu'un autre ici puisse ennoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête  
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête ;  
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu  
Qu'il auroit triomphé si j'avois combattu,  
Et que sous mon amour ma valeur endormie  
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie !  
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,  
Tu ne succomberas ni vaincras que par moi :  
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte ;  
Je vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

CAMILLE.

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis !

CURIACE.

Avant que d'être à vous, je suis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,  
Ta sœur de son mari !

CURIACE.

Telle est notre misère.

Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur  
Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,

Et demander ma main pour prix de ta conquête!

C U R I A C E.

Il n'y faut plus penser : en l'état où je suis ,  
 Vous aimer sans espoir c'est tout ce que je puis.  
 Vous en pleurez , Camille !

C A M I L L E.

Il faut bien que je pleure :  
 Mon insensible amant ordonne que je meure ;  
 Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau ,  
 Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.  
 Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine ,  
 Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine.

C U R I A C E.

Que les pleurs d'une amante ont de puissants discours!  
 Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours!  
 Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue !  
 Ma constance contre elle à regret s'évertue.  
 N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs ,  
 Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs ;  
 Je sens qu'elle chancelle et défend mal la place ;  
 Plus je suis votre amant , moins je suis Curiace :  
 Foible d'avoir déjà combattu l'amitié ,  
 Vaincroit-elle à-la-fois l'amour et la pitié ?  
 Allez , ne m'aimez plus , ne versez plus de larmes ,  
 Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes ;



Je me défendrai mieux contre votre courroux ;  
Et, pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous.  
Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage :  
Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage !  
Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi !  
En faut-il plus encor ? je renonce à ma foi.

Rigoureuse vertu dont je suis la victime,  
Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime ?

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime, et j'atteste les dieux  
Qu'au lieu de t'en haïr je t'en aimerai mieux :  
Oui, je te chérirai tout ingrat et perfide,  
Et cesse d'aspirer au nom de fratricide.  
Pourquoi suis-je Romaine ? ou que n'es-tu Romain ?  
Je te préparerois des lauriers de ma main,  
Je t'encouragerois au lieu de te distraire,  
Et je te traiterois comme j'ai fait mon frère.  
Hélas ! j'étois aveugle en mes vœux aujourd'hui ;  
J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.  
Il revient ; quel malheur, si l'amour de sa femme  
Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton ame

## SCÈNE VI.

HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

CURIACE.

Dieux ! Sabine le suit ! Pour ébranler mon cœur,  
Est-ce peu de Camille ? y joignez-vous ma sœur ?  
Et laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage,  
L'amenez-vous ici chercher même avantage ?

SABINE.

Non, non, mon frère, non ; je ne viens en ce lieu,  
Que pour vous embrasser, et pour vous dire adieu.  
Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,  
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche ;  
Si ce malheur illustre ébranloit l'un de vous,  
Je le désavouerois pour frère ou pour époux.  
Pourrai-je toutefois vous faire une prière  
Digne d'un tel époux, et digne d'un tel frère ?  
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,  
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,  
La mettre en son éclat sans mélange de crimes,  
Enfin je vous veux faire ennemis légitimes.

Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien ;  
Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien.

Brisez votre alliance , et rompez-en la chaîne ;  
Et puisque votre honneur veut des effets de haine ,  
Achetez par ma mort le droit de vous haïr.  
Albe le veut , et Rome ; il faut leur obéir :  
Qu'un de vous d'eux me tue , et que l'autre me venge ;  
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange ,  
Et du moins l'un des deux sera juste agresseur ,  
Ou pour venger sa femme , ou pour venger sa sœur.  
Mais quoi ! vous souilleriez une gloire si belle ,  
Si vous vous animiez par quelque autre querelle :  
Le zèle du pays vous défend de tels soins ,  
Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins ;  
Il lui faut , et sans haine , immoler un beau-frère .  
Ne différez donc plus ce que vous devez faire ;  
Commencez par sa sœur à répandre son sang ;  
Commencez par sa femme à lui percer le flanc ;  
Commencez par Sabine à faire de vos vies  
Un digne sacrifice à vos chères patries :  
Vous êtes ennemis en ce combat fameux ,  
Vous d'Albe , vous de Rome , et moi de toutes deux .  
Quoi ! me réservez-vous à voir une victoire  
Où , pour haut appareil d'une pompeuse gloire ,  
Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari  
Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri ?  
Pourrai-je entre vous deux régler alors mon ame ?

Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme,  
 Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu ?  
 Non, non : avant ce coup Sabine aura vécu ;  
 Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne ;  
 Le refus de vos mains y condamne la mienne.  
 Sus donc, qui vous retient ? Allez, cœurs inhumains,  
 J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains ;  
 Vous ne les aurez point au combat occupées,  
 Que ce corps au milieu n'arrête vos épées ;  
 Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups  
 Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

H O R A C E.

O ma femme !

C U R I A C E.

O ma sœur !

C A M I L L E.

Courage ! ils s'amolliissent.

S A B I N E.

Vous poussez des soupirs, vos visages pâlisent !  
 Quelle peur vous saisit ? sont-ce là ces grands cœurs,  
 Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs ?

H O R A C E.

Que t'ai-je fait, Sabine ? et quelle est mon offense  
 Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?  
 Que t'a fait mon honneur ? et par quel droit viens-tu

ACTE II, SCÈNE VI.

161

Avec toute ta force attaquer ma vertu ?  
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,  
Et me laisse achever cette grande journée.  
Tu me viens de réduire en un étrange point ;  
Aime assez ton mari pour n'en triompher point :  
Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse ;  
La dispute déjà m'en est assez honteuse ;  
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, cesse de me craindre, on vient à ton secours.

SCÈNE VII.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE,  
SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Qu'est-ce ci, mes enfants ? écoutez-vous vos flammes ?  
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes ?  
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs ?  
Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.  
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse ;  
Elles vous feroient part enfin de leur foiblesse :  
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

I.

11

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous :  
 Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre  
 Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre ;  
 Et si notre foiblesse avoit pu les changer,  
 Nous vous laissons ici pour les encourager.

Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes ;  
 Contre tant de vertus ce sont de foibles armes ;  
 Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir :  
 Tigres, allez combattre ; et nous, allons mourir.

## SCÈNE VIII.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent,  
 Et de grace, empêchez sur-tout qu'elles ne sortent ;  
 Leur amour importun viendroit avec éclat  
 Par des cris et des pleurs troubler notre combat ;  
 Et ce qu'elles nous sont feroit qu'avec justice  
 On nous imputeroit ce mauvais artifice.  
 L'honneur d'un si beau choix seroit trop acheté  
 Si l'on nous soupçonnoit de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE.

J'en aurai soin. Allez, vos frères vous attendent ;

Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je? et par quels compliments...

LE VIEIL HORACE.

Ah! n'attendrissez point ici mes sentiments.

Pour vous encourager, ma voix manque de termes,

Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes;

Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.

Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

FIN DU SECOND ACTE.

---

**ACTE TROISIÈME.**

---

**SCÈNE I.****SABINE.**

**P**RENONS parti, mon ame, en de telles disgraces;  
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces :  
Cessons de partager nos inutiles soins;  
Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins.  
Mais las! quel parti prendre en un sort si contraire?  
Quel ennemi choisir d'un époux ou d'un frère?  
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,  
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.  
Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres;  
Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres;  
Regardons leur honneur comme un souverain bien;  
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.  
La mort qui les menace est une mort si belle,



Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.  
N'appelons point alors les destins inhumains ;  
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains ;  
Revoyons les vainqueurs sans penser qu'à la gloire  
Que toute leur maison reçoit de leur victoire ;  
Et, sans considérer aux dépens de quel sang  
Leur vertu les élève en cet illustre rang,  
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :  
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille,  
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,  
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.  
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,  
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,  
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,  
Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.

Flatteuse illusion, erreur douce et grossière,  
Vain effort de mon ame, impuissante lumière  
De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,  
Que tu sais peu durer, et tôt t'évanouir !  
Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombres,  
Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus som-  
bres,

Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté  
Que pour les abymer dans plus d'obscurité.  
Tu charmois trop ma peine, et le ciel qui s'en fâche

Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.  
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups  
Qui m'ôtent maintenant un frère ou mon époux :  
Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose,  
Je songe par quels bras, et non pour quelle cause,  
Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang,  
Que pour considérer aux dépens de quel sang.  
La maison des vaincus touche seule mon ame ;  
En l'une je suis fille , en l'autre je suis femme,  
Et tiens à toutes deux par de si forts liens ,  
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.  
C'est donc là cette paix que j'ai tant souhaitée!  
Trop favorables dieux , vous m'avez écoutée!  
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,  
Si même vos faveurs ont tant de cruautés?  
Et de quelle façon punissez-vous l'offense ,  
Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence?

## S C È N E II.

S A B I N E , J U L I E .

S A B I N E .

En est-ce fait, Julie? et que m'apportez-vous?  
Est-ce la mort d'un frère, ou celle d'un époux?

Le funeste succès de leurs armes impies  
De tous les combattants a-t-il fait des hosties ;  
Et, m'enviant l'horreur que j'aurois des vainqueurs,  
Pour tous tant qu'ils étoient demande-t-il mes pleurs ?

JULIE.

Quoi ! ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore ?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore ?  
Et ne savez-vous pas que de cette maison  
Pour Camille et pour moi l'on fait une prison ?  
Julie, on nous renferme ; on a peur de nos larmes :  
Sans cela nous serions au milieu de leurs armes ;  
Et, par les désespoirs d'une chaste amitié,  
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'étoit pas besoin d'un si tendre spectacle ;  
Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.  
Sitôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer,  
On a dans les deux camps entendu murmurer.  
A voir de tels amis, des personnes si proches,  
Venir pour leur patrie aux mortelles approches,  
L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur ;  
L'autre d'un si grand zèle admire la fureur ;  
Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,  
Et tel l'ose nommer sacrilège et brutale.

Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix ;  
 Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur choix ;  
 Et ne pouvant souffrir un combat si barbare ,  
 On s'écrie , on s'avance ; enfin on les sépare.

S A B I N E.

Que je vous dois d'encens , grands dieux , qui m'exau-  
 cez !

J U L I E.

Vous n'êtes pas , Sabine , encore où vous pensez :  
 Vous pouvez espérer , vous avez moins à craindre ;  
 Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.  
 En vain d'un sort si triste on les veut garantir ,  
 Ces cruels généreux n'y peuvent consentir.  
 La gloire de ce choix leur est si précieuse ,  
 Et charme tellement leur ame ambitieuse ,  
 Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux ,  
 Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.  
 Le trouble des deux camps souille leur renommée ;  
 Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée ,  
 Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois ,  
 Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel  
 choix.

S A B I N E.

Quoi ! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent !

J U L I E.

Oui : mais d'autre côté les deux camps se mutinent ,

Et leurs cris, des deux parts poussés en même temps ,  
Demandent la bataille ou d'autres combattants.  
La présence des chefs à peine est respectée ;  
Leur pouvoir est douteux , leur voix mal écoutée ;  
Le roi même s'étonne , et pour dernier effort :  
« Puisque chacun , dit-il, s'échauffe en ce discord,  
« Consultons des grands dieux la majesté sacrée,  
« Et voyons si ce change à leurs bontés agréé.  
« Quel impie osera se prendre à leur vouloir,  
« Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir? »  
Il se tait, et ces mots semblent être des charmes ;  
Même aux six combattants ils arrachent les armes ;  
Et ce desir d'honneur qui leur ferme les yeux,  
Tout aveugle qu'il est, respecte encor les dieux.  
Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle ;  
Et, soit par déférence, ou par un prompt scrupule,  
Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi,  
Comme si toutes deux le connoissoient pour roi.  
Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les dieux n'avoueront point un combat plein de  
crimes.

J'en espère beaucoup, puisqu'il est différé ;  
Et je commence à voir ce que j'ai désiré.

## SCÈNE III.

SABINE, CAMILLE, JULIE.

SABINE.

Ma sœur, que je vous dise une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle;  
On l'a dite à mon père, et j'étois avec lui:  
Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui.  
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes;  
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes;  
Et tout l'allégement qu'il en faut espérer,  
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE.

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte.  
Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix,  
Et la voix du public n'est pas toujours leur voix.  
Ils descendent bien moins dans de si bas étages,  
Que dans l'ame des rois, leurs vivantes images,  
De qui l'indépendante et sainte autorité  
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE.

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles,  
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles;  
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,  
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne se laisse comprendre;  
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'en-  
tendre :  
Et, loin de s'assurer sur un pareil arrêt,  
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

SABINE.

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'assurance,  
Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.  
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,  
Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas ;  
Il empêche souvent qu'elle ne se déploie ;  
Et, lorsqu'elle descend, son refus la renvoie.

CAMILLE.

Le ciel agit sans nous en ces événements,  
Et ne les règle point dessus nos sentiments.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace.  
Adieu : je vais savoir comme enfin tout se passe.  
Modérez vos frayeurs ; j'espère, à mon retour,

Ne vous entretenir que de propos d'amour,  
Et que nous n'emploierons la fin de la journée  
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

S A B I N E.

J'ose éncor l'espérer.

C A M I L L E.

Moi, je n'espère rien.

J U L I E.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

## SCÈNE IV.

S A B I N E, C A M I L L E.

S A B I N E.

Parmi nos déplaisirs, souffrez que je vous blame;  
Je ne puis approuver tant de trouble en votre ame.  
Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois,  
Si vous aviez à craindre autant que je le dois,  
Et si vous attendiez de leurs armes fatales  
Des maux pareils aux miens, et des pertes égales?

C A M I L L E.

Parlez plus sainement de vos maux et des miens.  
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens:  
Mais à bien regarder ceux où le ciel me plonge,



Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.  
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous ;  
Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux :  
L'hymen qui nous attache en une autre famille  
Nous détache de celle où l'on a vécu fille ;  
On voit d'un œil divers des nœuds si différents,  
Et pour suivre un mari l'on quitte ses parents.  
Mais, si près d'un hymen, l'amant que donne un père  
Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un  
frère ;

Nos sentiments entre eux demeurent suspendus,  
Notre choix impossible, et nos vœux confondus.  
Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes  
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes ;  
Mais si le ciel s'obstine à nous persécuter,  
Pour moi j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure, et par les mains de  
l'autre,  
C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.  
Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien diffé-  
rents,  
C'est sans les oublier qu'on quitte ses parents :  
L'hymen n'efface point ces profonds caractères ;  
Pour aimer un mari l'on ne hait pas ses frères ;

La nature en tout temps garde ses premiers droits ;  
 Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix ;  
 Aussi-bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes ;  
 Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes.  
 Mais l'amant qui vous charme, et pour qui vous brûlez,  
 Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez :  
 Un mauvaise humeur, un peu de jalousie,  
 En fait assez souvent passer la fantaisie.  
 Ce que peut le caprice , osez-le par raison,  
 Et laissez votre sang hors de comparaison.  
 C'est crime qu'opposer des liens volontaires  
 A ceux que la naissance a rendus nécessaires.  
 Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter ,  
 Seule j'ai tout à craindre , et rien à souhaiter :  
 Mais pour vous , le devoir vous donne dans vos plaintes  
 Où porter vos souhaits et terminer vos craintes.

## C A M I L L E.

Je le vois bien , ma sœur , vous n'aimâtes jamais ;  
 Et vous ne connoissez ni l'amour ni ses traits :  
 On peut lui résister quand il commence à naître ,  
 Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître ,  
 Et que l'aveu d'un père , engageant notre foi ,  
 A fait de ce tyran un légitime roi.  
 Il entre avec douceur , mais il règne par force ;  
 Et quand l'ame une fois a goûté son amorce ,

Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut,  
 Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut;  
 Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

SCÈNE V.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,  
 Mes filles; mais en vain je voudrois vous celer  
 Ce qu'on ne vous sauroit long-temps dissimuler :  
 Vos frères sont aux mains, les dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent,  
 Et je m'imaginois dans la divinité  
 Beaucoup moins d'injustice, et bien plus de bonté.  
 Ne nous consolez point; contre tant d'infortune  
 La pitié parle en vain, la raison importune :  
 Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,  
 Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.  
 Nous pourrions aisément faire en votre présence  
 De notre désespoir une fausse constance;  
 Mais quand on peut sans honte être sans fermeté,  
 L'affecter au-dehors c'est une lâcheté:

L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes,  
 Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.  
 Nous ne demandons point qu'un courage si fort  
 S'abaisse, à notre exemple, à se plaindre du sort :  
 Recevez sans frémir ces mortelles alarmes ;  
 Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes :  
 Enfin, pour toute grace, en de tels déplaisirs,  
 Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

## L E V I E I L H O R A C E.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,  
 Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,  
 Et céderois peut-être à de si rudes coups,  
 Si je prenois ici même intérêt que vous :  
 Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères,  
 Tous trois me sont encor des personnes bien chères ;  
 Mais enfin l'amitié n'est pas de même rang,  
 Et n'a point les effets de l'amour ni du sang :  
 Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente  
 Sabine comme sœur, Camille comme amante ;  
 Je puis les regarder comme nos ennemis,  
 Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.  
 Ils sont, graces aux dieux, dignes de leur patrie :  
 Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie ;  
 Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,  
 Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.

Si par quelque foiblesse ils l'avoient mendiée ,  
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée ,  
Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement  
De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.  
Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,  
Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.  
Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix ,  
Albe seroit réduite à faire un autre choix :  
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces ,  
Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces ;  
Et de l'évènement d'un combat plus humain  
Dépendroit maintenant l'honneur du nom romain.  
La prudence des dieux autrement en dispose ;  
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose ;  
Il s'arme en ce besoin de générosité ,  
Et du bonheur public fait sa félicité.  
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines ,  
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines ;  
Vous l'êtes devenue , et vous l'êtes encor :  
Un si glorieux titre est un digne trésor.  
Un jour , un jour viendra que par toute la terre  
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre ;  
Et que , tout l'univers tremblant dessous ses lois ,  
Ce grand nom deviendra l'ambition des rois.  
Les dieux à notre Énée ont promis cette gloire.

## SCÈNE VI.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE,  
JULIE.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.  
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits;  
Des trois les deux sont morts, son époux seul vous  
reste.

LE VIEIL HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste !  
Rome est sujette d'Albe ! et, pour l'en garantir,  
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !  
Non, non, cela n'est point ; on vous trompe, Julie :  
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie ;  
Je connois mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille de nos remparts comme moi l'ont pu voir.  
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères ;  
Mais quand il s'est vu seul contre trois adversaires,  
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !  
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite !

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères !

LE VIEIL HORACE.

·  
Tout beau, ne les pleurez pas tous ;  
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.  
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte ;  
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :  
Ce bonheur a suivi leur courage vaincu ,  
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu ,  
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince ,  
Ni d'un état voisin devenir la province.  
Pleurez l'autre , pleurez l'irréparable affront  
Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;  
Pleurez le déshonneur de toute notre race ,  
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût ?

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût :

N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,  
 Rome eût été du moins un peu plus tard sujette;  
 Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris;  
 Et c'étoit de sa vie un assez digne prix.  
 Il est de tout son sang comptable à sa patrie;  
 Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie;  
 Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,  
 Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.  
 J'en romprai bien le cours; et ma juste colère,  
 Contre un indigne fils usant des droits d'un père,  
 Saura bien faire voir dans sa punition  
 L'éclatant désaveu d'une telle action.

## S A B I N E.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,  
 Et ne nous rendez point tout-à-fait malheureuses.

## L E V I E I L H O R A C E.

Sabine, votre cœur se console aisément;  
 Nos malheurs jusqu'ici vous touchent foiblement:  
 Vous n'avez point encor de part à nos misères;  
 Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères;  
 Si nous sommes sujets, c'est de votre pays:  
 Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis;  
 Et, voyant le haut point où leur gloire se monte,  
 Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.  
 Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux



Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.  
Vos pleurs en sa faveur sont de foibles défenses :  
J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances  
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains  
Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE.

Suivons-le promptement, la colère l'emporte.  
Dieux ! verrons-nous toujours des malheurs de la  
    sorte ?  
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,  
Et toujours redouter la main de nos parents ?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

---

**ACTE QUATRIÈME.**  

---

**SCÈNE I.****LE VIEIL HORACE, CAMILLE.****LE VIEIL HORACE.**

**N**E me parlez jamais en faveur d'un infâme.  
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme;  
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux  
Il n'a rien fait encor, s'il n'évite mes yeux.  
Sabine y peut mettre ordre; ou derechef j'atteste  
Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

**CAMILLE.**

Ah, mon père ! prenez un plus doux sentiment;  
Vous verrez Rome même en user autrement,  
Et, de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,  
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard ;  
Camille, je suis père, et j'ai mes droits à part.  
Je sais trop comme agit la vertu véritable ;  
C'est sans en triompher que le nombre l'accable ;  
Et sa mâle vigueur, toujours en même point,  
Succombe sous la force, et ne lui cède point.  
Taisez-vous ; et sachons ce que nous veut Valère.

## SCÈNE II.

LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE.

VALÈRE.

Envoyé par le roi pour consoler un père,  
Et pour lui témoigner...

LE VIEIL HORACE.

N'en prenez aucun soin :  
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ;  
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie  
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.  
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur ;  
Il me suffit.

VALÈRE.

Mais l'autre est un rare bonheur;  
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace !

VALÈRE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait !

LE VIEIL HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

LE VIEIL HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

VALÈRE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion.

Certes l'exemple est rare et digne de mémoire,  
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire !

VALÈRE.

Quelle confusion et quelle honte à vous  
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,  
Qui fait triompher Rome, et lui gagne un empire ?  
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire ?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,  
Lorsqu'Albe sous ses lois range notre destin ?

VALÈRE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire ?  
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire ?

LE VIEIL HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'état.

VALÈRE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat ;  
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyoit qu'en homme  
Qui savoit ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE.

Quoi ! Rome donc triomphe !

VALÈRE.

Apprenez, apprenez

La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.

Resté seul contre trois, mais en cette aventure

Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,

Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun  
d'eux,

Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux ;

Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse

Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.

Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,

Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé ;  
 Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite,  
 Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.  
 Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,  
 Se retourne, et déjà les croit demi domptés ;  
 Il attend le premier, et c'étoit votre gendre.  
 L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,  
 En vain en l'attaquant fait paroître un grand cœur ;  
 Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.  
 Albe à son tour commence à craindre un sort contraire ;  
 Elle crie au second qu'il secoure son frère ;  
 Il se hâte, et s'épuise en efforts superflus ;  
 Il trouve en le joignant que son frère n'est plus.

C A M I L L E.

Hélas !

V A L È R E.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,  
 Et redouble bientôt la victoire d'Horace :  
 Son courage sans force est un débile appui ;  
 Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.  
 L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie ;  
 Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.  
 Comme notre héros se voit près d'achever,  
 C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver :  
 « J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères,

« Rome aura le dernier de mes trois adversaires ;  
« C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »  
Dit-il, et tout d'un temps on le voit y voler.  
La victoire entre eux deux n'étoit pas incertaine ;  
L'Albain, percé de coups, ne se traînoit qu'à peine,  
Et, comme une victime aux marches de l'autel,  
Il sembloit présenter sa gorge au coup mortel :  
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense ;  
Et son trépas de Rome établit la puissance.

## LE VIEIL HORACE.

O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de nos jours !  
O d'un état penchant l'inespéré secours !  
Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace !  
Appui de ton pays, et gloire de ta race !  
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements  
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments ?  
Quand pourra mon amour baigner, avec tendresse,  
Ton front victorieux de larmes d'alégresse ?

## VALÈRE.

Vos caresses bientôt pourront se déployer :  
Le roi dans un moment vous le va renvoyer,  
Et remet à demain la pompe qu'il prépare  
D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare.  
Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux  
Par des chants de victoire et par de simples vœux ;

C'est où le roi le mène; et tandis il m'envoie  
 Faire office vers vous de douleur et de joie.  
 Mais cet office encor n'est pas assez pour lui;  
 Il y viendra lui-même, et peut-être aujourd'hui :  
 Il croit mal reconnoître une vertu si pure  
 Si de sa propre bouche il ne vous en assure,  
 S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'état.

## L E V I E I L H O R A C E.

De tels remercîments ont pour moi trop d'éclat;  
 Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres  
 Du service d'un fils, et du sang des deux autres.

## V A L È R E.

Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi;  
 Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi  
 Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire  
 Au-dessous du mérite et du fils et du père.  
 Je vais lui témoigner quels nobles sentiments  
 La vertu vous inspire en tous vos mouvements,  
 Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

## L E V I E I L H O R A C E.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.



SCÈNE III.

LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs ;  
 Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs :  
 On pleure injustement des pertes domestiques  
 Quand on en voit sortir des victoires publiques.  
 Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous ;  
 Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.  
 En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme  
 Dont la perte est aisée à réparer dans Rome :  
 Après cette victoire, il n'est point de Romain  
 Qui ne soit glorieux de vous donner la main.  
 Il me faut à Sabine en porter la nouvelle :  
 Ce coup sera sans doute assez rude pour elle ;  
 Et ses trois frères morts par la main d'un époux  
 Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous :  
 Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,  
 Et qu'un peu de prudence, aidant son grand courage,  
 Fera bientôt régner sur un si noble cœur  
 Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.  
 Cependant étouffez cette lâche tristesse ;

Recevez-le, s'il vient, avec moins de foiblesse;  
Faites-vous voir sa sœur, et qu'en un même flanc  
Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

## SCÈNE IV.

C A M I L L E.

Oui, je lui ferai voir par d'infailibles marques  
Qu'un véritable amour brave la main des Parques,  
Et ne prend point de lois de ces cruels tyrans  
Qu'un astre injurieux nous donne pour parents.  
Tu blâmes ma douleur! tu l'oses nommer lâche!  
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,  
Impitoyable père! et, par un juste effort,  
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.  
En vit-on jamais un dont les rudes traverses  
Prissent en moins de rien tant de faces diverses;  
Qui fût doux tant de fois et tant de fois cruel,  
Et portât tant de coups avant le coup mortel?  
Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte  
De joie et de douleur, d'espérance et de crainte;  
Asservie en esclave à plus d'évènements,  
Et le piteux jouet de plus de changements?  
Un oracle m'assure; un songe me travaille :

La paix calme l'effroi que me fait la bataille :  
Mon hymen se prépare ; et, presque en un moment,  
Pour combattre mon frère on choisit mon amant :  
Ce choix me désespère, et tous le désavouent ;  
La partie est rompue ; et les dieux la renouent !  
Rome semble vaincue, et seul des trois Albains  
Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains ;  
O dieux ! sentois-je alors des douleurs trop légères  
Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères ?  
Et me flattois-je trop, quand je croyois pouvoir  
L'aimer encor sans crime et nourrir quelque espoir ?  
Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle  
Dont mon ame éperdue en reçoit la nouvelle ;  
Son rival me l'apprend, et, faisant à mes yeux  
D'un si triste succès le récit odieux,  
Il porte sur le front une allégresse ouverte,  
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte,  
Et, bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,  
Aussi-bien que mon frère il triomphe de lui.  
Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste :  
On demande ma joie en un jour si funeste !  
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,  
Et baiser une main qui me perce le cœur !  
En un sujet de pleurs si grand, si légitime,  
Se plaindre est une honte ; et soupirer, un crime :

Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,  
Et si l'on n'est barbare on n'est point généreux !

Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père;  
Soyons indigne sœur d'un si généreux frère;  
C'est gloire de passer pour un cœur abattu  
Quand la brutalité fait la haute vertu.

Éclatez, mes douleurs; à quoi bon vous contraindre?  
Quand on a tout perdu, que sauroit-on plus craindre?  
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect;  
Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect,  
Offensez sa victoire, irritez sa colère,  
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.  
Il vient : préparons-nous à montrer constamment  
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

## SCÈNE V.

HORACE, CAMILLE; PROCULE, portant  
en sa main les trois épées des Curiaces.

H O R A C E.

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères;  
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,  
Qui nous rend maîtres d'Albe; enfin voici le bras  
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux états.

Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire;  
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs ; c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits;  
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes  
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes.  
Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,  
Je cesserai pour eux de paroître affligée,  
Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée.  
Mais qui me vengera de celle d'un amant,  
Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace !

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace !  
D'un ennemi public, dont je reviens vainqueur,  
Le nom est dans ta bouche, et l'amour dans ton cœur !  
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !

Ta bouche la demande, et ton cœur la respire !  
Suis moins ta passion, règle mieux tes desirs ;  
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs.  
Tes flammes désormais doivent être étouffées ;  
Bannis-les de ton ame, et songe à mes trophées ;  
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

## C A M I L L E.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien ;  
Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon ame,  
Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme.  
Ma joie et mes douleurs dépendoient de son sort :  
Je l'adorois vivant, et je le pleure mort.  
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avois laissée ;  
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,  
Qui, comme une furie attachée à tes pas,  
Te veut incessamment reprocher son trépas.  
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,  
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des  
charmes,  
Et que, jusques au ciel élevant tes exploits,  
Moi-même je le tue une seconde fois !  
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,  
Que tu tombes au point de me porter envie,  
Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté  
Cette gloire si chère à ta brutalité !

HORACE.

O ciel ! qui vit jamais une pareille rage !  
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,  
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?  
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur ;  
Et préfère du moins au souvenir d'un homme  
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !  
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !  
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !  
Rome enfin que je hais parcequ'elle t'honore !  
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,  
Saper ses fondements encor mal assurés ;  
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,  
Que l'orient contre elle à l'occident s'allie ;  
Que cent peuples unis des bouts de l'univers  
Passent pour la détruire et les monts et les mers ;  
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,  
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !  
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux  
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !  
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,  
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,  
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,

Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE, mettant l'épée à la main, et poursuivant sa  
sœur qui s'enfuit.

C'est trop; ma passion à la raison fait place.

Va dedans les enfers plaindre ton Curiace !

CAMILLE, blessée, derrière le théâtre.

Ah! traître !

HORACE, revenant sur le théâtre.

Ainsi reçoive un châtiment soudain

Quiconque ose pleurer un ennemi romain !

## SCÈNE VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE.

Que venez-vous de faire ?

HORACE.

Un acte de justice.

Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur;  
Mon père ne peut plus l'avouer pour sa fille :



Qui maudit son pays renonce à sa famille ;  
Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis ;  
De ses plus chers parents il fait ses ennemis ;  
Le sang même les arme en haine de son crime :  
La plus prompte vengeance en est plus légitime ;  
Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,  
Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

## SCÈNE VII.

HORACE, SABINE, PROCULE.

SABINE.

A quoi s'arrête ici ton illustre colère ?  
Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père ;  
Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux :  
Ou, si tu n'es point las de ces généreux coups,  
Immole au cher pays des vertueux Horaces  
Ce reste malheureux du sang des Curiaces ;  
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur ;  
Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta sœur.  
Nos crimes sont pareils ainsi que nos misères :  
Je soupire comme elle, et déplore mes frères ;  
Plus coupable en ce point contre tes dures lois,  
Qu'elle n'en pleuroit qu'un, et que j'en pleure trois ;

Qu'après son châtement ma faute continue.

H O R A C E.

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue;  
 Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié;  
 Et ne m'accable point d'une indigne pitié.  
 Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme  
 Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une ame,  
 C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens,  
 Non à moi de descendre à la honte des tiens.  
 Je t'aime, et je connois la douleur qui te presse:  
 Embrasse ma vertu, pour vaincre ta foiblesse:  
 Participe à ma gloire, au lieu de la souiller;  
 Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.  
 Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,  
 Que je te plaise mieux couvert d'une infamie?  
 Sois plus femme que sœur, et, te réglant sur moi,  
 Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

S A B I N E.

Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.  
 Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites;  
 J'en ai les sentiments que je dois en avoir;  
 Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir.  
 Mais enfin je renonce à la vertu romaine,  
 Si pour la posséder je dois être inhumaine,  
 Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur

Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.  
 Prenons part en public aux victoires publiques ;  
 Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques ;  
 Et ne regardons point des biens communs à tous ,  
 Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour  
 nous.

Pourquoi veux-tu , cruel , agir d'une autre sorte ?  
 Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte ;  
 Mêle tes pleurs aux miens. Quoi ! ces lâches discours  
 N'arment point ta vertu contre mes tristes jours !  
 Mon crime redoublé n'émeut point ta colère !  
 Que Camille est heureuse ! elle a pu te déplaire ;  
 Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu ,  
 Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.  
 Cher époux , cher auteur du tourment qui me presse ,  
 Écoute la pitié , si ta colère cesse ;  
 Exerce l'une ou l'autre , après de tels malheurs ,  
 A punir ma foiblesse , ou finir mes douleurs.  
 Je demande la mort pour grace , ou pour supplice :  
 Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice ,  
 N'importe ; tous ses traits n'auront rien que de doux  
 Si je les vois partir de la main d'un époux.

H O R A C E .

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes  
 Un empire si grand sur les plus belles ames ,

Et de se plaire à voir de si foibles vainqueurs  
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs !  
A quel point ma vertu devient-elle réduite !  
Rien ne la sauroit plus garantir que la fuite.  
Adieu ; ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

SABINE, seule.

O colère ! ô pitié ! sourdes à mes desirs,  
Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse ;  
Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grace !  
Allons-y par nos pleurs faire encore un effort ;  
Et n'employons après que nous à notre mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

---

**ACTE CINQUIÈME.**

---

**SCÈNE I.****LE VIEIL HORACE, HORACE.****LE VIEIL HORACE.**

**R**ETIRONS nos regards de cet objet funeste,  
Pour admirer ici le jugement céleste :  
Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut  
Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut ;  
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse ;  
Il mêle à nos vertus des marques de foiblesse,  
Et rarement accorde à notre ambition  
L'entier et pur honneur d'une bonne action.  
Je ne plains point Camille, elle étoit criminelle ;  
Je me tiens plus à plaindre, et je te plains plus qu'elle ;  
Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu romain ;  
Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.

Je ne la trouve point injuste ni trop prompte ;  
 Mais tu pouvois, mon fils, t'en épargner la honte ;  
 Son crime, quoique énorme et digne du trépas,  
 Étoit mieux impuni, que puni par ton bras.

## H O R A C E.

Disposez de mon sang, les lois vous en font maître :  
 J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître.  
 Si dans vos sentiments mon zèle est criminel,  
 S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,  
 Si ma main en devient honteuse et profanée,  
 Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée :  
 Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté  
 A si brutalement souillé la pureté.  
 Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race ;  
 Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.  
 C'est en ces actions dont l'honneur est blessé  
 Qu'un père tel que vous se montre intéressé :  
 Son amour doit se taire où toute excuse est nulle ;  
 Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule ;  
 Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas  
 Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

## L E V I E I L H O R A C E.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ;  
 Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même ;  
 Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,

Et ne lés punit point, de peur de se punir.  
Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes ;  
Je sais... Mais le roi vient ; je vois entrer ses gardes.

## SCÈNE II.

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE,  
HORACE, TROUPE DE GARDES.

LE VIEIL HORACE.

Ah ! sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi ;  
Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi.  
Permettez qu'à genoux...

TULLE.

Non, levez-vous, mon père ;  
Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.  
Un si rare service et si fort important  
Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant :  
Vous en aviez déjà sa parole pour gage ;  
Je ne l'ai pas voulu différer davantage.  
J'ai su par son rapport, et je n'en doutois pas,  
Comme de vos deux fils vous portez le trépas ;  
Et que, déjà votre ame étant trop résolue,  
Ma consolation vous seroit superflue :  
Mais je viens de savoir quel étrange malheur

D'un fils victorieux a suivi la valeur,  
 Et que son trop d'amour pour la cause publique  
 Par ses mains à son père ôte une fille unique.  
 Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort;  
 Et je doute comment vous portez cette mort.

LE VIEIL HORACE.

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de votre expérience.  
 Beaucoup par un long âge ont appris comme vous  
 Que le malheur succède au bonheur le plus doux;  
 Peu savent comme vous s'appliquer ce remède;  
 Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.  
 Si vous pouvez trouver dans ma compassion  
 Quelque soulagement pour votre affliction,  
 Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême;  
 Et que je vous en plains autant que je vous aime.

V A L È R E.

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois  
 Dépose sa justice et la force des lois,  
 Et que l'état demande aux princes légitimes  
 Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,  
 Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir  
 Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir;  
 Souffrez...



LE VIEIL HORACE.

Quoi ! qu'on envoie un vainqueur au supplice ?

TULLE.

Permettez qu'il achève, et je ferai justice.  
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu ;  
C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu ;  
Et c'est dont je vous plains, qu'après un tel service  
On puisse contre lui me demander justice.

VALÈRE.

Souffrez donc, ô grand roi, le plus juste des rois,  
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix :  
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent ;  
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent :  
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer ;  
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer :  
Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,  
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable.  
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,  
Si vous voulez régner, le reste des Romains ;  
Il y va de la perte ou du salut du reste.

La guerre avoit un cours si sanglant, si funeste,  
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,  
Ont tant de fois uni des peuples si voisins,  
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire  
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-  
frère,

Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,  
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs :  
Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes  
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,  
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur  
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,  
Et ne peut excuser cette douleur pressante  
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,  
Quand, près d'être éclairés du nuptial flambeau,  
Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?  
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie ;  
Il a sur nous un droit et de mort et de vie ;  
Et nos jours criminels ne pourront plus durer  
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.  
Je pourrois ajouter aux intérêts de Rome  
Combien un pareil coup est indigne d'un homme ;  
Je pourrois demander qu'on mît devant vos yeux  
Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux.  
Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,  
D'un frère si cruel rejaillir au visage ;  
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir ;  
Son âge et sa beauté vous pourroient émouvoir :  
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.  
Vous avez à demain remis le sacrifice ;  
Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocents,

D'une main parricide acceptent de l'encens ?  
Sur vous ce sacrilège attireroit sa peine ;  
Ne le considérez qu'en objet de leur haine ;  
Et croyez avec nous qu'en tous ces trois combats  
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,  
Puisque ces mêmes dieux, auteurs de sa victoire,  
Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,  
Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,  
Fût digne en même jour de triomphe et de mort.  
Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.  
En ce lieu Rome a vu le premier parricide ;  
La suite en est à craindre, et la haine des cieux.  
Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre ?

Vous savez l'action, vous la venez d'entendre ;  
Ce que vous en croyez me doit être une loi.  
Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi ;  
Et le plus innocent devient souvent coupable  
Quand aux yeux de son prince il paroît condamnable ;  
C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser :  
Notre sang est son bien, il en peut disposer ;  
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,

Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.  
Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir;  
D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.  
Je ne reproche point à l'ardeur de Valère  
Qu'en amant de la sœur il accuse le frère :  
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui ;  
Il demande ma mort, je la veux comme lui.  
Un seul point entre nous met cette différence,  
Que mon honneur par là cherche son assurance,  
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,  
Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver.  
Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière  
A montrer d'un grand cœur la vertu tout entière ;  
Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,  
Et paroît forte ou foible aux yeux de ses témoins.  
Le peuple, qui voit tout seulement par l'écorce,  
S'attache à son effet pour juger de sa force ;  
Il veut que ses dehors gardent un même cours,  
Qu'ayant fait un miracle elle en fasse toujours :  
Après une action pleine, haute, éclatante,  
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente :  
Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux ;  
Il n'examine point si lors on pouvoit mieux,  
Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,  
L'occasion est moindre, et la vertu pareille :

Son injustice accable et détruit les grands noms ;  
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds ;  
Et quand la renommée a passé l'ordinaire,  
Si l'on n'en veut déchoir il faut ne plus rien faire.  
Je ne vanterai point les exploits de mon bras ;  
Votre majesté, sire, a vu mes trois combats :  
Il est bien mal-aisé qu'un pareil les seconde,  
Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,  
Et que tout mon courage, après de si grands coups.  
Parviennne à des succès qui n'aillent au-dessous ;  
Si bien que, pour laisser une illustre mémoire,  
La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire :  
Encor la falloit-il sitôt que j'eus vaincu,  
Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.  
Un homme tel que moi voit sa gloire ternie,  
Quand il tombe en péril de quelque ignominie :  
Et ma main auroit su déjà m'en garantir ;  
Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir ;  
Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre ;  
C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.  
Rome ne manque point de généreux guerriers ;  
Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers ;  
Que votre majesté désormais m'en dispense ;  
Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,

Permettez , ô grand roi , que de ce bras vainqueur  
Je m'immole à ma gloire , et non pas à ma sœur .

### SCÈNE III.

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE,  
HORACE, SABINE.

SABINE,

Sire, écoutez Sabine; et voyez dans son ame  
Les douleurs d'une sœur, et celles d'une femme,  
Qui, toute désolée à vos sacrés genoux,  
Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.  
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice  
Dérober un coupable au bras de la justice;  
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,  
Et punissez en moi ce noble criminel;  
De mon sang malheureux expiez tout son crime:  
Vous ne changerez point pour cela de victime;  
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,  
Mais en sacrifier la plus chère moitié.  
Les nœuds de l'hyménée et son amour extrême  
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui même;  
Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,  
Il mourra plus en moi qu'il ne mourroit en lui.

La mort que je demande , et qu'il faut que j'obtienne ,  
Augmentera sa peine , et finira la mienne.  
Sire , voyez l'excès de mes tristes ennuis ,  
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.  
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée  
De toute ma famille a la trame coupée !  
Et quelle impiété de haïr un époux  
Pour avoir bien servi les siens , l'état , et vous !  
Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères !  
N'aimer pas un mari qui finit nos misères !  
Sire , délivrez-moi , par un heureux trépas ,  
Des crimes de l'aimer , et de ne l'aimer pas :  
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.  
Ma main peut me donner ce que je vous demande ;  
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux  
Si je puis de sa honte affranchir mon époux ;  
Si je puis par mon sang apaiser la colère  
Des dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévère ,  
Satisfaire en mourant aux mânes de sa sœur ,  
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

## LE VIEIL HORACE.

Sire , c'est donc à moi de répondre à Valère.  
Mes enfants avec lui conspirent contre un père :  
Tous trois veulent me perdre , et s'arment sans raison  
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.

( à Sabine. )

Toi , qui , par des douleurs à ton devoir contraires ,  
 Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères ,  
 Va plutôt consulter leurs mânes généreux ;  
 Ils sont morts , mais pour Albe , et s'en tiennent heureux :

Puisque le ciel vouloit qu'elle fût asservie ,  
 Si quelque sentiment demeure après la vie ,  
 Ce malheur semble moindre , et moins rudes ses coups ,

Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous ;  
 Tous trois désavoueront la douleur qui te touche ,  
 Les larmes de tes yeux , les soupirs de ta bouche ,  
 L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.  
 Sabine , sois leur sœur , suis ton devoir comme eux .

( au roi. )

Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :  
 Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;  
 Et la louange est due au lieu du châtiment  
 Quand la vertu produit ce premier mouvement.  
 Aimer nos ennemis avec idolâtrie ,  
 De rage en leur trépas maudire la patrie ,  
 Souhaiter à l'état un malheur infini ,  
 C'est ce qu'on nomme crime , et ce qu'il a puni.  
 Le seul amour de Rome a sa main animée ;



Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.  
Qu'ai-je dit, sire? il l'est, et ce bras paternel  
L'auroit déjà puni, s'il étoit criminel;  
J'aurois su mieux user de l'entière puissance  
Que me donnent sur lui les droits de la naissance;  
J'aime trop l'honneur, sire, et ne suis point de rang  
A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.  
C'est dont je ne veux point de témoin que Valère;  
Il a vu quel accueil lui gardoit ma colère,  
Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat  
Je croyois que sa fuite avoit trahi l'état.  
Qui le fait se charger des soins de ma famille?  
Qui le fait malgré moi vouloir venger ma fille?  
Et par quelle raison, dans son juste trépas  
Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas?  
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres!  
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres;  
Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,  
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

( à Valère. )

Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace;  
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :  
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront  
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.

Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en  
poudre,

Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,

L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau

Qui fait choir les méchants sous la main d'un bour-  
reau ?

Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un  
homme

Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome,

Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom

D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?

Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,

Où tu penses choisir un lieu pour son supplice :

Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix

Font résonner encor du bruit de ses exploits ?

Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places

Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces ;

Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'hon-  
neur

Témoin de sa vaillance et de notre bonheur ?

Tu ne saurois cacher sa peine à sa victoire :

Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire ;

Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,

Qui veut d'un si beau sang souiller un si beau jour.

Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle ,

Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.

Vous les préviendrez, sire; et par un juste arrêt  
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.

Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire;

Il peut la garantir encor d'un sort contraire.

Sire, ne donnez rien à mes débiles ans :

Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants ;

Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle;

Il m'en reste encore un; conservez-le pour elle :

N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui;

Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.

Horace, ne crois pas que le peuple stupide  
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.

Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit :

Mais un moment l'élève, un moment le détruit;

Et ce qu'il contribue à notre renommée

Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.

C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien  
faits,

A voir la vertu pleine en ses moindres effets;

C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire;

Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.

Vis toujours en Horace; et toujours auprès d'eux

Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,

Bien que l'occasion moins haute ou moins brillante

D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.  
 Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi,  
 Et pour servir encor ton pays et ton roi.

Sire, j'en ai trop dit : mais l'affaire vous touche ;  
 Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE.

Sire, permettez-moi...

TULLE.

Valère, c'est assez ;

Vos discours par les leurs ne sont pas effacés ;  
 J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes,  
 Et toutes vos raisons me sont encor présentes.  
 Cette énorme action faite presque à nos yeux  
 Outrage la nature, et blesse jusqu'aux dieux.  
 Un premier mouvement qui produit un tel crime  
 Ne sauroit lui servir d'excuse légitime :  
 Les moins sévères lois en ce point sont d'accord ;  
 Et, si nous les suivons, il est digne de mort.  
 Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,  
 Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,  
 Vient de la même épée, et part du même bras  
 Qui me fait aujourd'hui maître de deux états.  
 Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,  
 Parlent bien hautement en faveur de sa vie :  
 Sans lui j'obéirois où je donne la loi,

Et je serois sujet où je suis deux fois roi.  
Assez de bons sujets dans toutes les provinces  
Par des vœux impuissants s'acquittent vers leurs prin-  
ces;

Tous les peuvent aimer : mais tous ne peuvent pas  
Par d'illustres effets assurer leurs états;  
Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes  
Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.  
De pareils serviteurs sont les forces des rois,  
Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.  
Qu'elles se taisent donc; que Rome dissimule  
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule;  
Elle peut bien souffrir en son libérateur  
Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.  
Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime;  
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime :  
Sa chaleur généreuse a produit ton forfait;  
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.  
Vis pour servir l'état; vis, mais aime Valère:  
Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colère;  
Et, soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir,  
Sans aucun sentiment résous-toi de le voir.  
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse;  
Chassez de ce grand cœur ces marques de foiblesse :  
C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez

La véritable sœur de ceux que vous pleurez.

Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice;  
Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice,  
Si nos prêtres, avant que de sacrifier,  
Ne trouvoient les moyens de le purifier.  
Son père en prendra soin : il lui sera facile  
D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille.  
Je la plains; et pour rendre à son sort rigoureux  
Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,  
Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle  
Achève le destin de son amant et d'elle,  
Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,  
Dans un même tombeau voie enfermer leurs corps.

FIN D'HORACE.

## SCÈNE IV.

JULIE, seule.

Camille, ainsi le ciel t'avoit bien avertie  
Des tragiques succès qu'il t'avoit préparés;  
Mais toujours du secret il cache une partie  
Aux esprits les plus nets et les plus éclairés.

Il sembloit nous parler de ton proche hyménée,  
Il sembloit tout promettre à tes vœux innocents;  
Et nous cachant ainsi ta mort inopinée,  
Sa voix n'est que trop vraie en trompant notre sens.

« Albe et Rome aujourd'hui prennent une autre face.  
« Tes vœux sont exaucés; elles goûtent la paix;  
« Et tu vas être unie avec ton Curiace,  
« Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais.

2

1

2

3

4



---

## EXAMEN D'HORACE.

C'EST une croyance assez générale que cette pièce pourroit passer pour la plus belle des miennes, si les derniers actes répondoient aux premiers. Tous veulent que la mort de Camille en gâte la fin, et j'en demeure d'accord; mais je ne sais si tous en savent la raison. On l'attribue communément à ce qu'on voit cette mort sur la scène, ce qui seroit plutôt la faute de l'actrice que la mienne, parceque, quand elle voit son frère mettre l'épée à la main, la frayeur si naturelle au sexe lui doit faire prendre la fuite, et recevoir le coup derrière le théâtre, comme je le marque dans cette impression. D'ailleurs, si c'est une règle de ne le point ensanglanter, elle n'est pas du temps d'Aristote, qui nous apprend que, pour émouvoir puissamment, il faut de grands déplaisirs, des blessures, et des morts en spectacle. Horace ne veut pas que nous y hasardions les évènements trop dénaturés, comme de Médée qui tue ses enfants; mais je ne vois pas qu'il

en fasse une règle générale pour toutes sortes de morts, ni que l'empotement d'un homme passionné pour sa patrie contre une sœur qui la maudit en sa présence avec des imprécations horribles, soit de même nature que la cruauté de cette mère. Sénèque l'expose aux yeux du peuple en dépit d'Horace; et chez Sophocle, Ajax ne se cache point aux spectateurs lorsqu'il se tue. L'adoucissement que j'apporte dans le second de mes discours, pour rectifier la mort de Clytemnestre, ne peut être propre ici à celle de Camille. Quand elle s'enfermeroit d'elle-même par désespoir, en voyant son frère l'épée à la main, ce frère ne laisseroit pas d'être criminel de l'avoir tirée contre elle, puisqu'il n'y a point de troisième personne sur le théâtre à qui il pût adresser le coup qu'elle recevrait, comme peut faire Oreste à Égisthe. D'ailleurs, l'histoire est trop connue pour retrancher le péril qu'il court d'une mort infâme après l'avoir tuée; et la défense que lui prête son père pour obtenir sa grace n'auroit plus de lieu s'il demouroit innocent. Quoiqu'il en soit, voyons si cette action n'a pu causer la chute de ce poëme que par là, et s'il n'a point d'autre irrégularité que de blesser les yeux.

Comme je n'ai point accoutumé de dissimuler mes défauts, j'en trouve ici deux ou trois assez considérables. Le premier est que cette action, qui devient la principale de la pièce, est momentanée, et n'a point cette juste grandeur que lui demande Aristote, et qui consiste en un commencement, un milieu, et une fin. Elle surprend tout d'un coup; et toute la préparation que j'y ai donnée par la peinture de la vertu farouche d'Horace, et par la défense qu'il fait à sa sœur de regretter qui que ce soit de lui ou de son amant qui meure au combat, n'est point suffisante pour faire attendre un emportement si extraordinaire, et servir de commencement à cette action.

Le second défaut est que cette mort fait une action double par le second péril où tombe Horace après être sorti du premier. L'unité de péril d'un héros dans la tragédie fait l'unité d'action; et quand il en est garanti la pièce est finie, si ce n'est que la sortie même de ce péril l'engage si nécessairement dans un autre, que la liaison et la continuité des deux n'en fasse qu'une action, ce qui n'arrive point ici, où Horace revient triomphant, sans aucun besoin de tuer sa sœur, ni même de parler à

elle : et l'action seroit suffisamment terminée à sa victoire. Cette chute d'un péril en l'autre sans nécessité fait ici un effet d'autant plus mauvais que, d'un péril public où il y va de tout l'état, il tombe en un péril particulier où il n'y va que de sa vie ; et, pour dire encore plus, d'un péril illustre où il ne peut succomber que glorieusement, en un péril infâme dont il ne peut sortir sans tache. Ajoutez pour troisième imperfection, que Camille, qui ne tient que le second rang dans les trois premiers actes, et y laisse le premier à Sabine, prend le premier en ces deux derniers, où cette Sabine n'est plus considérable, et qu'ainsi, s'il y a égalité dans les mœurs, il n'y en a point dans la dignité des personnages, où se doit étendre ce précepte d'Horace :

..... Servetur ad imum  
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

Ce défaut en Rodelinde a été une des principales causes du mauvais succès de Pertharite, et je n'ai point encore vu sur nos théâtres cette inégalité de rang en un même acteur qui n'ait produit un très méchant effet. Il seroit bon d'en établir une règle inviolable.

Du côté du temps, l'action n'est point trop pressée, et n'a rien qui ne me semble vraisemblable. Pour le lieu, bien que l'unité y soit exacte, elle n'est pas sans quelque contrainte. Il est constant qu'Horace et Curiace n'ont point de raison de se séparer du reste de la famille pour commencer le second acte; et c'est une adresse de théâtre de n'en donner aucune, quand on n'en peut donner de bonnes. L'attachement de l'auditeur à l'action présente souvent ne lui permet pas de descendre à l'examen sévère de cette justesse, et ce n'est pas un crime que de s'en prévaloir pour l'éblouir, quand il est mal-aisé de le satisfaire.

Le personnage de Sabine est assez heureusement inventé, et trouve sa vraisemblance aisée dans le rapport à l'histoire, qui marque assez d'amitié et d'égalité entre les deux familles, pour avoir pu faire cette double alliance.

Elle ne sert pas davantage à l'action que l'infante à celle du Cid, et ne fait que se laisser toucher diversement comme elle à la diversité des évènements. Néanmoins on a généralement approuvé celle-ci et condamné l'autre. J'en ai cherché la raison, et j'en ai trouvé deux. L'une est la liaison des scènes, qui

semblent, s'il m'est permis de parler ainsi, incorporer Sabine dans cette pièce; au lieu que, dans le Cid, toutes celles de l'infante sont détachées et paroissent hors œuvre :

..... Tantum series juncturaque pollet.

L'autre, qu'ayant une fois posé Sabine pour femme d'Horace, il est nécessaire que tous les incidents de ce poëme lui donnent les sentiments qu'elle en témoigne avoir, par l'obligation qu'elle a de prendre intérêt à ce qui regarde son mari et ses frères : mais l'infante n'est point obligée d'en prendre aucun en ce qui touche le Cid; et, si elle a quelque inclination secrète pour lui, il n'est point besoin qu'elle en fasse rien paroître, puisqu'elle ne produit aucun effet.

L'oracle qui est proposé au premier acte trouve son vrai sens à la conclusion du cinquième. Il semble clair d'abord, et porte l'imagination à un sens contraire, et je les aimerois mieux de cette sorte sur nos théâtres, que ceux qu'on fait entièrement obscurs, parceque la surprise de leur véritable effet en est plus belle. J'en ai usé ainsi encore dans l'Andromède et dans l'OEdipe. Je ne dis pas la même

chose des songes, qui peuvent faire encore un plus grand ornement dans la protase, pourvu qu'on ne s'en serve pas souvent. Je voudrois qu'ils eussent l'idée de la fin véritable de la pièce, mais avec quelque confusion qui n'en permît pas l'intelligence entière. C'est ainsi que je m'en suis servi deux fois, ici et dans *Polyeucte*, mais avec plus d'éclat et d'artifice dans ce dernier poëme, où il marque toutes les particularités de l'évènement, qu'en celui-ci, où il ne fait qu'exprimer une ébauche tout-à-fait informe de ce qui doit arriver de funeste.

Il passe pour constant que le second acte est un des plus pathétiques qui soient sur la scène, et le troisième un des plus artificieux. Il est soutenu de la seule narration de la moitié du combat des trois frères, qui est coupée très heureusement pour laisser Horace le père dans la colère et le déplaisir, et lui donner ensuite un beau retour à la joie dans le quatrième. Il a été à propos, pour le jeter dans cette erreur, de se servir de l'impatience d'une femme qui suit brusquement sa première idée, et présume le combat achevé, parcequ'elle a vu deux des Horaces par terre et le troisième en fuite. Un homme, qui doit être plus posé et plus judicieux, n'eût pas été propre à

donner cette fausse alarme ; il eût dû prendre plus de patience , afin d'avoir plus de certitude de l'évènement , et n'eût pas été excusable de se laisser emporter si légèrement , par les apparences , à présumer le mauvais succès d'un combat dont il n'eût pas vu la fin.

Bien que le roi n'y paroisse qu'au cinquième , il y est mieux dans sa dignité que dans le Cid , parcequ'il a intérêt pour tout son état dans le reste de la pièce ; et , bien qu'il n'y parle point , il ne laisse pas d'y agir comme roi. Il vient aussi dans ce cinquième comme roi qui veut honorer par cette visite un père dont les fils lui ont conservé sa couronne et acquis celle d'Albe au prix de leur sang. S'il y fait l'office de juge , ce n'est que par accident , et il le fait dans ce logis même d'Horace , par la seule contrainte qu'impose la règle de l'unité de lieu. Tout ce cinquième est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette tragédie : il est tout en plaidoyers , et ce n'est pas là la place des harangues ni des longs discours ; ils peuvent être supportés en un commencement de pièce , où l'action n'est pas encore échauffée ; mais le cinquième acte doit plus agir que discourir. L'attention de l'audi-



teur, déjà lassée, se rebute de ces conclusions qui traînent, et tirent la fin en longueur.

Quelques-uns ne veulent pas que Valère y soit un digne accusateur d'Horace, parceque, dans la pièce, il n'a pas fait voir assez de passion pour Camille; à quoi je réponds que ce n'est pas à dire qu'il n'en eût une très forte, mais qu'un amant mal voulu ne pouvoit se montrer de bonne grace à sa maîtresse dans le jour qui la rejoignoit à un amant aimé. Il n'y avoit point de place pour lui au premier acte, et encore moins au second : il falloit qu'il tint son rang à l'armée pendant le troisième; et il se montre au quatrième, sitôt que la mort de son rival fait quelque ouverture à son espérance. Il tâche à gagner les bonnes graces du père, par la commission qu'il prend du roi de lui apporter les glorieuses nouvelles de l'honneur que ce prince lui veut faire, et, par occasion, il lui apprend la victoire de son fils qu'il ignoroit. Il ne manque pas d'amour durant les trois premiers actes, mais d'un temps propre à le témoigner; et, dès la première scène de la pièce, il paroît bien qu'il rendoit assez de soin à Camille, puisque Sabine s'en alarme pour son frère. S'il ne prend pas le procédé de France,

il faut considérer qu'il est Romain, et dans Rome, où il n'auroit pu entreprendre un duel contre un autre Romain sans faire un crime d'état, et que j'aurois fait un crime de théâtre, si j'avois habillé un Romain à la françoise.

FIN DU TOME PREMIER.

---

# TABLE

## DES PIÈCES CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

---

VIE DE P. CORNEILLE.	Page	I
PREMIER DISCOURS.		XXVII
SECOND DISCOURS.		LXXVII
TROISIÈME DISCOURS.		CXL
LE CID, tragédie.		I
EXAMEN DU CID.		109
HORACE, tragédie.		125
EXAMEN D'HORACE.		221

FIN DE LA TABLE.

72732665

